59E ANNÉE AVRIL 1952

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Un Poète d'Avenir

RÉMY : Pologne éternelle

Comte MARCHAND : De l'Ile d'Elbe aux Tuileries (fin)

Professeur ROBERT DEBRÉ : De la Conception à la Naissance

ANDRÉ DHÔTEL : La Nuit d'Été

ED. GISCARD D'ESTAING : Aspects de la Crise

PAUL MOUSSET : En Finlande

JACQUES POREL : De Max Jacob à Jean Giraudoux

HENRI QUEFFÉLEC : L'Appel d'Ouessant (II)

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, MARCEL BRION, GAÉTAN BERNOVILLE, PIERRE AUDIAT, GEORGES PILLEMENT, SERGE VEBER

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Un Poète d'Avenir	3
RÉMY	Pologne éternelle	12
Comte MARCHAND	De l'Ile d'Elbe aux Tuileries (fin)	17
Professeur ROBERT DEBRÉ	De la Conception à la Naissance	44
ANDRÉ DHÔTEL	La Nuit d'Été	54
ED. GISCARD D'ESTAING	Aspects de la Crise	71
PAUL MOUSSET	En Finlande	80
JACQUES POREL	De Max Jacob à Jean Giraudoux	93
HENRI KEFFÉLEC	L'Appel d'Ouessant (II)	105
DENISE BOURDET	Images de Paris	125
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre.	134
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	138
	Le Mois à Paris	151
	Chronique bibliographique	163

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

J'AIME LA BIBLE

par **Paul CLAUDEL**

de l'Académie française

LA ROUTE AU MIEL
par Georges NAVEL

UNE NUIT INTERMINABLE
par Pierre BOULLE

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. posteux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 30

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre .. .. £ 2/9

Égypte .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

La différence que l'on peut constater entre le prix de 2.300 francs et le somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques posteux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409.
Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

CRÉDIT LYONNAIS

FONDÉ EN 1063

1.400 AGENCES

LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

La formule SNCF

Train+4cv

A PARIS (TRI. 38-32) ET DANS 46 VILLES DE FRANCE

combine le train *sur long parcours* avec la voiture sans chauffeur *sur place*

41-58

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Presse - Paris - Jeux et Spectacles

INFORMATIONS FINANCIÈRES

CRÉDIT LYONNAIS

Situation au 31 Décembre 1951

La situation au 31 Décembre, influencée par le report au 2 Janvier de l'échéance de fin d'année, se totalise à **389.956 millions** en augmentation de **44.935 millions** sur le mois précédent.

Au Passif, la progression porte pour **33.977 millions** sur les Comptes de chèques et les Comptes courants et pour **2.950 millions** environ sur chacun des postes Banques et correspondants et Créditeurs divers.

En contre-partie, à l'actif, on constate un accroissement du portefeuille effets de **48.889 millions** compensé partiellement par une contraction de **4.687 millions** des Comptes courants.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation provisoire au 31 Décembre 1951, influencée par le report de l'échéance de fin d'année, atteint **315 millards**, contre **282 milliards** le 30 Novembre 1951.

Les Comptes de dépôts se sont élevés de **263 milliards à 296 milliards (+ 33 milliards).**

A l'Actif, le Portefeuille effets est passé de **168 milliards à 213 milliards.** Les Comptes Courants débiteurs reviennent de **56.114 millions à 45.926 millions.**

Par rapport à fin 1950, l'augmentation du Bilan ressort à **56 milliards 251 millions.**

UN POÈTE D'AVENIR

par André Maurois

Un illustre critique anglais ayant accepté, il y a un quart de siècle environ, de faire, à l'Université de Cambridge, une série de conférences, choisit pour sujet : *Byron*. Le jour de son arrivée, il reçut la visite d'un petit groupe d'étudiants : « Nous sommes très heureux, monsieur, lui dirent-ils, de vous voir parmi nous pour quelques semaines. Vous êtes un critique courageux et que nous estimons. Seulement nous regrettons qu'un homme tel que vous ait choisi un sujet aussi usé... Byron! Qui lit encore Byron? Si vous ne vouliez pas ici parler d'un poète contemporain, que n'avez-vous élu Keats? Ou Shelley? Ou Donne?... Mais Byron! »

Le critique défendit son choix, puis parut ébranlé par la violence de ses visiteurs et finit par dire : « Peut-être avez-vous raison... Voici ce que je vous propose... Je ferai mon cours sur Byron, puisque je m'y suis engagé envers l'Université mais le soir, dans mon appartement de Trinity College, je recevrai votre groupe et là je vous parlerai de poètes moins connus et plus proches de votre cœur. »

Ce fut ainsi que, le premier soir, il commenta pour eux un jeune poète dont il leur lut de nombreux vers. Ceux-ci furent accueillis avec ravissement. A la fin de la soirée, l'un des étudiants dit timidement :

— Je vous demande pardon, monsieur. Mes camarades et moi sommes

Copyright by Revue de Paris 1952

enchantés de tout ce que vous venez de nous révéler, mais vous avez prononcé d'une voix si basse le nom de ce merveilleux poète que nous ne l'avons pas bien saisi. Pourriez-vous le répéter ?

— Avec plaisir, dit le critique... Il se nommait George Gordon Byron.

Il venait en effet de leur lire, pendant une heure, de courts poèmes lyriques de Lord Byron. Aucun des étudiants ne les avait reconnus. Ils n'avaient lu, de Byron, que les morceaux réimprimés depuis cent ans dans toutes les anthologies scolaires. Ils affichaient pour Byron un profond mépris, mais ce mépris était établi sur une insondable ignorance. Ils croyaient faire, par ce dédain, preuve de culture et d'un goût délicat ; ils n'avaient fait preuve que de snobisme, c'est-à-dire d'admirations fondées, non sur des sentiments vrais, mais sur des modes intellectuelles. Une brève conversation permit au critique de s'assurer que ces détracteurs de Byron étaient tout aussi loin de connaître les poètes qu'ils opposaient, avec tant de péremptoire certitude, à l'auteur de *Childe Harold*.

J'ai rappelé cette histoire authentique parce qu'elle ressemble singulièrement à une autre que nous venons de vivre : celle du cent cinquantième anniversaire de Victor Hugo. Nous aussi, nous avons entendu d'incroyables jugements : « Je n'aime pas Hugo. D'ailleurs je ne le lis pas. » Un autre : « Non, je ne lis pas Victor Hugo. Il y a plus de vingt ans que je n'ai lu une ligne de lui. » Un autre encore (et celui-là est un écrivain de talent) : « Je donnerais volontiers deux tonnes de Hugo pour un seul vers de Mallarmé. » Les uns lui préfèrent Nerval ; les autres, Lautréamont. Et Mauriac termine un bel article, respectueux, et même affectueux, où il se dit « encore tout bourdonnant de ces vers », par une phrase inquiète : « Ne serons-nous pas les derniers à avoir aimé Hugo ? Oserai-je dire ma pensée ? Je crains qu'il n'ait plus à compter que sur les érudits et les spécialistes. Je crains que notre génération n'entraîne avec elle dans la nuit ces grands morts que nous avons cru vivants. »

***

Je ne partage pas cette crainte. Ceux qui se vantent aujourd'hui de ne pas lire Hugo, ou de ne pas l'aimer, appartiennent aux cinq cents personnes qui, comme disait Byron, « parce qu'elles se couchent tard, croient mener le monde ». Ceux qui aiment Hugo, et le lisent, sont tous les autres. J'ai souvent, devant des auditoires de toutes classes et de toutes générations, lu des poèmes de Hugo. Chacun les admirait, de tout cœur. Et pas seulement en France. Pour le lecteur étranger, Hugo demeure, avec Balzac, l'une des incarnations permanentes du génie français. Ceux même qui, ne sachant pas notre langue, ne peuvent bien apprécier le poète, connaissent et aiment le romancier. *Notre-Dame de Paris*, *Quatre-vingt-treize*, *les Misérables* font partie du patrimoine universel autant que *Guerre et Paix*, *Don Quichotte* ou *la Divine Comédie*.

Pourquoi Hugo, plutôt que Vigny ou Gautier? Pourquoi *Notre-Dame de Paris* plutôt que *Cinq-Mars?* Le don de créer des personnages qui prendront, dans les mémoires humaines, une place et la garderont, est mystérieux. La vérité n'y suffit pas, ni le talent. Peut-être y faut-il quelque chose d'énorme et d'élémentaire. Quasimodo, la Esméralda, Claude Frollo ne sont pas des êtres humains complexes et vraisemblables, mais c'est un fait qu'ils survivent, et dans le monde entier. Jean Valjean et Javert nous apparaissent symboles plutôt que caractères. De Javert nous ne savons rien sinon qu'il sort de l'ombre, en des lieux inattendus, pour poser sa terrible main sur l'épaule de l'innocent. Mais de la Russie aux États-Unis, de la Chine à l'Espagne, tous les peuples ont lu *les Misérables*.

Parce qu'il dessine largement, avec des ombres bien noires et de blanches clartés, Hugo romancier s'est imposé, malgré ses invraisemblances. Je dirais même volontiers : *à cause* des invraisemblances. Balzac ne serait pas Balzac s'il n'avait, lui aussi, enfanté ses monstres : Vautrin, Nucingen, Gobseck. Dans les très grandes œuvres romanesques, il y a presque toujours des personnages surhumains et inhumains qui dominent l'œuvre. Le monstre ouvre des fenêtres sur d'épouvantables profondeurs que l'on n'oublie plus ; il donne au roman des dessous inexplorés qui vont au sublime. Gwynplaine n'est pas vrai, mais plus que vrai. Han d'Islande lui-même nous fascine. Il faut négliger ce qui est d'époque. Charlus et Guermantes étonneront, dans cent ans, les petits-fils de ceux qui s'étonnent aujourd'hui de Gilliatt ou de Benignus Spiagudry. Cela n'empêchera ni Hugo, ni Proust de rester grands.

Seconde raison : Hugo demeure universel parce qu'il a exprimé des sentiments universels. Le plus grand poète est celui qui revêt d'une forme parfaite les sentiments les plus simples. Qui pouvait écrire la *Prière pour tous*, sinon un homme qui eût partagé les bonheurs et les souffrances de tous? Seuls les lieux communs, si le génie les éclaire, sont de tous les temps. Le premier sens de « *commun* » n'est pas « *vulgaire* », c'est : « *ce qui appartient à tous* ». La piété avec laquelle la patrie honore ses morts, les joies d'un jeune père, les charmes de l'enfance, la tristesse de relire des lettres d'amour lorsque s'est affaibli le sentiment qui les inspira, l'enivrement de goûter les beautés de la nature avec une femme que l'on aime, l'affreuse douleur de perdre une fille adorée, la lutte du Bien contre le Mal, de la lumière contre les ténèbres, les devoirs de tous envers les pauvres gens, la défense de la liberté, oui, ce sont là des lieux communs « d'une banalité héroïque ». Mais justement parce qu'ils sont communs, ces thèmes sont les seuls qui importent. Un écrivain qui sent le besoin du paradoxe n'est pas sûr de son génie. « Deux conditions pour le poète, disait Hugo : sentir autant que tous et exprimer mieux que tous. » Cette formule le définit.

Dernière raison qui, jointe aux autres, explique pourquoi sa gloire a si victorieusement passé toutes les frontières : Hugo fut essentiellement

un homme des marches. Poète français, bien sûr, pétri des antithèses qui font la France ; comme elle révolutionnaire et raisonnable, religieux et voltairien, pacifiste et militaire. Créé pour l'emploi de poète national, écrivait Renan, « par un décret spécial et nominatif de l'Éternel ». Et singulièrement poète de Paris. Des tours de Notre-Dame « qui sont l'H de son nom » au dôme des Invalides sous lequel frémissent encore les drapeaux qu'agita son souffle, de l'Arc de Triomphe à la colonne Vendôme, Paris tout entier nous apparaît désormais comme une Ode à Victor Hugo, poème de pierre dont les hauts lieux de notre histoire seraient les strophes. Mais en même temps poète du Rhin, des légendes germaniques, nordiques, des brumes de la Manche. Poète de l'Espagne, marqué par les premières années passées dans ce pays tragique, admirateur de la fierté ombrageuse de ses hommes, de la beauté ardente et brune de ses femmes, et de ses mots surtout, de ses noms sonores, de ses bandits, de ses mendiants, de ses nains, de Goya et de Velasquez. Il est impossible de juger *Hernani* sainement si l'on oublie l'espagnolisme. A l'arrière-plan Lucain, latin, mais de Cordoue.

***

Vous donneriez, dites-vous, tout Hugo pour deux vers de Mallarmé, pour une strophe de Baudelaire, pour un couplet d'Apollinaire ? C'est oublier que la forêt, sous ses grands arbres, abrite aussi le plus riche tapis de fleurs. Car outre les vers proprement hugoliens qui sont admirables, il y a dans Hugo des vers mallarméens, mainte strophe baudelairienne et tout Apollinaire. Louis Perche en donne de frappants exemples. Hugo avait écrit, dans *les Rayons et les Ombres :*

Entends sous chaque objet sourdre la parabole,
Sous l'être universel vois l'éternel symbole... [1]

Et Baudelaire :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. [2]

De qui sont ces vers ?

L'un t'éclaire avec son ardeur,
L'autre en toi met son deuil, Nature !
Ce qui dit à l'un : Sépulture !
Dit à l'autre : Vie et splendeur ![3]

1. Victor Hugo, *Que la Musique date du XVIe siècle*, IV.
2. Charles Baudelaire, *Correspondances*, page 19 de l'édition originale des *Fleurs du Mal*.
3. Charles Baudelaire, *Alchimie de la Douleur*, page 89 de l'édition Gallimard des *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Ils sont de Baudelaire mais, s'ils étaient de Hugo, vous diriez : « Bavardage ; symétrie mécanique ; antithèse banale. » Ah! qu'il serait facile et divertissant de vous jouer le tour du critique anglais aux étudiants de Cambridge! On pourrait composer tout un programme où les auteurs sembleraient être Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, Valéry et où tous les poèmes seraient de Hugo.

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir ;
La terre, le soir,
Est brune.

L'océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune.
Vois : à l'horizon
Aucune maison,
Aucune ! [1]

Est-ce de Verlaine? Non, de Hugo, mais avouez que si ces vers étaient de Verlaine, vous les trouveriez charmants. « *Des avalanches d'or s'inondaient dans l'azur...* » Est-ce de Mallarmé ou de Hugo? Je vous le laisse à deviner. Louis Perche [2] signale, dans *Calligrammes*, des vers tout proches de *Chansons des Rues et des Bois :*

Ses cheveux sont d'or, on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces flammes qui se pavanent
Dans les roses thé qui se fanent. [3]

C'est très bien? Sans doute, mais est-ce meilleur que :

La belle, en jupon gris clair,
Montait l'escalier sonore ;
Ses frais yeux bleus avaient l'air
De revenir de l'aurore...

Elle avait l'accent qui plaît,
Un foulard pour cachemire,
Dans sa main son pot au lait,
Des flammes dans son sourire. [4]

1. Victor Hugo : *Cromwell*, acte IV, scène première.
2. Cf. Louis Perche, *Victor Hugo* (Pierre Seghers, 1952).
3. Guillaume Apollinaire.
4. Victor Hugo, *Interruption à une lecture de Platon.*

Il y a plus d'aisance chez Hugo et, chez Apollinaire, parfois, un gauchissement un peu maladroit, qui plaît, mais si vous vous prêtez au jeu, je parie bien vous mettre en défaut. « Hugo, écrivait Léon-Paul Fargue : le tableau électrique de la poésie moderne avec toutes ses manettes. »

Reste ce qui ne pourrait être que de Hugo et qui demeure inimitable. Le génie propre de Victor Hugo a plusieurs aspects. D'abord, et même dans ces « bêtises qu'il faisait avant sa naissance » et qu'il répudiait, un incroyable sens de la musique du langage, un rythme naturel, un mouvement irrésistible. « Il va, il va, dit Alain. Il a écrit un poème où il dit seulement : *J'irai, j'irai et puis j'irai*, sans qu'on sache où, et c'est un des plus beaux. Je le suis comme on suit le régiment, mais il m'arrive aussi d'aller l'attendre au bel endroit. » Le miracle est que le bel endroit vient toujours. Ses exercices même sont un enchantement. « Après les études classiques des *Odes*, écrit Fernand Gregh, les gammes chromatiques des *Orientales*. »

Mais c'est après cette première période, de virtuosité pure, que s'éveille le plus grand Hugo. A partir des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, il échappe presque entièrement à la poésie officielle et devient le maître du poème intime. Gœthe soutenait que tous les beaux poèmes sont de circonstance. Ceux de Hugo constituent un journal de sa vie. Joies et douleurs familiales, désirs de l'amant, notes prises en pleine nature, émotions patriotiques, méditations sur la destinée humaine, tout cela se coule avec bonheur dans un vers souple, neuf, qui a retrouvé l'aisance du XVIe siècle, celle de La Fontaine aussi, et de Chénier, tout en s'adaptant au langage moderne. Dans Hugo comme dans Virgile, les plus beaux vers unissent une parfaite plénitude à une extraordinaire et divine simplicité. *(Les grands chars gémissants qui reviennent le soir... La palpitation sauvage du printemps... Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon...)* Mais, plus encore que le vers isolé, il faut admirer la nonchalante adresse des enjambements, des ruptures, et ces longues phrases, en apparence libres, sous lesquelles pourtant continue de battre, presque imperceptiblement, le rythme.

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes ; et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit.[1]

Orateur autant que poète, il aime à faire monter lentement un grand mouvement auquel répond un second mouvement symétrique, mais il sait varier ses effets et parfois terminer par une chute brusque. *(Puis, le vaste et profond silence de la mort...)* Plus encore j'aime ces chants où,

1. Victor Hugo, *les Contemplations. Claire.*

comme Shakespeare, Hugo qui sait composer, quand il le veut, de manière si serrée, supprime soudain toute transition pour produire un effet de folie rêveuse et nous laisse, un pied en l'air, comme certaines phrases de Chopin. Ainsi dans *les Chansons des Rues et des Bois :*

Le hausse-col du capitaine
Qui reparaissait dans le ciel. [1]

la fin sublime de *Booz endormi :*

Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. [2]

et ces vers du *Tombeau de Théophile Gautier*, que Valéry jugeait les plus beaux de la langue française :

Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule ! [3]

Mais comment choisir ? A partir des *Feuilles d'Automne*, chaque recueil contient des chefs-d'œuvre. J'ouvre au hasard *les Contemplations : Lise* est un poème adorable ; *la Fête chez Thérèse*, shakespearienne autant que verlainienne ; la *Réponse à un acte d'accusation*, d'une verve qui annonce déjà *les Châtiments* ; *A Villequier* est au-delà même de la beauté. Et ce qui est vrai des *Châtiments* l'est aussi de *l'Année terrible*, et de *l'Art d'être Grand-Père*, et de *la Fin de Satan*, et de *Toute la Lyre*. En vérité, l'ayant relu, je ne comprends même plus qu'une question Hugo puisse être posée.

— Vous triomphez un peu trop bruyamment, dit l'Adversaire. Qu'avez-vous prouvé ? Qu'il y a de beaux vers et de belles pièces dans l'œuvre immense de Victor Hugo. Qui le nie ? Ce qu'on vous dit, c'est qu'il y a aussi beaucoup de fatras ; c'est que, pour une pépite d'or, il faut charrier et broyer des tonnes d'un minerai sans valeur ; c'est que ce travail est fastidieux et que l'on préfère les poètes qui ont eux-mêmes fait le tri ; c'est que cette cataracte d'antithèses submerge un lecteur délicat et que le moindre ruisselet d'eau pure ferait beaucoup mieux son affaire ; c'est que les géants sont encombrants et que celui-ci marche sur nos pieds ; c'est que, comme disait Sainte-Beuve, ses malices sont cousues de câble blanc et ses drames des marionnettes pour titans...

— Arrêtez !... Hugo lui-même s'est chargé de vous répondre : « Je crois avoir déjà remarqué quelque part que le bon Dieu abuse de l'antithèse (tiens ! et moi aussi, à ce qu'on dit, et je profite de cette occasion de me vanter d'un travers commun avec Dieu) ; le bon Dieu donc abuse puérilement du soleil et de la lune, du nuage et de l'étoile, du lion et de l'agneau, du corbeau et du cygne, du printemps et de l'hiver, de la femme

1. Victor Hugo, *Souvenir des Vieilles Guerres.*
2. Victor Hugo, *la Légende des Siècles. D'Ève à Jésus.*
3. *Le Tombeau de Théophile Gautier* (Paris, Alphonse Lemerre, 1873), page 4.

et de l'homme, du petit et du grand, du noir et du blanc, du mal et du bien, du diable et de lui-même. Or, au point de cette histoire où nous en sommes, Jéhovah était précisément en flagrant délit d'antithèse ; il se laissait aller à son tic et, selon sa manie immémoriale, après s'être empêtré dans l'ombre, ne sachant plus que faire, il s'en tirait avec l'aurore ; il faisait à l'Orient un cliquetis de la lumière contre les ténèbres ; bref, pour la cent millionième fois peut-être, après la nuit, il faisait le jour, répétition monotone du même effet et indigne d'un si beau talent. »[1]

— Et vous trouvez, dit l'Adversaire, que c'est là une bonne réponse ?

— Excellente, car elle rappelle très justement que Hugo est une force de la nature. Vous avez le droit de préférer au fleuve le ruisseau, encore qu'à mon avis tout choix entre eux soit absurde et vain ; vous n'avez pas le droit de demander au fleuve de couler dans le lit du ruisseau. N'oubliez pas que cet homme pensait en vers, rêvait en vers, prenait en vers, spontanément, ses notes sur un paysage et que, presque toujours, ses inspirations naissaient parfaites... Vous vous plaignez de l'abondance du minerai ? Qu'importe si, dans cette masse, vous trouvez non seulement les chefs-d'œuvre de Hugo, mais la matière des chefs-d'œuvre des maîtres qui vinrent après lui. Je vous citerai encore Léon-Paul Fargue : « Victor Hugo, ce maréchal de France de la fécondité, qui nous a donné le droit d'écrire beaucoup de ce que nous écrivons. »

— C'est entendu. Il « mit un bonnet rouge au vieux dictionnaire » ; il libéra l'alexandrin ; il accrut notre vocabulaire ; mais vous ne soutiendrez pas qu'il ait enrichi nos pensées ? Déjà Jules Lemaître, au temps où paraissait *Toute la Lyre*, résumait ces dix mille vers en quelques mots : « Tout est obscur. Tout est clair. La nature rêve et voit Dieu... O l'enfant ! O la femme ! Pardonnons. Aimons... Les poètes sont des mages. Toinon, c'est Callirhoé. »

— Qu'avait prouvé Lemaître ? Qu'il faut être bien sot pour entreprendre de résumer un poème. Une œuvre d'art vaut par sa forme ; un poème vaut par l'accord miraculeux du sens et du rythme. Supprimez la forme, il ne reste rien. Non parce que le sens était nul, mais parce que l'accord est anéanti. Appliquez le même traitement au *Cimetière marin*. Qu'en eût tiré Lemaître ? « Nous mourrons tous ; il faut tâcher de vivre. »

— Mais Valéry était très intelligent, dit l'Adversaire, tandis que Hugo...

— Hugo fut, lui aussi, très intelligent.

— Vous cultivez le paradoxe ; tout le monde sait que...

— Tout le monde sait que personne ne prend la peine de lire. Écoutez. J'ouvre, tout à fait au hasard, un volume fait seulement de notes par lui négligées : *Tas de pierres*. Voici ce que je trouve : « *Justice humaine*. Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme, et j'en ferai pendre un autre, comme les ayant écrites. — La France sera sauvée quand les

1. Victor Hugo, *Océan* (édition dite de l'Imprimerie Nationale, Ollendorff-Albin Michel, Paris, 1942), page 224.

vieux regarderont en avant et que les jeunes regarderont en arrière. — L'agonie a ses ruades. En langue politique, cela s'appelle réaction. — Savoir au juste la quantité d'avenir qu'on peut introduire dans le présent, c'est là tout le secret d'un grand gouvernement. N'en pas mettre du tout a perdu Louis-Philippe ; tout mettre a compromis la grande œuvre de 1793. »[1] Je pourrais continuer sans fin. Ce n'est pas intelligent?... Maintenant ouvrez *les Misérables* et lisez les chapitres politiques ; vous aurez la surprise de trouver un grand historien. Feuilletez *les Choses vues*. A-t-on jamais mieux décrit, mieux raillé par l'exposé tout nu des faits? Vous ne supportiez pas les cataractes, le prophète, le géant ; ici vous trouvez un observateur absolument maître de soi, de brèves épigrammes et un humour à la Swift.

— Et comment expliquez-vous que cet homme qui, je le reconnais, peut écrire comme Montesquieu ou comme Tacite, s'abandonne si souvent à un délire prophétique et torrentueux?

— Tout simplement parce qu'il l'a voulu. Vous préférez les solutions en trois lignes? Préjugé d'un temps de tragique frivolité, qui inventa les abrégés et les condensés. Lucrèce et Virgile, eux aussi, cachaient l'idée parmi les nuages de développements infinis. Quant à cette idée, Hugo a toujours voulu qu'elle fût populaire, et généreuse. Oui, toujours, car il n'est pas vrai qu'il ait découvert les misérables sur le tard. Au temps même où il était le protégé de la Cour, il visitait les prisons et protestait contre la peine de mort. Toujours, je le répète, il a défendu quelques idées simples : la justice, la liberté. Sont-ce là des âneries à vos yeux? Il vous a devancé, en défendant l'âne dans un poème où Alain retrouvait Platon. Le panthéisme de *la Bouche d'Ombre* vous semble puéril? Renouvier, philosophe, n'était pas de votre avis et découvrait chez Victor Hugo autant d'idées « sur les problèmes de la vie et de la destinée que chez les penseurs en titre de son époque ». D'ailleurs le Temps n'a-t-il pas jugé? Qui lit aujourd'hui Jules Lemaître? Quelques curieux. Qui lit Hugo? Toute la terre. Et ce n'est pas fini. « Poète de grand avenir », disait Fargue.

— Lemaître n'était pas seul de son avis. Il y a le mot de Leconte de Lisle : « Bête comme l'Himalaya ».

— Contresens pointé, vous répond Émile Henriot. « On disait, devant Leconte de Lisle, que Victor Hugo était bête. L'auteur des *Poèmes Barbares*, qui précisément devait tout son excellent métier à Hugo, répondit derrière son monocle : « Oui, *mais* bête comme l'Himalaya », ce qui, sous l'ironie voilée, signifie exactement le contraire. » Mon cher, ne vous donnez pas le ridicule de regretter que les plus hautes montagnes du monde ne soient pas des coteaux modérés. Elles sont ainsi, et sublimes.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

1. Cf. *Tas de pierres. Politique* (édition de l'Imprimerie Nationale, pages 363-383).

POLOGNE ÉTERNELLE

par Rémy

L'homme est petit, chauve, avec une moustache coupée très court sous un long nez ; ses vêtements civils lui confèrent une apparence étriquée ; il parle lentement, baissant ses paupières quand il sent échapper à la traduction de sa pensée le mot juste qu'il veut prononcer dans notre langue. Sa voix est un peu rauque, et pourtant très douce. Il se tait, ferme les yeux, cherche et trouve le mot qu'il fallait, et sourit en me regardant, comme pour s'assurer que ce mot ne l'a pas trahi. Son bref regard, si je ne connaissais déjà par son livre cet homme modeste qui est assis en face de moi dans le cadre paisible d'un salon londonien, m'aurait livré le secret de celui qui fut à Varsovie le général Bor : on y lit une volonté calme et froide, sûre du bon droit de la cause qu'elle n'a cessé de servir, et sûre aussi du succès final. Pour ce Polonais indompté, et indomptable, la lutte continue, et cette lutte ne s'achèvera qu'avec la libération de sa patrie asservie depuis près de treize ans.

Sur l'état actuel de cette lutte, le général Bor-Komorowski s'est montré fort discret, et il a eu raison : le combat souterrain qu'il mena, pendant cinq pleines années, contre l'occupant nazi, lui a appris la vertu du silence. Au moins a-t-il pu nous dire, dans sa magnifique *Histoire d'une Armée secrète* qu'on vient de publier en France[1], ce que fut la résistance de tout un peuple que son éloignement de l'Angleterre devait priver, ou à peu près, de toute aide extérieure, et qu'on vit se soulever en armes contre l'oppresseur allemand, le 1er août 1944.

— Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs que Rémy (dont on voit le portrait au haut de cette page) est un des plus célèbres organisateurs de la Résistance à laquelle il a consacré des ouvrages dont le succès a été retentissant : (*Mémoire d'un Agent secret de la France libre ; On m'appelait Rémy*, etc.). Un des buts que s'est fixé Rémy a été de faire connaître « le vrai visage d'une Résistance française, que tant d'outrances, de faux semblants, d'abus et de crimes commis sous son nom, se sont acharnés à déshonorer, depuis que l'ennemi a été chassé de notre sol ». Ce vrai Résistant, qui fut un grand organisateur et un « agent » héroïque, était bien placé pour juger la Résistance polonaise, tout entière marquée par un courage et une abnégation extraordinaires.

1. *Histoire d'une Armée secrète*, par le général Bor-Komorowski, un volume de trois cent quatre-vingts pages aux Éditions des Iles d'Or, Paris.

On sait qu'aussitôt après l'écrasement de son armée par la *Wehrmacht*, la Pologne fut divisée en deux parts selon les conventions passées quelques semaines plus tôt entre Molotov et Ribbentrop sous le bienveillant sourire de Staline. Tous ceux qui, officiers ou soldats, avaient réussi à échapper aux manœuvres d'encerclement de l'ennemi, tentèrent de rejoindre l'armée que le général Sikorski, chef du nouveau Gouvernement polonais qui venait de se constituer à Paris, commençait de regrouper en France. Le colonel Komorowski allait, lui aussi, s'engager sur cette route longue, âpre et difficile, quand il rencontra dans une maison de Cracovie « *un membre du parti national qui avait déjà aidé fort activement d'autres groupes à s'échapper vers la France.* »

« Nous devons lutter dans ce pays-ci aussi bien qu'en France, lui dit M. Surzycki. C'est pourquoi nous avons mis sur pied, ici même, une organisation militaire avec, à sa tête, le colonel Epler. Par malheur, la Gestapo est sur sa piste et, comme sa famille est ici, à Cracovie, il doit fuir sur-le-champ. Je vais, avec tous les moyens dont je dispose, essayer de lui faire gagner la France. En ce qui vous concerne, je propose que vous demeuriez ici et repreniez sa tâche. »

C'est ainsi que le colonel Komorowski se vit confier le soin d'établir le plan d'organisation d'une armée clandestine pour le sud-ouest de la Pologne. La zone qu'occupaient les Soviets fut placée sous les ordres du général Tokarsewski ; celle dont s'étaient emparés les nazis fut dévolue au colonel Rowecki. L'armée secrète devait prendre le nom de *Zwiazek Walki Zbrojnej* (Organisation de la lutte armée). Elle fut mieux connue sous ses initiales *Z.W.Z.* et le colonel Komorowski en devint le commandant-adjoint.

A l'inverse de l'inorganisation chronique qui régna constamment en France (où les enseignes ronflantes de comités naguère concurrents, et les savants graphiques ou les impressionnants tableaux synoptiques dressés après coup donnent la fausse impression d'une cohésion qui n'exista jamais entre les diverses expressions de la résistance à l'ennemi), la *Z.W.Z.* devait rapidement devenir, sous toutes ses formes, une réalité dont l'Allemand n'allait pas tarder à sentir tout le poids. « *Vous semblez destiné à ce rôle*, avait dit M. Surcycki au colonel Komorowski, *parce que vous ne vous êtes jamais occupé de politique.* » La précaution était sage, et nous avons eu bien tort pour notre part de n'en point user quand, les armées alliées ayant débarqué en Afrique du Nord, la carte de la victoire apparut aux politiciens comme pouvant être jouée avec profit : c'est à compter de ce jour qu'on les vit s'abattre sur la Résistance comme une nuée de mouches sur un fructueux fromage.

« *Préparer un soulèvement et, pour l'immédiat, soutenir l'effort allié par des actes de sabotage, des actions de diversion, et, surtout, par l'entretien d'un service de renseignements* », voilà l'objectif que s'assignèrent les colonels Rowecki et Komorowski, et qu'ils ne devaient jamais perdre de vue. Je croyais jusqu'ici, par quelques expériences personnelles, et sur la foi

de rapports dont la documentation était certaine, connaître dans tous ses aspects la lutte clandestine : la lecture de l'*Histoire d'une Armée secrète* m'a montré que, au moins sur ce point, mon éducation était encore à faire.

Les procédés mis en œuvre étaient les mêmes que chez nous : décentralisation poussée à l'extrême, cloisonnements, agents de liaison, « boîtes aux lettres », émetteurs-radio, parachutages, etc., mais sur une échelle bien différente :

« *L'une des routes du courrier traversait toute l'Europe, passant par l'Allemagne, la France, traversant les Pyrénées, puis passant d'Espagne au Portugal et, de là, faisant route vers l'Angleterre, par bateau ou avion. Une autre route passait par la Suède, une autre encore par les Balkans et la Turquie, en direction du Moyen-Orient...* »

Des postes émetteurs ont été parachutés par des bombardiers venus de Grande-Bretagne. Ils permettent à celui qui a pris le pseudonyme de « Bor » d'informer le Gouvernement anglais des préparatifs allemands contre l'U.R.S.S. Quand, en une autre occasion, ils signalent la fabrication d'une arme secrète (les fameux V_1) dans les laboratoires soigneusement camouflés de Peenemunde, en Hollande, ils rendront aux Alliés un service inappréciable : si cette base n'avait été détruite, il est bien probable que le succès du débarquement du 6 juin 1944 aurait été irrémédiablement compromis.

Les opérations de sabotage se chiffrent par milliers : plus de dix mille pour les seuls mois d'octobre et de novembre 1941, qui provoquent une baisse de 30 pour 100 de la production dans de nombreuses usines.

A la fin du mois de juillet 1941, « Bor » est nommé commandant-adjoint de l'Armée secrète en zone allemande. La *Z.W.Z.*, qui sera bientôt rebaptisée *Armja Krajowa*, ou « Armée de l'intérieur », compte déjà *plus de cent mille soldats assermentés et organisés en sections*, qui ne doivent entrer en action que dans le cas d'une insurrection générale : ces volontaires tiendront leur serment le jour venu.

La Pologne se trouve placée à la pointe extrême du rayon d'action des appareils britanniques : « *Nous devions nous rendre à l'évidence que le matériel et les armes qui nous arrivaient par air seraient insuffisants pour couvrir nos besoins... Nos ateliers de la Résistance devinrent finalement l'une des sources principales d'approvisionnement en armes et matériel destinés aux actions de diversion.* » Il a fallu pour cela réunir des savants par dizaines, des spécialistes par milliers, dérober à l'ennemi, par tonnes et par tonnes, des matières premières de toute nature, installer sous son nez des ateliers clandestins... L'Armée secrète fabrique dans ses arsenaux, souvent situés en pleine ville, les fusils, mitraillettes, grenades, les bombes, mines, lance-flammes dont elle a besoin :

« *Certaines opérations chimiques ne pouvaient être faites que pendant la*

nuit, car la couleur particulière de la fumée qui s'échappait par les cheminées les aurait trahies en plein jour. Afin de couvrir le bruit des machines, les ateliers devaient être installés à proximité d'endroits où d'autres objets étaient fabriqués légalement à grand renfort de bruit... »

On dispose même de terrains d'exercices où l'on expérimente les armes et les explosifs! Pendant ce temps, le groupe *Action spéciale N* sabote l'effort de guerre allemand en organisant, entre autres, une fausse « Journée nazie du Travail ». Le 1er mai 1942, ordre est donné aux employeurs allemands, par des lettres qui présentent tous les caractères de l'authenticité officielle, de mettre en congé payé de vingt-quatre heures tous leurs ouvriers :

« *Les ateliers de tanks « Ursus » et les gigantesques ateliers de réparations de chemin de fer de Pruskow, d'une importance vitale pour le front de l'Est, demeurèrent fermés toute la journée. Les pertes infligées à la production furent celles qu'aurait pu provoquer un petit raid de la R.A.F. Et l'opération ne nous coûta ni vies humaines, ni dépense de munitions.* »

Au sabotage, vient s'ajouter la guerre psychologique qui met les nerfs des Allemands, civils ou militaires, à rude épreuve. Il faudrait tout citer pour montrer ce qu'un commandement organisé, confié à des hommes résolus et dénués de toute préoccupation partisane, peut accomplir dans un pays que l'occupant tient serré dans sa poigne de fer (celle que nous avons connue ici apparaît en comparaison bien bénigne, ou tout au moins gantée d'un velours très épais) :

« *Au cours des années* 1942 *et* 1943, 297 *villages de la région de Zamosc furent entièrement vidés de leur population autochtone, soit plus de cent mille habitants, parmi lesquels plus de trente mille enfants. Un village était cerné durant la nuit, et les gens, après un quart d'heure pendant lequel ils avaient pu préparer un sommaire baluchon, allaient, harcelés par des chiens, se rassembler en un endroit déterminé. Les vieillards et les invalides étaient abattus sur place. Pour les autres s'écoulaient les heures d'une interminable attente dans le gel, et, lorsque les wagons arrivaient, tous les villageois y étaient enfermés par groupes de soixante à quatre-vingts...* »

Nous avons connu les déportations : celles-ci étaient là-bas quasi quotidiennes. Nous avons eu Oradour : les villages qui ont subi le même sort se comptent par dizaines en Pologne. Nous avons serré les poings devant les fusillades d'otages : elles crépitaient sans arrêt chez nos malheureux alliés. Et je ne fais allusion que pour mémoire à l'hallucinant épisode du ghetto de Varsovie.

J'ai été de ceux qui ont affirmé : « Mieux eût valu un *gauleiter* qu'un Pétain! » D'autres continuent de le dire à l'heure où j'écris... Je les convie, le crayon en main, à faire les comptes : « *En janvier* 1943, *en l'espace de quatre jours, plus de trente-cinq mille personnes furent prises à Varsovie et la plupart d'entre elles furent envoyées en camp de concentration.* » Ce n'est là qu'un exemple, pris entre mille autres, de ce que peut

faire l'occupant si aucun écran ne s'interpose entre lui et la population qu'il tient asservie [1].

Sept mois après le début de la guerre germano-russe, en janvier 1942, le *P.P.R.*, ou « Parti polonais des ouvriers », à étiquette communiste, vit le jour. Il allait jouer en Pologne le même rôle que le P.C. en France (je ne confonds pas ici avec leurs meneurs tant d'admirables militants qui, au contact de l'ennemi, avaient retrouvé la notion française et tombèrent en héros au poteau d'exécution), à cette différence près que les chars de Leclerc, en forçant leur marche vers Paris sur l'ordre du général de Gaulle — qui avait balayé oppositions et objections — ruinèrent une conspiration qui avait su trouver des associés et dont l'aboutissement espéré était l'établissement d'une République de démocratie populaire dans un pays mis préalablement à feu et à sang. Promu, depuis la disparition de Rowecki, au rang de chef de l'Armée secrète, le général Bor-Komorowski déclencha, encouragé par la radio de l'U.R.S.S., l'insurrection de Varsovie au moment où l'Armée rouge approchait de la capitale. Nul n'ignore plus aujourd'hui que les troupes russes demeurèrent l'arme au pied à quelque distance de la ville *pendant neuf semaines entières*, attendant cyniquement que fût consommé l'anéantissement de l'élite de la Résistance polonaise : je conseille aux responsables des journées qui se déroulèrent à Paris du 19 au 24 août 1944 d'aller rendre visite au général Bor pour lui demander comment se conduit une insurrection dont le chef est résolu à payer de sa personne.

« *Les pertes subies par l'Armée secrète au cours de ces deux mois de durs combats étaient importantes. Les combats se déroulèrent dans des conditions telles qu'il était impossible de tenir les listes des pertes à jour. Nous les estimions, en gros, à vingt-deux mille morts, disparus, ou blessés graves... Les pertes allemandes au cours du soulèvement de Varsovie se répartissent comme suit : dix mille tués, sept mille disparus et neuf mille blessés ; elles sont donc plus considérables que celles de l'Armée secrète.* »

Je souhaite que le beau et noble livre du général Bor trouve en France l'audience qu'il mérite. Pour ne point déflorer son récit, je me suis volontairement abstenu de rien emprunter aux épisodes bouleversants ou sublimes dont il est rempli, presque à chaque page ; on les lira avec un intérêt passionné. Mais, par-dessus tout, la réflexion et la méditation y trouveront leur compte. Les circonstances que nous connaissons et les dangers qui nous menacent font aussi que ce livre constitue une précieuse leçon qui pourra peut-être (qui sait ?) nous être un jour utile.

RÉMY

1. Sans prendre parti en l'espèce sur cet immense problème, nous prions nos lecteurs de considérer cette vue comme étant de « Tribune libre ». Mais, dans ce cadre, nous devons signaler ceci : d'après Rémy (voir *On m'appelait Rémy*), quelques jours après l'invasion de la zone libre par les Allemands, le Maréchal aurait dit au général Herring, ancien gouverneur militaire de Paris : « Si j'étais parti, vous auriez eu le régime de la Pologne et les premières victimes auraient été les prisonniers. » (N.D.L.R.)

DE L'ILE D'ELBE AUX TUILERIES

par le Comte Marchand

Le matin du départ le lever de l'Empereur eut lieu comme à l'ordinaire, le docteur Foureau entra comme il était d'usage au moment où Sa Majesté allait faire sa barbe. « Eh bien! Foureau, votre porte-manteau est-il fait, nous allons en France. » Le docteur sourit et répondit : « Je ne demanderais pas mieux, mais je ne vois rien qui m'autorise à y croire. — Comment! Puisque je vous le dis c'est que ça est. Tenez-vous prêt néanmoins pour ce soir. » Saint-Denis qui tenait la glace dans laquelle l'Empereur faisait sa barbe, souriait en me regardant, pensant que c'était une mystification que l'Empereur faisait à son médecin. Grand fut l'étonnement de l'un et de l'autre lorsque l'Empereur habillé et parti dans son jardin, je leur dis que rien n'était plus vrai que ce que venait de leur dire l'Empereur et qu'ils eussent à prendre leurs mesures pour ne pas être pris au dépourvu, que je ne leur affirmais ce départ que parce que l'Empereur en avait parlé et qu'à midi seulement il serait connu de toute la ville. Jusque là le secret de l'expédition était entre quelques personnes. Après la messe l'Empereur en instruisait les personnes qui y avaient assisté et la Garde reçut l'ordre de départ.

Tous les préparatifs étaient terminés lorsque tout à coup on signala la corvette anglaise. On craignit d'abord qu'elle n'eût quelque connaissance du projet. Le grand maréchal qui était auprès de Sa Majesté descendit chez lui. On ordonna à un bon nombre de grenadiers de continuer les travaux. L'Empereur venait de dicter à son secrétaire en ce moment absent ; la porte de son cabinet était ouverte, il m'appela et me dit de m'asseoir en me montrant une petite table placée dans un coin du cabinet près de la croisée : c'était celle qu'occupait M. Rathry. J'écrivais pour la première fois sous la dictée de l'Empereur, il le fit avec une telle volubi-

Résumé des précédents chapitres. — *Nous rappelons que les mémoires de Marchand, valet de chambre de Napoléon Ier, mémoires d'une importance capitale, demeurés jusqu'à ce jour inédits, sont publiés aujourd'hui grâce à M. Jean Bourguignon, de l'Institut, conservateur en chef des services napoléoniens. Dans les chapitres parus précédemment (février et mars), Marchand décrit l'arrivée et le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe. Il expose les raisons qui déterminèrent Napoléon à s'embarquer pour la France à la fin du mois de février* 1815.

lité qu'il me fut impossible de le suivre, puis il passa au salon où l'attendait le général Drouot qu'on venait de lui annoncer ; j'avais à peine écrit les premiers mots qu'il avait disparu en me disant d'envoyer cela immédiatement au grand maréchal.

C'était un ordre pour lui, j'en avais retenu le sens malgré le trouble où mon esprit avait été jeté. Je fus dire au comte Bertrand ce qui m'était arrivé et lui annonçai de vive voix ce que je n'avais pu écrire ; c'était pour qu'il donnât l'ordre au commandant du brick d'appareiller, de sortir du port ; et si le capitaine anglais lui demandait où il allait de répondre qu'ayant calfaté le brick il voulait voir s'il faisait eau. La pensée de se saisir de la corvette dans le cas où elle eût été instruite du projet y était exprimée. Le capitaine anglais en passant près du brick lui demanda en effet où il allait et en reçut la réponse ci-dessus.

Le commandant fut chez le comte Bertrand qui affecta d'être très pressé de monter chez l'Empereur qui le faisait demander. Le grand maréchal invita comme de coutume ce capitaine à dîner ; celui-ci refusa, disant qu'il fallait qu'il fût à Livourne le soir même. Une demi-heure après, il était en mer. Il traversa le port sans que rien parût le choquer. Tout y était comme à l'ordinaire.

Madame, la princesse Pauline, la comtesse Bertrand et quelques femmes d'employés devaient rester dans l'Ile et attendre les événements. Les princesses dînèrent avec l'Empereur qui était parfaitement calme ; rien sur sa figure ne faisait voir qu'il était au moment d'une si périlleuse entreprise. Après son dîner il passa au salon, il dit à son maître d'hôtel, qui lui versait son café, que sous une heure il se rendît à bord sans trop d'encombre. Là étaient réunies les personnes qui devaient l'accompagner. Une députation de la ville vint le soir ; M. Vantini, le chambellan, un de ses membres, porta la parole et exprima le plaisir et les regrets des Elbois de voir partir Sa Majesté ; le regret de ne l'avoir plus parmi eux, le plaisir de savoir que des destinées plus grandes l'appelaient sur le continent. Ils formaient des vœux pour l'accomplissement de ses projets, et ils avaient l'espoir que Sa Majesté n'oublierait pas les bons Elbois.

L'Empereur leur dit que les habitants de l'île d'Elbe pouvaient compter sur sa reconnaissance et que leur souvenir lui serait toujours cher. Le grand vicaire Arrighi avec son clergé lui dit, en se retirant, qu'il prierait le ciel pour la réussite d'une aussi vaste entreprise. L'Empereur resta seul avec Madame et la princesse. Dans la journée tous les papiers avaient été brûlés, même ceux qui concernaient ses mémoires que déjà il dictait. L'Empereur, les jours précédents, s'était occupé de pourvoir à la défense et à la sûreté de l'Ile. Il en avait nommé gouverneur, avec le titre de général de brigade, M. Lapi, colonel de la Garde nationale. Il organisa avec M. Poggi une junte pour la Corse et il désigna huit personnes pour la dénomination du Comité d'exécution.

Il rendit ces messieurs porteurs du Décret de nomination des douze membres qui devaient composer cette junte. Les premiers étaient char-

gés d'annoncer le départ de l'Empereur de l'île d'Elbe, de faire arborer en Corse le pavillon tricolore en recommandant qu'on évitât tout désordre et que tout se passât avec tranquillité. Ces personnes ne devaient partir que trois jours après Sa Majesté.

Tout étant ainsi réglé, l'Empereur songea à se séparer de sa famille. La princesse et Madame étaient livrées aux angoisses d'une douleur ; pleines de crainte et d'espérance, elles ne pouvaient laisser l'Empereur s'arracher de leurs bras. Tout ce qui suivait Sa Majesté avait été admis à l'honneur de leur baiser la main. J'étais dans la chambre de l'Empereur, attendant ses derniers ordres, lorsque la princesse Pauline y entra, son beau visage était inondé de larmes ; elle vint à moi tenant à la main un collier de diamants de 500 000 francs de valeur. Elle voulait parler, les sanglots étouffaient sa voix. J'étais ému moi-même de l'état dans lequel elle était. « Tenez, me dit-elle, l'Empereur m'envoie vous remettre ce collier, l'Empereur malheureux peut en avoir besoin. Ah! s'il en était ainsi, Marchand, ne l'abandonnez jamais, ayez bien soin de lui. Adieu, me dit-elle, en me présentant sa main à baiser. — Tout me fait espérer que c'est au revoir, Altesse! lui dis-je. — Ce n'est pas ma pensée. » Un secret pressentiment semblait lui dire qu'elle ne verrait plus l'Empereur. Sa Majesté entra dans ce moment, lui adressa des paroles de consolation et l'entraîna dans le jardin. Dans le salon je trouvai Madame seule et dans les larmes. « Marchand, je vous recommande mon fils. Tenez, me dit-elle, en me présentant une bonbonnière sur laquelle était son portrait très ressemblant, qu'à l'avenir elle remplace celle dont il se sert habituellement, si la fortune lui était contraire, ne l'abandonnez pas! » Ses deux mains se portèrent sur ses yeux, je n'entendis plus que des sanglots.

Du Palais au port, toute la rue était pleine de monde qui voulait dire son dernier adieu à l'Empereur. Les imaginations italiennes étaient exaltées. La gloire de l'Empereur leur apparaissait sous de nouvelles formes et sous les couleurs les plus riches et les plus brillantes. La Garde tout entière était embarquée ; quelques Polonais en retard restaient dans l'Ile. Un mameluk avait été confiné à la Pianosa pour s'être battu en duel avec un canonnier auquel il avait coupé le poignet ; il y fut oublié. J'arrivai sur le brick ; il était encombré ; on pouvait à peine s'y retourner. La Garde était répartie sur le brick, sur les avisos l'*Étoile* et la *Caroline* et sur quatre bâtiments de transport : environ mille hommes dont six cents de la Garde, trois cents du bataillon Corse, soixante ou quatre-vingts passagers et quelques Polonais. La flottille était commandée par le commandant Chautard ayant sous ses ordres le lieutenant Sarry.

Les cris de « Vive l'Empereur! » d'abord éloignés dans le haut de la ville, annoncèrent que l'Empereur sortait du Palais. A sept heures et demie, ils descendirent avec lui en l'accompagnant jusqu'au port où ils se grossirent de toute la population et ne cessèrent que lorsque le brick fut dehors. Ceux du brick saluèrent une dernière fois l'île d'Elbe en s'en éloignant. La lune était dans son plein, son disque lumineux éclairait

cette scène et donnait de la majesté à la marche de notre petite flotte ; la mer était belle, un vent de terre nous poussait rapidement vers les côtes de France.

Madame Mère, la princesse Pauline et la comtesse Bertrand devaient se rendre à Rome et, de cette capitale, venir à Paris si l'entreprise réussissait. La comtesse Bertrand, impatiente de rentrer en France, ne doutant pas du succès de l'expédition, s'embarqua, malgré les conseils de Madame, peu de jours après notre départ et aborda sur les côtes d'Antibes où elle fut arrêtée, elle, ses enfants, ses domestiques et quelques femmes d'employés de la maison, conduite à Marseille sous bonne escorte et gardée à vue avec les égards que lui méritait son rang, mais ne recouvra sa liberté que lorsque l'Empereur fut entré dans Paris et que des ordres furent expédiés au maréchal Masséna à cet effet. Madame, plus prudente, s'en fut à Rome avec la princesse Pauline et arriva à Paris en même temps que la comtesse Bertrand. La princesse Pauline, trop souffrante pour entreprendre un aussi long voyage, resta en Italie.

***

Le sort en était jeté. Une grande détermination appuyée sur les motifs les plus honorables et les plus puissants, le salut de la France, venait d'être prise. Napoléon passait le Rubicon ; vaincre ou mourir n'était pas pour lui, mais vaincre pour la patrie ou la voir déchirée par l'anarchie, telle était l'alternative que lui offrait sa position et son dessein de la délivrer. Les fautes du gouvernement du roi en accéléraient l'exécution. Aussitôt que l'Empereur fut monté sur le brick, la flottille mit à la voile, la lune éclairait et dessinait les sinuosités de l'Ile et les forts de Porto-Ferrajo. Nous ne tardâmes pas à la perdre de vue.

L'Empereur resta jusqu'à onze heures sur le pont ; on commença à désencombrer le brick. Sa Majesté descendit dans sa chambre ; elle se coucha dans un de ses petits lits de campagne qui lui était préparé. Le comte Bertrand se coucha sur un matelas, par terre, dans la chambre de l'Empereur. Je passai la nuit tout habillé sur un matelas placé en travers cette porte. Le lendemain 27, de bonne heure, l'Empereur monta sur le pont, il fit ranger sur deux lignes les personnes qui l'accompagnaient, il en fit prendre les noms. Un peu d'encombrement existait encore, quelques objets inutiles qu'on ne pouvait placer furent jetés à la mer ; l'ordre s'établit dans le bâtiment.

Sur les dix heures on aperçut une corvette anglaise faisant force de voile de notre côté. Sa Majesté ordonna que sa Garde, de concert avec les marins, fît le service du canon ; elle plaça les hommes nécessaires à chaque pièce et leur fit faire la manœuvre ; les grenadiers brûlaient d'en venir à l'abordage, mais la corvette entrait dans Porto-Ferrajo. Sa Majesté dit : « Campbell sera bien déconcerté lorsque le commandant de cette corvette lui annoncera que j'ai quitté l'île d'Elbe. »

On a donc connu, le 27, dans l'après-dîner, à Livourne et dans la nuit à Florence, chez lord Burgersh, le départ de Napoléon pour la France. La nouvelle a dû en parvenir à Vienne le samedi 4 mars. Il n'est donc pas étonnant que le 13 de ce mois, M. de Talleyrand ait pu obtenir que Napoléon fût mis au ban des nations. On a su depuis que le 9 mars la déclaration des puissances était prête. Quelques plénipotentiaires, l'empereur Alexandre lui-même, trouvaient qu'on allait un peu vite. Mais sur les lettres de Turin arrivées le 8, qui faisaient part du débarquement à Cannes, et sur celles de France qui annonçaient que l'on avait à opposer à l'échauffourée que faisait Napoléon l'armée destinée à marcher sur Naples et que M. de Talleyrand portait à quatre-vingt mille hommes, partie à Grenoble et à Dôle, et que d'autres troupes se réunissaient à Lyon, on ne douta plus que Napoléon ne fût traqué, coupé ou pris ; dès lors, fut enlevé le consentement de la Russie à la déclaration du 13 mars.

L'Empereur après l'apparition de la corvette anglaise ordonna de diriger la flottille sur l'île de la Capraya dont nous approchâmes à la distance de la vue.

Vers les onze heures du matin, le 27, on aperçut un brick sortant de Saint-Florent et sous le cap Corse ; il se dirigeait sur Livourne et sur nous. L'Empereur ordonna de le bien observer. On vint lui dire peu de temps après que c'était un brick marchand. On reconnut bientôt lorsqu'il s'approcha, qu'on avait fait méprise et que c'était un brick de guerre. Comme il continuait d'approcher, l'Empereur fit descendre à l'entrepont tous ceux qui n'étaient pas nécessaires au service. Il resta au banc de quart et donna des ordres pour qu'on disposât tout en cas d'attaque, mais le brick changea de route et disparut.

Dans l'après-midi nous aperçûmes les deux frégates stationnaires sur la Corse ; nous continuâmes notre route sans en être inquiétés.

Un peu avant la nuit, la flottille fut rencontrée par le capitaine Andrieux, on hissa le pavillon de l'île d'Elbe, la corvette passa à la portée de la voix. Lorsqu'elle fut assez près, l'Empereur dit au capitaine Taillade, ancien commandant du brick qui connaissait le capitaine Andrieux, de lui proposer de communiquer. Ce dernier répondit à la demande qu'on lui fit à l'aide du porte-voix, qu'il avait une mission pour Livourne où il fallait qu'il arrivât le soir. Il se contenta de demander : « Comment se porte-t-il ? — Bien, lui fut-il répondu. — Bon voyage », dit-il en s'éloignant. A l'approche de ce bâtiment, l'Empereur avait ordonné aux grenadiers et chasseurs d'ôter leurs bonnets à poil. L'Empereur dîna sur le pont, entouré des officiers civils et militaires qui partagèrent ses provisions.

Après le dîner, assis sur le banc de quart, le comte Bertrand près de lui (le général Drouot était retenu dans un cadre par le mal de mer), l'Empereur raconta aux officiers de tous grades formant le cercle, quelques passages difficiles de sa vie, il parla des campagnes des armées françaises, de leurs victoires, de l'esprit qui animait nos soldats, de l'amour de la

gloire et de celui de la patrie. « Il n'est rien, leur dit-il, que l'on n'obtienne des Français par l'appât du danger, c'est leur héritage gaulois. L'amour de la gloire et la vaillance est chez le Français un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois dans la chaleur des batailles, n'ai-je pas vu nos jeunes conscrits se jeter dans la mêlée ; l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. »

Il détailla ensuite les qualités nécessaires à un bon officier ; combien il était difficile à former ; qu'il fallait que la nature en eût fait les premières ébauches et lui eût donné le sang-froid dans l'action, qui le rend maître de lui et de ses décisions, de la promptitude de coup d'œil et de la détermination. Il les entretint de ce que l'on avait dit de lui sur son fatalisme : « Peu d'hommes, dit-il, ont exercé plus que moi un grand ascendant sur les masses, mais il y aurait stupidité à me faire dire que tout est écrit là-haut et que si un précipice était placé devant moi, que je ne dusse pas m'en détourner pour n'y pas tomber. Ma croyance est celle de tout être raisonnable et qu'à la guerre où le danger est presque partout égal, il ne faut pas quitter une place connue dangereuse pour aller vous placer là où la mort peut vous atteindre également et se résigner au sort de son état. Bien affermi dans cette pensée, vous devenez maître de votre courage et de votre sang-froid qui se communique aux hommes que vous avez sous vos ordres ; le plus poltron d'entre eux se donnera l'honneur du courage. »

Il dit que la conscription était une institution nationale et déjà tout à fait dans nos mœurs. « Le temps viendra, dit-il, où une fille ne voudra pas d'un garçon qui n'aura pas acquitté sa dette envers la patrie. Cette institution aura acquis tous ses avantages quand elle ne sera plus considérée comme une corvée, mais qu'elle sera devenue un point d'honneur dont chacun sera jaloux ; alors, la nation sera grande, glorieuse et forte. » Comme des grenadiers aux trois et quatrième rangs et davantage écoutaient avec admiration les paroles qui sortaient de la bouche de l'Empereur, il prononça celle-ci bien capable d'enflammer leur bouillant courage au moment d'une entreprise aussi périlleuse : qu'on pourrait peut-être reproduire son armée d'Italie, mais à coup sûr rien qui la surpassât et qu'avec sa Garde organisée en corps de quarante mille hommes il se faisait fort de traverser toute l'Europe.

Il passa de là aux portraits de quelques-uns de ses maréchaux ; il dit ensuite comment, porté au trône par le vœu unanime de la nation, la trahison l'en avait fait descendre, que Marmont sur lequel il était en droit de compter le plus, qu'il avait envoyé à Paris traiter en sa faveur, n'y était allé que pour ruiner ses affaires. Que la masse des nations et les partis sont plus fidèles qu'on ne le croit au sentiment d'honneur, de gloire et d'indépendance nationale ; que la nation ne pouvait jamais avoir assez de garanties contre les Bourbons et les seigneurs féodaux. « La Constitution de 1793, dit-il, en laissant les Bourbons au pouvoir exécutif, ne paraîtrait pas une garantie suffisante au peuple. Supposez que les

Ligueurs eussent reconnu Henri IV protestant, que de chartes, que de constitutions, que de garanties ils eussent exigées pour assurer leur conscience et assurer leur religion ; il n'en eussent jamais eu assez à leurs yeux. C'est ici le même cas. Jamais les loups, dit-il, ne peuvent, quelque chose qu'ils disent ou fassent, obtenir la confiance et la foi des brebis. » Il s'étendit ensuite sur les devoirs d'un bon général qui ne doit dédaigner aucun genre de prévoyance, avoir toujours le soin que ses forces soient placées de manière à être sous sa main pour faire face à tout. « Il n'est aucun de mes généraux, dit-il, dont je ne connaisse ce que j'appelle son tirant d'eau, les uns en ont jusqu'à la ceinture (en la montrant de la main), d'autres jusqu'aux épaules, mais le nombre de ceux qui en ont plus haut est petit. » Il y avait dans cette scène qu'éclairait un beau clair de lune, quelque chose des grands hommes de Plutarque. « Quelle école pour apprendre la guerre », disaient les officiers. Ils eussent ainsi passé la nuit à écouter. A onze heures, l'Empereur se retira dans sa chambre.

Le 25 février la proclamation de la Garde à l'armée et la proclamation au peuple français avaient été dictées. Soit que l'Empereur jugeât à propos d'y faire quelques changements le 27 au matin, en vue du golfe Juan, l'Empereur dicta dans sa chambre ces deux proclamations telles qu'elles sont ci-après ; il dictait avec feu : sur sa figure se peignait toute son âme, en parlant de la patrie, des malheurs de la France, il était électrisé, le génie était sur le trépied. *Deus ecce Deus.* J'ai vu l'Empereur dans diverses occasions ; jamais je ne l'ai vu plus beau.

Proclamation de S.M. l'Empereur au Peuple français

Au golfe Juan, le 1er *mars* 1815.

Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions de l'État, Empereur des Français.

Français,

La défection du duc de Castiglione livra Lyon sans défense à nos ennemis. L'armée dont je lui avais confié le commandement était, par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichienne qui lui était opposé et d'arriver sur les derrières de l'armée ennemie qui menaçait Paris.

Les victoires de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamp, de Monnans, de Montereau, de Craonne, de Rheims, d'Arcis-sur-Aube et de Saint-Dizier, l'insurrection des braves paysans de la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-Comté et de la Bourgogne et la position que j'avais prise sur les derrières de l'armée ennemie en la séparant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de ses convois et de tous ses équipages, l'avaient placée dans une situation désespérée. Les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissants et l'élite de l'armée était perdue sans ressource ; elle eût trouve son tombeau dans ces vastes contrées qu'elle avait si impitoyablement saccagées lorsque la trahison du duc de Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée. La conduite inattendue de ces deux généraux qui trahirent à la fois leur patrie, leur prince et leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre. La situation désas-

treuse de l'ennemi était telle qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris, il était sans munitions par la séparation de ses parcs de réserve.

Dans ces nouvelles et grandes circonstances mon cœur fut déchiré mais mon âme resta inébranlable ; je ne consultai que l'intérêt de la patrie, je m'exilai sur un rocher au milieu des mers. Ma vie vous était et devait encore vous être utile. Je ne permis pas que le grand nombre de citoyens qui voulaient m'accompagner partageassent mon sort, je crus leur présence utile à la France et je n'emmenai avec moi qu'une poignée de braves nécessaires à ma garde.

Élevé au trône par votre choix, tout ce qui a été fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-cinq ans la France a de nouveaux intérêts, de nouvelles institutions, une nouvelle gloire qui ne peuvent être garantis que par un gouvernement national et par une dynastie née dans ces nouvelles circonstances. Un prince qui régnerait sur vous, qui serait assis sur mon trône par la force des mêmes armées qui ont ravagé notre territoire chercherait en vain à s'étayer des principes du droit féodal, il ne pourrait assurer l'honneur et les droits que d'un petit nombre d'individus ennemis du peuple qui depuis vingt-cinq ans les a condamnés dans toutes nos assemblées nationales : votre tranquillité intérieure et votre considération extérieure seraient perdues à jamais.

Français, dans mon exil j'ai entendu vos plaintes et vos vœux ; vous réclamez ce gouvernement de votre choix qui seul est légitime ; vous accusiez mon long sommeil ; vous me reprochiez de sacrifier à mon repos les grands intérêts de la patrie.

J'ai traversé les mers au milieu des périls de toute espèce ; j'arrive parmi vous reprendre mes droits qui sont les vôtres ; tout ce que des individus ont fait, écrit ou dit depuis la prise de Paris, je l'ignorerai toujours ; cela n'influera en rien sur le souvenir que je conserve des services importants qu'ils ont rendus car il est des événements d'une telle nature qu'ils sont au-dessus de l'organisation humaine.

Français ! il n'est aucune nation, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait eu le droit et ne se soit soustrait au déshonneur d'obéir à un prince imposé par un ennemi momentanément victorieux. Lorsque Charles VII rentra à Paris et renversa le trône éphémère de Henri VI, il reconnut tenir son trône de la vaillance de ses braves et non d'un prince régent d'Angleterre. C'est aussi à vous seuls et aux braves de l'armée que je fais et ferai toujours gloire de tout devoir.

Signé : NAPOLÉON.

La proclamation suivante, adressée à l'armée, développe également avec dignité et force le motif de l'entreprise que Napoléon venait tenter ; en l'écrivant il était assuré du succès de cette grande entreprise, il ne fait point valoir les nombreuses violations qu'avait éprouvé le traité de Fontainebleau ; ces motifs lui étaient personnels. C'était au Conseil d'État plus tard à en présenter les applications aux puissances de l'Europe. La proclamation à l'armée fut dictée avec la même rapidité.

PROCLAMATION DE S.M. L'EMPEREUR A L'ARMÉE.

Au golfe Juan, 1er *mars* 1815.

Soldats !

Nous n'avons pas été vaincus : deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur !

Ceux que nous avons vu pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis, qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs des armées étrangères, en maudissant notre belle France, prétendraient-ils

commander et enchaîner nos aigles ; ceux qui n'ont jamais pu en soutenir les regards, souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux ! qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens, qu'ils calomnient notre gloire ? Si leur règne durait, tout serait perdu, même le souvenir de ces immortelles journées ! Avec quel acharnement ils les dénaturent ! et s'il reste encore des défenseurs de notre gloire c'est parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattu sur le champ de bataille !

Soldats ! dans mon exil j'ai entendu votre voix ! je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls, votre général appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur le pavois vous est rendu, venez le joindre !...

Arrachez ces couleurs que la Nation a proscrites et qui pendant vingt-cinq ans servirent de ralliement à tous les ennemis de la France ! Arborez cette cocarde tricolore ! vous la portiez dans nos grandes journées.

Soldats ! Venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef ; son existence ne se compose que de la vôtre ; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres ; son intérêt, son honneur, sa gloire, ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge ; l'aigle avec les couleurs nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame ; alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices ; alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait : vous serez les libérateurs de la patrie.

Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits ; vous pourrez dire avec orgueil : Et moi aussi je faisais partie de cette Grande Armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreintes.

Honneur à ces braves soldats la gloire de la patrie ! et honte éternelle aux Français criminels dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la Patrie.

NAPOLÉON.

Il y a autant d'inspiration dans cette proclamation que dans la précédente ; l'allocution des généraux, officiers et soldats du bataillon de l'île d'Elbe n'en manque pas non plus ; elle fut dictée avec la même rapidité. Qu'on ouvre Thucydide, Salluste, Tite-Live, on ne trouve pas une harangue qui soit supérieure à ces trois morceaux et on a accusé Napoléon de ne pas savoir écrire, comme aussi on a voulu lui refuser le courage.

Lorsque ces proclamations furent lues sur le tillac, elles furent reçues avec enthousiasme. Chacun s'empressa d'en faire des copies et de les multiplier pour en avoir une plus grande quantité à répandre au débarquement. L'Empereur regretta de n'avoir pas emporté avec lui une imprimerie portative, l'impression donnant, disait-il, un caractère d'authenticité qui, généralement, produit plus d'effet sur le peuple.

L'Empereur, au moment de faire arborer le pavillon tricolore, me passa son chapeau par l'écoutille, pour y mettre la cocarde nationale à la place de celle de l'île d'Elbe, ce qui fut l'affaire d'un instant. L'Empereur s'en couvrit ; à la vue de cette cocarde, de ce petit chapeau où brillaient les couleurs d'Austerlitz, l'exaltation fut telle que l'Empereur qui voulait parler ne put placer un mot. Il serait difficile en effet de peindre

la joie, l'enthousiasme, l'attendrissement qui se manifestèrent sur le brick, les : « Vivats ! », les battements de mains, les trépignements de pieds se firent entendre si fortement qu'il semblait que toutes les batteries du brick jouaient à la fois. C'était le délire. L'Empereur sut que les rations de la Garde étaient épuisées, il ordonna à son maître d'hôtel d'apporter les provisions faites pour sa maison et de les partager entre les grenadiers.

On fit signal à la flottille de rallier et d'arborer le pavillon tricolore, il fut reçu avec le même enthousiasme que sur le brick.

Des promotions furent faites dans la Garde et des croix distribuées à ceux qui les méritaient. Tout le bataillon se trouva légionnaire. Quelques Polonais ne reçurent point de décorations, le colonel Iermanowski objectait qu'ils avaient peu de service et priait Sa Majesté d'attendre, pour leur donner ce signe du courage et de l'honneur, qu'ils se fussent distingués. Le général Drouot, malade du mal de mer, ne parut pas sur le pont pendant la traversée, il était obligé de rester couché.

A trois quarts de lieue du golfe Juan l'Empereur ordonna au capitaine Lamourette de se mettre en mer avec une trentaine d'hommes et de s'assurer de la batterie du point de la côte où se faisait le débarquement. Cette batterie se trouvait placée entre le golfe Juan et Antibes, elle n'était point occupée. Ils étaient porteurs de quelques copies d'une adresse de la Garde à ses frères d'armes.

A quatre heures on jeta l'ancre dans le golfe Juan ; la flottille était réunie, le pavillon tricolore arboré. La traversée avait été des plus heureuses ; elle aurait pu devenir désastreuse si la corvette anglaise, les deux frégates stationnaires de la Corse et *le Zéphyr* eussent fait leur devoir ou avaient reçu des ordres. On voulait enlever Napoléon à l'île d'Elbe et on ne calculait pas qu'il en serait instruit et échapperait à l'avance à ces dernières violations du traité de Fontainebleau. On se rappelle qu'à cette époque les lettres du préfet du Var, annonçant des mouvements extraordinaires à l'île d'Elbe, les propos des grenadiers qui rentraient en France, l'influence qu'ils exerçaient dans son département sur l'opinion publique, restèrent plusieurs jours sans être ouvertes. On trouvait alors que, fort heureusement, Napoléon aurait en face de lui une armée de trente mille hommes ; on ne tenait pas compte du mécontentement de la population et des troupes. On ne voulait pas croire enfin que cette armée passerait tout entière à lui dès qu'il se présenterait à elle.

Le débarquement s'opéra aussitôt que la flottille eut jeté l'ancre. En cet instant l'Empereur fit appeler le général Cambronne et lui ordonna de prendre une quarantaine d'hommes pour former l'avant-garde sur la route de Fréjus, en avant de Cannes. Déjà, la veille, il avait dit qu'il voulait remonter sur le trône sans répandre une goutte de sang. En donnant ses ordres au général on entendit ses dernières paroles : « Général je vous confie ma plus belle campagne ; vous n'aurez pas un seul coup de fusil à tirer, vous ne trouverez que des amis. »

A cinq heures l'artillerie de la flottille annonça le débarquement de l'Empereur. Toutes les troupes étaient à terre. L'Empereur salua cette terre chérie : « Terre de France ; il y a quinze ans je te décorai du nom de *Patrie de la Grande Nation*. Je te salue de nouveau et dans les mêmes circonstances l'un de tes enfants, le plus glorieux de ce beau titre, vient de nouveau te délivrer de l'anarchie. Rien pour moi ! Tout pour la France ! »

Le bivouac s'établit entre la mer et la grande route, sous des oliviers. L'Empereur recommanda qu'on eût soin de payer exactement tout ce que l'on prendrait et de respecter les propriétés sur lesquelles on passerait. Vingt-cinq hommes, sous les ordres du capitaine Lamourette, furent envoyés pour s'emparer d'Antibes ; ils trouvèrent la garnison dehors faisant l'exercice. Au lieu d'enlever celle-ci en leur annonçant l'arrivée de l'Empereur, ils entrèrent en ville en négligeant de s'assurer de la porte. Le commandant d'Antibes, surpris d'abord, se remit, fit fermer les portes et les retint prisonniers. L'Empereur ne tarda pas à connaître cet état de choses ; il en fut contrarié, mais ne chercha pas à les délivrer, le but de l'entreprise ne lui permettait pas de perdre du temps à forcer Antibes et même à communiquer avec la garnison et son gouverneur. Ce dernier, après avoir mis en lieu de sûreté le capitaine et ses grenadiers, fit rentrer immédiatement la garnison restée en dehors de peur qu'instruite du débarquement de l'Empereur si près d'elle, elle ne se joignît à lui. Ce ne fut que les portes fermées sur eux que les soldats apprirent la tentative de s'emparer d'Antibes et le débarquement de l'Empereur. Quelques officiers émirent l'opinion qu'il fallait en toute hâte se rendre sous Antibes, tenter de l'enlever pour éviter le mauvais effet qui pourrait résulter de la résistance de cette place. L'Empereur leur répondit qu'Antibes n'était rien pour la conquête qu'il préméditait, que le moyen de remédier à l'effet de cet événement était de marcher plus vite que la nouvelle. Il envoya M. Vauthier, commissaire des Guerres, s'assurer de l'état des choses. Comme il était à cheval il fut bientôt de retour et rapporta que les portes de la ville étaient fermées.

MM. Pons, Poggi et Galiazzini furent envoyés sur Cannes pour se procurer des chevaux : M. Pons revint dans la nuit et annonça l'étonnement des habitants à la vue des grenadiers. Il avait trouvé le général Cambronne chez le maire de Cannes ; il en était parti et devait être près de Grasse.

Quelques personnes, étonnées, assistèrent à notre débarquement. Lorsqu'elles surent que c'était l'Empereur qui méditait une marche sur Paris, elles témoignèrent leur étonnement qu'il eût avec lui aussi peu de troupes. Le soir on alluma un grand feu devant lequel l'Empereur s'assit et s'endormit enveloppé dans le manteau qu'il portait à Marengo, les pieds étendus sur une seconde chaise. La Garde se livrait à la joie. Elle ne dormit point ; elle attendait le moment de partir. Les bagages avaient été débarqués. Quelques mulets furent achetés dans les environs

pour porter le trésor ; l'un d'eux fut mis à ma disposition pour transporter 800 000 francs en or que contenait la cassette de l'Empereur, son lit de campagne et quelques bagages que je confiai à la surveillance de Saint-Denis. Peu de chevaux de selle avaient été embarqués. Les généraux Bertrand et Drouot furent les seuls montés au départ ; tout le reste était à pied. Les braves Polonais étaient obligés de porter leur selles, leurs brides et leurs lances. Parmi les officiers d'ordonnance qui avaient suivi l'Empereur, celui de Longonne Perès ne se retrouva plus. Craignant sans doute les suites de l'entreprise, il s'était caché afin de retourner chez lui à la première occasion. Lorsqu'il y arriva il eut, m'a-t-on dit, à se soustraire à la colère des habitants et fut obligé de se retirer sur le continent.

Les ordres avaient été donnés au commandant Chautard pour se rendre à Naples y donner des nouvelles de l'Empereur. A minuit le 1er mars, on leva le camp ; Saint-Denis se chargea de la surveillance des bagages et Sa Majesté et je cherchai à marcher peu éloigné de l'Empereur. La grand-Garde avait arrêté un courrier du prince de Monaco ; il assura l'Empereur qu'une fois la Provence traversée il trouverait tout le monde prêt à le suivre. Ces paroles d'un homme du peuple étaient positivement ce que pensait l'Empereur qu'il rencontra près de Cannes. Embarrassé d'abord, il cessa de l'être lorsqu'il se trouva en face de l'Empereur qui l'accueillit comme un homme qu'il connaissait ; il avait été premier écuyer de l'impératrice Joséphine. On alluma un grand feu près duquel l'Empereur et lui s'approchèrent. Tout le temps que dura la conversation il tint son chapeau à la main. L'Empereur le congédia en lui souhaitant bon voyage. Cet homme ne cacha pas à l'Empereur tout le péril d'une semblable expédition. Le cercle assez spacieux qui s'était formé autour de l'Empereur et de lui ne permettait pas d'entendre ce qu'ils se disaient ; toutefois, la gaîté de l'Empereur laissait penser qu'il était satisfait des détails qu'il obtenait sur Paris et l'état des esprits en France. Il lui avait donné l'opinion des Salons, le courrier, l'esprit du peuple qui se lèverait tout entier à son apparition.

***

L'Empereur passa à Cannes pendant la nuit, peu de personnes se trouvèrent sur son passage, mais des croisées s'ouvrirent et s'éclairèrent ; quelques cris de : « Vive l'Empereur ! » se firent entendre. Sa Majesté prit un guide parmi les habitants du pays et s'amusa beaucoup de sa conversation que lui-même aiguillonnait par des interrogations très gaies. Arrivé près de Grasse on fit halte jusqu'à ce que tout le bataillon fût réuni ; on traversa ensuite cette ville ; tout était silencieux, les habitants étaient dehors. L'Empereur voulait déjeuner à Grasse ; son déjeuner y était préparé. La municipalité de cette ville avait été changée ; elle était toute royaliste. Ce silence profond lui fit préférer de déjeuner sur la hauteur qui domine la ville.

Toute la population l'y suivit bientôt. Le maire ne se présenta pas. Des chevaux et des mulets furent achetés ; quelques Polonais et quelques personnes de la suite furent montés. Dans la journée, aux différentes haltes, des pièces de vin étaient défoncées pour rafraîchir la Garde et lui faire supporter une aussi grande fatigue. Après le déjeuner, l'Empereur s'adressa aux femmes et leur conta quelques plaisanteries qui les égayèrent. Les généraux entreprirent les hommes, leur parlèrent de la patrie, des maux dont elle était menacée si un tel état de choses durait encore longtemps ; peu à peu cette multitude s'échauffa et les cris de « Vive l'Empereur ! » se firent entendre. Un des habitants prit ensuite la parole et dit au grand maréchal : « Général, Sa Majesté nous a bien punis en ne nous faisant pas l'honneur de déjeuner dans notre ville. Si elle savait les mauvais traitements que les émigrés rentrés nous ont fait éprouver, notre silence serait moins mal interprété et Sa Majesté verrait que nous sommes dignes de faire partie de ses fidèles sujets. — Restez tranquilles, répondit le grand maréchal, c'est le seul moyen de le bien servir. »

Des proclamations furent imprimées dans cette ville, plusieurs des habitants de Grasse se proposèrent d'accompagner l'Empereur et de lui servir de guides dans les défilés difficiles et pleins de neige par lesquels il allait passer. Il en pris deux qui lui furent désignés comme de bons patriotes. L'Empereur avait amené avec lui une voiture et deux petites pièces d'artillerie. Les chemins allaient devenir impraticables ; il les abandonna dans le bas de la ville en attendant que la route par Antibes fût ouverte.

L'Empereur, tantôt à pied, tantôt à cheval, arriva au village de Cérénon, le 22 mars, à 2 heures du matin, ayant fait vingt lieues dans sa première journée. Il avait marché depuis plus d'une heure dans la neige et sur la glace, soutenu par le colonel Raoul. J'avais continué à suivre l'Empereur avec le jeune Vantini, officier d'ordonnance. Les bagages étaient loin derrière nous. L'Empereur logea dans la maison du maire de Grasse ; tout y était préparé pour le recevoir, mais le maire n'y était pas. Nous avions eu un chemin épouvantable, le froid était intense, l'Empereur était très fatigué, ses bottes étaient mouillées, il eut beaucoup de peine à les retirer ; il resta devant un grand feu, étendu sur deux chaises. Le bataillon arriva quelques heures plus tard, nous avions eu des passages difficiles pour les hommes et qui l'étaient plus encore pour les chevaux et bêtes de somme ; un des mulets chargé de bagages pour le bataillon roula dans un précipice dont on n'apercevait pas le fond ; j'étais inquiet de celui qui portait la cassette et le lit de Sa Majesté lorsqu'il arriva, sous la surveillance de Saint-Denis et de Noverras. Nous montâmes aussitôt le lit de l'Empereur qui dormit trois heures. Au jour, Sa Majesté s'habilla ; elle eut la bonté de me dire : « Tu dois être fatigué ; tu prendras un de mes chevaux jusqu'à ce qu'on trouve à en acheter. » Je l'entendis ensuite dire aux généraux : « Le bataillon doit être harassé ! Allons, du courage ! L'essentiel est de dépasser

Sisteron. Masséna ne peut juger de la rapidité de ma marche et ses ordres se ressentiront de son incertitude. » L'Empereur lui avait envoyé M. Pons, que le maréchal fit aussitôt mettre au secret au château d'If.

L'Empereur coucha le 3 à Barrême. Dans la route on a acheté quelques mulets qui ont servi à monter les personnes de sa suite. Chemin faisant, Sa Majesté trouva un paysan monté sur son cheval ; il lui demanda combien il voulait le lui vendre. Celui-ci, qui ne savait pas qui lui faisait cette proposition, répondit : « 1.000 francs. — Mon ami, lui dit l'Empereur, le prix en est trop élevé pour ma bourse. »

Le 4, de Castellane à Digne, les paysans instruits de la marche de l'Empereur descendaient par torrents de la montagne ; à la manière dont ils s'exprimaient on voyait quelles craintes ils avaient du rétablissement des dîmes et des droits féodaux. L'Empereur ayant eu connaissance de la proclamation incendiaire du préfet envoya quelques émissaires pour connaître l'esprit des habitants de Digne. On ne tarda pas à l'instruire que le préfet et le peu de troupes qu'il avait dans la ville étaient partis et que les habitants avaient arraché les affiches et la proclamation et l'attendaient avec impatience : en effet, Sa Majesté fut accueillie avec ivresse. Elle y dîna. Madame la baronne Desmichels (le général était absent) vint trouver l'Empereur et l'assura que plus il avancerait plus il trouverait la population disposée à se lever pour lui. Un jeune officier de cavalerie, M. Desmichels, neveu du général, vint offrir à l'Empereur de le suivre ; ses services furent acceptés ; il resta dans les Cent Jours attaché à l'Empereur comme officier d'ordonnance. Des proclamations furent imprimées dans cette ville.

Le 5 au matin, l'avant-garde, forte de cent hommes, et le général Cambronne s'emparèrent du pont et de la forteresse de Sisteron ; la faible garnison de cette place fut forcée de l'évacuer. L'Empereur y dîna et fut coucher à Gap, précédé de l'avant-garde, accompagné des Polonais et des Mamelucks montés. On s'occupa de faire encore imprimer les proclamations ; elles furent envoyées dans toutes les directions. Le chirurgien-major du bataillon, M. Emery, précéda l'Empereur à Grenoble où il arriva pour y préparer les esprits. Les soldats et officiers de la Garde nationale de Gap fraternisèrent avec les officiers et soldats de la Garde impériale. Tout ce qui avait suivi l'Empereur était monté. L'Empereur ne partit de Gap que dans l'après-dîner du 6 mars ; toute la troupe était réunie. Elle avait été reposée et rafraîchie. Au moment du départ la population entière était sur le passage de l'Empereur et faisait éclater sa joie en criant : « A bas les droits réunis ! Vive l'Empereur ! »

Arrivé à Saint-Bonnet, les habitants lui proposèrent de rassembler les villages voisins et de l'accompagner. « Non, dit l'Empereur, vos sentiments me font connaître que je ne me suis pas trompé ; ils sont pour moi un sûr garant des sentiments de mes soldats. Ceux que je rencontrerai se rangeront de mon côté ; plus ils seront, plus mon succès est assuré. Restez donc tranquilles chez vous. »

Un des grenadiers du bataillon avait demandé la permission d'aller en avant pour voir son père. Lorsque Sa Majesté passa sur la route, il lui présenta ce vieillard de quatre-vingt-dix ans, aveugle, et son jeune frère qui voulait entrer dans le bataillon. Cette famille n'était pas heureuse ; ce tableau était attendrissant. L'Empereur, après avoir dit au vieillard quelques paroles flatteuses, tira sa bourse dans laquelle étaient vingt-cinq napoléons et la lui donna. Toute la journée la population s'était trouvée sur le passage de l'Empereur.

Sa Majesté arriva à Corps et y coucha ; l'avant-garde poussa jusqu'à La Mure. A mesure que l'Empereur avançait toute la population se déclarait avec ardeur et bordait la route par laquelle il devait passer. L'Empereur allait comme l'éclair : « La réussite, disait-il au grand maréchal et au général Drouot, est dans la célérité de ma marche et mon arrivée à Grenoble. » Il y avait cent lieues du point de débarquement à cette ville ; elles furent franchies en six jours. L'avant-garde rencontra un bataillon de ligne à cheval sur la grande route de Grenoble. Il était venu pour arrêter la marche de l'Empereur ; le général Cambronne demanda à communiquer avec lui ; le commandant s'y refusa. Le général Cambronne fit prévenir Sa Majesté qu'il était arrêté par un bataillon du 5e de ligne, une compagnie de sapeurs et une compagnie de mineurs, sept cents à huit cents hommes en tout ; que ce bataillon s'était présenté à La Mure avec quelques barils de poudre, pour en faire sauter le pont ; que les habitants s'y étaient opposés et qu'il avait rétrogradé jusqu'à Laffrey. J'étais, comme pendant tout le voyage, couché tout habillé dans la chambre de l'Empereur lorsque Saint-Denis, couché dans la pièce précédente, frappa à la porte et me dit que le grand maréchal demandait à parler à l'Empereur. J'ouvris et je l'annonçai à Sa Majesté ; il lui lut le rapport du général Cambronne. L'Empereur s'informa si les grenadiers étaient arrivés ; on lui dit que oui : « Laissez-les reposer et dites à Cambronne d'attendre mon arrivée avant de rien entreprendre. »

***

Au jour, l'Empereur s'habilla, se mit en route ; la garde le suivit. Il rencontra l'avant-garde et se porta en avant. Arrivé à distance il fit faire halte et mettre le bataillon en colonne par peloton ; sur la route à la gauche était une colline que le bataillon corse se disposait à occuper ; déjà quelques compagnies la gravissaient ; à droite il y avait une petite plaine dans laquelle il fit descendre les Polonais, quelques Mamelucks et toutes les personnes de sa suite à cheval. L'Empereur envoya le colonel Toul son officier d'ordonnance prévenir le bataillon de son arrivée ; le chef de bataillon lui dit qu'il avait défense de communiquer, qu'il avait les mains liées. Mais un cri lointain arrivait jusqu'à nous, c'était celui de : « Vive l'Empereur ! » Le colonel Toul revint, instruisit Sa Majesté de la disposition des esprits, elle n'était pas douteuse, il ne s'agissait pour

enlever les troupes et dégager leur commandant, que de se faire reconnaître et de parler aux soldats. Le commissaire des Guerres Vauthier fut envoyé prévenir le commandant du bataillon que l'Empereur le rendait responsable envers la France et la postérité des ordres qu'il donnerait ; en même temps il ordonna à sa Garde de mettre les armes sous le bras, fit déployer le drapeau tricolore et la musique en tête fit entendre : *Allons enfants de la Patrie.* Tous furent électrisés et dans le bataillon et dans les troupes de Grenoble. L'Empereur, vêtu de cette petite redingote grise dont l'effet avait été tant de fois magique sur le soldat, accompagné des généraux Drouot, Cambronne et le grand maréchal, se présentèrent au 5e de ligne. Sa Majesté fut bientôt reconnue : « Tuez votre Empereur, leur dit-il. Vous le pouvez. — Vive l'Empereur ! » fut leur seule réponse. Un vieux soldat, la larme à l'œil, s'approche de lui et fait sonner la baguette dans son fusil : « Voyez si nous avions envie de vous tuer. » En un instant les cocardes tricolores qu'ils avaient dans leurs sacs prirent la place des cocardes blanches qui, après le départ du bataillon marquèrent l'emplacement qu'il occupait ; ils fraternisèrent avec la Garde.

Lorsque l'ordre fut rétabli, l'Empereur dit : « Je viens avec une poignée de braves parce que je compte sur le peuple et sur vous ; le trône des Bourbons est illégitime puisqu'il n'a pas été élevé par la Nation ; il est contraire à la volonté nationale puisqu'il est contraire aux intérêts de notre pays et qu'il n'existe que dans l'intérêt de quelques familles. Demandez à vos pères, interrogez tous ces habitants qui arrivent des environs, vous apprendrez de leur bouche ce qu'on réserve à la France. » Puis, s'adressant à cette masse de peuple venue pour le voir, il leur dit : « N'est-il pas vrai que dans vos communes on vous menace du retour des dîmes, des privilèges, des droits féodaux et de tous les abus dont vos succès les avaient délivrés ? — Oui, sire, nous en étions menacés, nos curés faisaient déjà construire des granges. »

Un aide de camp du général Marchand se trouvait avec les troupes venues de Grenoble ; lorsqu'il vit l'enthousiasme et l'attachement de la population et des troupes pour l'Empereur, il partit pour en instruire son général. Quelques officiers se mirent à sa poursuite pour l'atteindre, mais mieux monté, il leur échappa. Le 6e de ligne et les sapeurs et les mineurs demandèrent à former l'avant-garde : les habitants en foule se pressaient sur le passage et accompagnaient en chantant des chansons en l'honneur de l'Empereur. Toute la journée il avait été à cheval, il était très fatigué et enrhumé, mais Sa Majesté tenait à profiter de l'enthousiasme toujours croissant, pour entrer dans Grenoble. A l'arrivée de son aide de camp le général Marchand commandant la division avait fait fermer les portes de la ville. Pouvait-il ne pas redouter la communication des troupes du Roi avec celles de l'Empereur ? Ce qui s'était passé en avant de La Mure lui était un sûr garant de ce qui arriverait dès que sa division reconnaîtrait l'Empereur et verrait le drapeau tricolore.

Un jeune officier de la Garde nationale de Grenoble, M. Dumoulin, vint au devant de l'Empereur lui offrant sa fortune et son épée ; il avait quitté Grenoble depuis peu d'heures, il annonçait à l'Empereur qu'il pouvait compter sur le colonel de Labédoyère, sur le bon esprit de la garnison et celui des habitants, il donna des nouvelles du docteur Emery qui s'était occupé activement de préparer les patriotes de la ville. M. Dumoulin resta auprès de l'Empereur comme officier d'ordonnance et reçut la croix.

Entre Vizille et Grenoble l'adjudant-major du 7e de ligne vint prévenir l'Empereur que son colonel, M. de Labédoyère, lui amenait son régiment. Une demi-heure après on le vit paraître, portant l'ancien aigle de son régiment au bout d'une branche d'arbre. L'Empereur prit l'aigle, le baisa ; après des félicitations à ce jeune colonel sur son courage patriotique, il l'embrassa. Le 7e était rangé sur la route, il le passa en revue et continua son chemin. Ce régiment de dix-huit cents hommes doublait les forces de l'Empereur, la foule des habitants les quadruplait, les cris de : « Vive l'Empereur! A bas les prêtres! A bas les droits réunis! » accompagnèrent cette marche triomphale jusqu'à Grenoble.

L'Empereur, arrivé devant Grenoble à 9 heures et demie du soir, trouva que les portes de la ville étaient fermées et les troupes consignées dans leurs quartiers. Les cris de « Vive l'Empereur! » prononcés du haut des remparts par les soldats et les habitants de la ville ne laissaient pas de doute sur l'esprit dont ils étaient animés.

Les remparts étaient couverts de soldats du 3e régiment du Génie composé de deux mille hommes, du 4e régiment d'artillerie où vingt ans auparavant Napoléon avait été fait capitaine, des deux autres bataillons du 5e, du 11e de ligne et du 4e de hussards. Les soldats, du haut des remparts, criaient que la poudre était mouillée. Des flambeaux s'allumaient de toute part ; on les fit éteindre.

L'Empereur fit sommer le général Marchand d'ouvrir les portes de la ville. Au bout d'une demi-heure ce général fit dire qu'on lui donnât jusqu'au lendemain. Les sapeurs alors, se mirent en devoir d'enfoncer la porte à coups de hache. Les premiers coups furent à peine donnés que l'on ouvrit. Sa Majesté fit son entrée au milieu d'une armée et d'une population pleine d'enthousiasme. Dans Grenoble, l'Empereur devenait une puissance ; il pouvait nourrir la guerre s'il devenait nécessaire de la faire ; il pouvait compter sur les troupes et la population qui le recevait avec autant de transports. L'Empereur logea dans une auberge. Après son souper les Grenoblois lui apportèrent les portes de leur ville, ne pouvant lui en présenter les clefs. Le lendemain, Sa Majesté reçut les autorités et les chefs de corps ; tous les discours furent unanimes ; tous disaient qu'on n'était tenu à aucun engagement envers des princes imposés par l'étranger.

L'ancien maître de mathématiques de l'Empereur arriva par l'intérieur et me demanda s'il ne lui serait pas permis de revoir son ancien

élève. L'Empereur était dans sa chambre ; il vint jusqu'à la porte pour le recevoir, l'embrassa et resta quelques moments à causer avec lui ; ce bon vieillard était dans le ravissement de l'accueil flatteur qu'il venait de recevoir. Le colonel Toul, né dans les environs de Grenoble, lui présenta son père que l'Empereur avait beaucoup de plaisir à voir. Il lui dit qu'il se chargeait de la fortune à venir de son fils qui était un de ses guides en Égypte. Cet officier, pendant son séjour à l'île d'Elbe, entretenait, ainsi que le docteur Emery, chirurgien-major du bataillon, une correspondance très active avec les patriotes de cette ville. Madame la comtesse Marchand, femme du général, n'était pas partie avec lui ; elle vint chez l'Empereur, lui dit que son mari ne pouvait, sans trahir ses serments s'associer à sa cause, mais qu'il le ferait aussitôt le roi sorti du royaume. L'Empereur eut pour cette dame toute la gracieuseté qu'il savait mettre quand il voulait plaire, l'assurant qu'il aurait vu son mari avec plaisir. Le général ne jugea pas à propos de se présenter ; le préfet, M. Fourrier, membre de la Commission d'Égypte, avait quitté la ville, l'Empereur en trouva un dans un conseiller de préfecture et nomma commandant de la Garde nationale un ancien major de la Garde impériale. A deux heures, l'Empereur passa la revue des troupes aux cris de : « Vive l'Empereur ! A bas les Bourbons ! » Les six mille hommes de troupe avaient pris la veille la cocarde tricolore ; ils l'avaient gardée dans leurs sacs comme un souvenir de leur gloire passée. L'Empereur disait aux officiers qui l'en informaient que c'était ce qui prouvait d'une manière frappante l'opinion des troupes : ils l'ont conservée comme un trésor lorsqu'ils ont été forcés de recevoir le drapeau antinational des Bourbons et que ceux-ci avaient fait une grande faute de proscrire ces couleurs de tout temps françaises. Ces troupes, aussitôt après la revue, se mirent en marche sur Lyon, précédées d'une population chantant des airs patriotiques. Le premier point de l'entreprise était gagné : l'Empereur, maître de Grenoble dans lequel il était arrivé avec la rapidité de l'éclair, était le centre d'une province importante, des ressources de tous genres s'y trouvaient réunies dans l'arsenal ; il laissait derrière lui une population patriote et dévouée, il pouvait donc sans crainte s'avancer vers Lyon. Ce qui venait de s'effectuer dans la division de Grenoble, il pouvait l'attendre de celle de Lyon, il ne se trompa pas.

***

Le 9 mars, l'Empereur précédé du 4e de hussards et suivi de toute la garnison fut coucher à Bourgoin ; la foule et l'enthousiasme allaient toujours croissant, malgré le pluie et le mauvais temps de cette journée. Depuis le débarquement les cris : « A bas les prêtres ! A bas les droits réunis ! » avaient accompagné l'Empereur qui ne répondait jamais rien à de semblables interpellations. L'Empereur était dans sa calèche, fatigué et enrhumé ; il se coucha aussitôt après son arrivée. Dans la nuit

il reçut, par un officier d'état-major, M. Moline de Saint-Yon, que lui envoyait le général Brayer, des nouvelles de Lyon. Les sentiments de cette grande ville n'étaient point douteux ; mais la présence de M. le comte d'Artois qui venait d'y arriver, en arrêta l'explosion, et empêchait les habitants de se porter au-devant de Napoléon. Il apprit par la même personne que le peuple s'était opposé à ce qu'on rompît les ponts de la Guillotière et Morand, et que Monsieur et le maréchal Macdonald voulaient, contre l'avis du conseil de guerre, défendre Lyon. Ils n'avaient pas d'artillerie. « Repartez, dit-il au jeune officier, et assurez Brayer de mon amitié. » L'Empereur donna ordre aussitôt au comte Bertrand de réunir des bateaux à Mirbel et de fermer la route de Paris au prince et au maréchal qui voulaient l'empêcher d'entrer à Lyon. (A son lever il me dit de le précéder à Lyon et de descendre à l'archevêché.)

Le 10, l'Empereur se mit en route pour Lyon ; l'armée était en avant, il ne tarda pas à être au milieu de la colonne. Ses chevaux de selle suivaient sa calèche, il monta à cheval et parut à la tête des troupes. Des habitants de Lyon arrivaient à chaque instant auprès de Sa Majesté et lui peignaient l'agitation de leur ville. Le peuple n'attendait qu'un mot pour rompre les barricades du pont, que la troupe elle-même ne voulait pas défendre. L'Empereur fut instruit que Monsieur, passant en revue la cavalerie, s'arrêta devant un vieux dragon du 13e ayant plusieurs chevrons : « Allons, mon brave, lui dit le prince, crie : « Vive le Roi ! » — Non, monseigneur, je ne le puis pas, nous ne nous battrons pas contre notre père. » Tout était dans cette réponse. Se retournant vers le général Brayer qui était près de lui : « Il n'y a plus rien à espérer », dit-il. Et il partit avec ses gentilshommes et un seul garde national à cheval qui l'accompagna. Le général Brayer, instruit de son départ, envoya un détachement du 13e dragons pour lui servir d'escorte. Le duc d'Orléans venu avec lui avait déjà quitté Lyon.

Le maréchal Macdonald s'obstinait à défendre la ville ; deux bataillons postés au pont de la Guillotière devaient en interdire l'entrée ; une reconnaissance du 4e de hussards et de quelques Polonais commandés par le colonel Iermanowski se présentèrent en criant : « Vive l'Empereur ! » On ordonna aux deux bataillons de faire feu, ils posèrent les armes à terre et crièrent également : « Vive l'Empereur ! » Le maréchal, présent à cette défection, prit le chemin de Paris monté sur un cheval que lui prêta le général Brayer. Au bout du faubourg de Vaize, il fut arrêté par deux hussards du 4e ; le maréchal était seul, en habit bleu, et simples épaulettes de colonel. Le général baron Dijeon qui survint le dégagea de leurs mains en le nommant.

Dès le 6 mars Napoléon et ceux qui suivaient sa fortune avaient été mis *hors la loi* par la proclamation suivante que le chancelier d'Ambray avait emprunté aux anciennes formes de notre législation, peut-être à celles dont on s'était servi contre Mandrin.

ORDONNANCES DU ROI CONCERNANT DES MESURES DE SURETÉ GÉNÉRALE.

(*Moniteur* du 7 mars 1815.)

Louis par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous ceux que ces présentes verront, salut.

L'article 12 *de la Charte constitutionnelle nous charge spécialement de faire les règlements et ordonnances nécessaires pour la sûreté de l'État. Elle serait essentiellement compromise si nous ne prenions pas des mesures promptes pour réprimer l'entreprise qui vient d'être formée sur un des points de notre royaume et arrêter l'effet des complots et attentats tendant à exciter la guerre civile et détruire le gouvernement.*

A ces causes et sur le rapport qui nous a été fait par notre amé et féal chevalier Chancelier de France, le sieur Dambray, commandeur de nos ordres, sur l'avis de notre conseil nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. — *Napoléon Bonaparte est déclaré traître et rebelle pour s'être introduit à main armée dans le département du Var. Il est enjoint à tous les gouverneurs, commandants de la force armée, gardes nationales, autorités civiles et même aux simples citoyens de lui* courir sus, *de l'arrêter et de le traduire incontinent devant un conseil de guerre qui, après avoir reconnu l'identité provoquera contre lui l'application des peines prononcées par la loi.*

Art. II. — *Seront punis des mêmes peines et comme coupables des mêmes crimes, les militaires et employés de tous grades qui auraient accompagné ou suivi ledit Bonaparte dans son invasion du territoire français, à moins que dans le délai de huit jours à compter de la publication de la présente ordonnance, ils ne viennent faire leur soumission entre les mains de nos gouverneurs, commandeurs de divisions militaires, généraux ou administrateurs civils.*

Art. III. — *Seront pareillement poursuivis et punis comme fauteurs et complices de rébellion et d'attentat tendant à changer la forme du gouvernement et provoquer la guerre civile, tous administrateurs civils et militaires, chefs et employés dans lesdites administrations, payeurs et receveurs de deniers publics, même les simples citoyens qui prêteraient directement ou indirectement aide et assistance à Bonaparte.*

Art. IV. — *Seront punis des mêmes peines conformément à l'article* 102 *du Code pénal ceux qui par des discours tenus dans des lieux ou réunions publiques, par des placards affichés ou par des écrits imprimés auraient pris part ou engagé les citoyens à prendre part à la révolte ou à s'abstenir de la repousser.*

Notre chancelier, nos ministres, secrétaires d'État et notre directeur général de la Police, chacun en ce qui le concerne, sont chargés de l'exécution de la présente ordonnance qui sera insérée au bulletin du soir, adressée à tous les gouverneurs de divisions militaires, généraux, commandants, préfets, sous-préfets et maires de notre royaume, avec ordre de la faire imprimer et afficher tant à Paris qu'ailleurs et partout où besoin sera.

Donné au Château des Tuileries, le 6 *mars* 1815 *et de notre règne, le vingtième.*

Signé : LOUIS.

Pour le Roi :

Le Chancelier de France,

Signé : DAMBRAY.

Aux yeux de ceux qui avaient publié une semblable proclamation, le débarquement de l'Empereur et sa marche sur Lyon et Paris devaient être considérés comme des actes d'hostilité contre les droits des gens; les troupes qui se joignaient à lui étaient en état de rébellion et en face de cette même rébellion et de l'immense influence de Napoléon on était obligé de commettre la personne de l'héritier présomptif du trône le Roi ne pouvant y venir lui-même.

— Rien n'était plus sage et mieux entendu, disait l'Empereur à Sainte-Hélène, que d'envoyer à la rencontre de Napoléon les princes. Puisque le Roi ne pouvait y venir lui-même, c'était le moyen qu'une ville de cent mille âmes ne succombât pas contre huit cents hommes. Il restait encore Paris au Roi, mais la soumission de la seconde ville du royaume dut lui faire présager celle de la capitale.

Sur les 7 heures, l'Empereur entra dans Lyon entouré des officiers et généraux de tous grades qui étaient venus au-devant de lui. A ses côtés se faisait remarquer le lieutenant-général Brayer, commandant la division de Lyon, venu à sa rencontre avec un nombreux état-major. L'enthousiasme de cette grande ville était porté au dernier degré; le bonheur et son ivresse étaient peints sur toutes les figures.

Il est impossible de se faire une idée de la foule d'hommes, d'enfants, de vieillards qui se précipitaient sur les ponts et les quais, au risque d'être écrasés. Chacun voulait le voir, l'entendre, acquérir la certitude que c'était bien lui et non un être imaginaire, que c'était bien l'objet de leurs espérances et non celui des plus funestes illusions. Les cris de « Vive l'Empereur! A bas les prêtres! A bas les émigrés! A bas la féodalité! » retentissaient dans l'air comme un roulement. L'Empereur, attendri, partageant l'ivresse publique, n'en recueillait pas moins ces actes d'accusation du gouvernement royal; ils lui offraient de sûres garanties de la réussite de ses projets et les preuves de l'appel que la France humiliée par l'étranger, flétrie par son gouvernement et alarmée de son avenir faisait de sa personne. Sa Majesté fut descendre à l'archevêché où tout était préparé pour l'y recevoir. Elle confia la garde de sa personne à la Garde nationale à pied.

Il approuva sans doute le garde national à cheval qui avait accompagné le prince, mais à Sainte-Hélène il a déclaré n'être pas vrai, comme on l'a écrit, qu'il ait demandé à le voir, et qu'il lui ait donné la croix. Il est également faux qu'il ait refusé le service de la Garde nationale à cheval parce qu'elle avait manqué à son devoir en accompagnant Monsieur comme elle aurait dû le faire. Ce fut plutôt parce que l'institution ne reconnaissait pas de garde à cheval.

Le 11 mars, l'Empereur accompagné de quelques généraux et d'un piquet de hussards, alla à la place Bellecour; il y passa en revue la division du général Brayer. Sa Majesté revit avec plaisir cette place que quinze ans auparavant elle avait relevée de ses ruines et dont Elle avait posé la première pierre. La foule était encore augmentée de toutes les

populations environnantes venues pour le voir. Les cris de : « Vive l'Empereur ! » et l'enthousiasme était le même que la veille. Lorsque l'Empereur revint à l'archevêché il trouva la Galerie pleine de généraux, de colonels, de magistrats ; il parla à tous le langage de chacun ; il passa dans le salon où il reçut la cour impériale, le corps municipal, les chefs de corps et ceux de la Garde nationale.

***

Sa Majesté ordonna à tous les chefs des corps cantonnés dans les pays voisins de se rendre sur tel ou tel point de sa route ou des départements limitrophes. Il fit écrire au maréchal Ney qui était à Lons-le-Saunier avec son armée de se mettre en route et de venir le rejoindre. Enfin, de Lyon l'Empereur lançait des décrets et administrait le pays. Dans la journée, la division du brave général Brayer formant l'avant-garde, prit le chemin de Paris.

L'Empereur, après avoir adressé une proclamation aux Lyonnais, partit le 13, profondément ému des sentiments qui lui avaient été témoignés ; ces mots simples : *Lyonnais, je vous aime !* exprimaient parfaitement l'émotion qu'il ressentait.

L'Empereur fit acheter une voiture pour continuer sa route ; il me donna sa calèche. M. Fleury de Chaboulon rejoignit l'Empereur à Lyon, il fut employé au cabinet pour être à Paris sous la direction de M. le baron Fain. Sa Majesté le nomma maître des requêtes et récompensa ainsi par cette première faveur un dévouement à toute épreuve pour sa mission de l'île d'Elbe et celle de Bâle.

Sa Majesté s'arrêta dans l'après-midi à Villefranche, il descendit à l'Hôtel de Ville où un grand nombre de militaires blessés lui furent présentés. Dans la nuit, l'Empereur arriva à Mâcon et fut logé à l'hôtel du Sauvage ; il blâma de ce qu'on ne lui avait pas fait son logement à la préfecture. Le lendemain, il reçut les félicitations du corps municipal et de la Garde nationale. Il adressa souvent la parole à un des adjoints dont la naïveté l'avait un peu égayé. Cet adjoint venait de lui dire que du moment qu'il l'avait su débarqué il l'avait considéré comme fou. Il n'était pas le seul et la folie prétendue de l'Empereur était une des raisons du succès de son entreprise... « Dans la dernière guerre, leur dit l'Empereur, vous n'avez pas soutenu l'honneur de la Bourgogne ! — Sire, ce n'est pas notre faute ; vous nous aviez donné un mauvais maire ! » Le préfet, M. Germain, un des chambellans que la ville de Paris lui avait présentés en 1804 et qu'il avait fait comte était parti. « Germain, dit l'Empereur, s'est cru obligé de me fuir, sa personne n'est pas de si grande importance qu'on ne puisse s'en passer. » D'une ville à l'autre la population se trouvait sur la route.

L'Empereur sut à Mâcon que la Garde nationale de Paris voulait défendre le Roi, que ce prince se refusait à quitter les Tuileries. Il répondit au donneur de nouvelles : « La Garde nationale maintiendra

l'ordre dans Paris, et le Roi ne m'y attendra pas, qu'en dites-vous Brayer ? » dit-il à ce général qui était présent. « Laissez-les dire, sire, lui répondit le général ; ils ne trouveront pas un soldat qui se batte contre vous et l'enthousiasme de la population est tel que vous arriverez avec cinq cent mille hommes, si vous le voulez. » L'Empereur connaissait peu le général Brayer ; la mission d'un de ses officiers d'état-major, M. de Saint-Yon, à Bourgoin, l'étonna. « Sa carrière, disait-il à Sainte-Hélène, s'était faite loin de moi ; j'hésitais, mais la franchise avec laquelle il m'aborda lorsqu'il vint au-devant de moi, à la tête d'un nombreux état-major, levèrent tous mes doutes. C'est particulièrement dans ma route de Lyon à Paris que j'ai pu apprécier toute l'énergie de son caractère. »

L'Empereur arriva le 14 à Chalon ; la pluie tombait par torrents, la population ne se portait pas moins constamment sur son passage. Au moment d'entrer dans la ville on lui présenta de l'artillerie destinée à agir contre lui et dont les habitants s'étaient emparé ; il les en félicita et profita de cette circonstance pour leur dire qu'il se souviendrait toujours de leur belle conduite en 1814. Il envoya la décoration de la Légion d'honneur au maire de Saint-Jean-de-Losne. « C'est, dit-il, pour de braves gens comme lui que j'ai institué la Légion d'honneur et non pour des émigrés pensionnés de nos ennemis. »

A Chalon, Sa Majesté reçut la députation de la ville de Dijon. Les habitants avaient chassé le préfet, l'Empereur destitua le maire et en nomma un autre.

Le 15, l'Empereur coucha à Autun ; il reçut le corps municipal et tança vertement le maire qui se laissait dominer par une poignée de nobles. « Qui êtes-vous, monsieur, lui dit-il, pour vous laisser ainsi gouverner par quelques privilégiés ? N'êtes-vous pas vous-mêmes plébéien, devez-vous donc abandonner le soin de vos administrés à la haine des nobles ? » L'Empereur le destitua.

Le coucher du 16 était marqué à Avallon ; l'Empereur y fut accueilli comme partout ; la Garde nationale fit le service auprès de sa personne. Il rétablit quelques fonctionnaires destitués pour avoir participé à la défense de la patrie contre l'étranger ; il donna l'ordre d'arrêter le sous-préfet de Semur qui persécutait les patriotes et de le conduire dans les prisons d'Avallon.

L'Empereur arriva le lendemain 17 à Auxerre, après avoir déjeuné à Vermenton. Le préfet, M. Gamot, beau-frère du maréchal Ney, était resté à son poste. Sa Majesté descendit à la préfecture et trouva dans le salon son grand portrait en pied, revêtu des habits impériaux ainsi que le buste de l'Impératrice et de son fils. L'Empereur reçut les félicitations des autorités et s'entretint des intérêts de la patrie. Quelques officiers en retraite vinrent lui offrir leurs services ; dans la journée il reçut un officier du maréchal Ney, qui lui annonçait sa prochaine arrivée.

Sa Majesté fit demander M. Viard, curé de la cathédrale qui, du haut de sa chaire apostolique, prêchant la fidélité au gouvernement établi,

organisait la résistance contre l'armée de l'Empereur. C'était bien tardif, bien dangereux et bien éloigné du caractère et de la prudence d'un curé. L'Empereur lui reprochait d'exciter à la guerre civile, au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde ; il lui dit qu'il ne devait se mêler que d'affaires spirituelles et il lui cita plusieurs passages de l'Écriture sainte auxquels le curé ne répondit pas ni ne devait répondre.

On confirma de nouveau à l'Empereur la volonté du Roi à défendre Paris. « La seule armée sur laquelle il pouvait compter est à moi. Ney arrive. J'ai traversé la Provence et le Haut Dauphiné avec neuf cents hommes, j'en ai aujourd'hui trente mille. Trois millions de paysans sont accourus sur mon passage et m'ont comblé de bénédictions. Pourquoi ? Parce que j'ai honoré la France, parce que je l'ai gouvernée dans l'esprit de la nation. Les Bourbons ont apporté le joug de l'étranger et l'esprit de l'émigration. La France les rejette. Je suis tranquille sur Paris, Louis XVIII est trop spirituel pour m'attendre aux Tuileries. »

Dans la nuit le grand maréchal vint frapper à la porte de la chambre de l'Empereur. J'ouvris ; il venait annoncer à l'Empereur l'arrivée en ville du maréchal. L'Empereur remit au lendemain 18 à le recevoir. Le premier moment du maréchal fut embarrassé ; se rappelait-il sa promesse au roi ? Ce ne fut pas de longue durée, le grand maréchal lui avait écrit qu'il serait reçu comme le lendemain de la Moskowa ; les bras de l'Empereur s'ouvrirent, il se jeta dedans et l'un et l'autre s'embrassèrent. Restés seuls, ils causèrent longuement ; le maréchal avouait qu'il avait été entraîné par son armée, qu'il n'eût pas été maître de conserver au Roi et être parti de Paris avec la ferme intention de combattre l'Empereur.

Sa Majesté ordonna que des bateaux fussent réunis pour transporter une partie de l'armée qui était harassée de fatigue jusqu'à Fossard. L'Yonne était très forte, un des bateaux périt, quelques-uns de ceux qui le montaient furent noyés ; cette perte qui affligeait profondément le cœur du général Brayer, sous les ordres duquel ils étaient, fut vivement sentie de l'Empereur qui mettait toute sa gloire à ce que sa rentrée se fît sans coûter la vie à un seul homme.

Le matin, l'Empereur avait passé en revue le 14e de ligne ; il se confondit ensuite dans la foule empressée de le voir et revint à la préfecture accompagné des seuls et mêmes cris qui se faisaient entendre depuis le débarquement : « Vive l'Empereur ! A bas les prêtres ! A bas les droits réunis ! » Quelques émissaires royalistes cherchèrent et réussirent même à s'introduire à l'hôtel de la préfecture. Ils furent reconnus ; un d'eux aurait passé par la fenêtre si le comte Bertrand ne s'y fût opposé. L'Empereur, instruit de quelques soulèvements dans le Midi et des premiers mouvements du duc d'Angoulême, prit avant de partir des mesures pour les étouffer promptement. Les généraux Suchet, Gérard et autres, envoyèrent des express informer l'Empereur de leur dévouement. L'Empereur fit écrire à Lecourbe qui s'empressa de mettre son patrio-

tisme à la disposition de l'Empereur. L'Empereur partir d'Auxerre, le peuple l'accompagna bien au-delà de la ville. L'Empereur avait hâte d'arriver à Fontainebleau et d'entrer à Paris le 20 mars. Partout la plus vive allégresse régnait sur son passage. A Fossard il trouva un régiment de dragons qui, sans officiers, venait le rejoindre, il les passa en revue et leur distribua des compliments et des grades ; il fut étonné que le jeune Moncey qui commandait le 3e hussards se crût obligé de le fuir en lui faisant dire qu'il ne se battrait jamais contre lui, mais qu'il avait fait un serment dont il n'était pas délié ; plusieurs officiers et hussards de ce régiment suivirent l'entraînement général et vinrent joindre l'Empereur. Sa Majesté me fit prendre les devants et m'ordonna de l'attendre à Fontainebleau. Un fourrier du Palais, M. Deschamps, y était arrivé et tout était préparé pour le recevoir ; l'ancien concierge s'y trouvait encore, mais il était au moment d'être renvoyé. J'y arrivai à onze heures du soir. On avait fait courir le bruit que dans la forêt onze cents ou douze cents hommes s'y trouvaient pour enlever l'Empereur. Sa Majesté s'arrêta à quatre heures à Moret et n'en partit que lorsqu'elle eut reçu le rapport que la forêt avait été fouillée et que des grand-gardes étaient à tous les débouchés du côté de Paris, d'Orléans et de Melun. On était alors près de l'armée du Roi ; je n'avais rien vu dans ma route. Sa Majesté arriva à 4 heures du matin, escortée de quelques centaines de cavaliers : le colonel Iermanoski, le colonel Roul, un fourrier du palais, M. Buisson, galopaient à sa portière. L'Empereur paraissait satisfait de se retrouver dans ce palais que onze mois avant, la trahison lui avait fait quitter. Un bon feu était allumé dans sa chambre à coucher ; il fit venir le concierge, un de ses anciens serviteurs, qui lui dit que l'on s'était occupé, aussitôt les Bourbons rentrés, de faire enlever tous les attributs pouvant rappeler le régime impérial, que cependant il leur était échappé d'enlever les *N* couronnés qui effectivement se trouvaient encore sculptés sur le lit. Sa Majesté, après l'avoir congédié et l'avoir assuré de la continuation de ses bontés pour lui et les siens, se coucha. A 7 heures il s'habilla et ne tarda pas à apprendre le départ du Roi que vint lui annoncer le grand maréchal qui venait d'en recevoir la nouvelle.

Avant de partir pour Paris l'Empereur ordonna que le bataillon de l'île d'Elbe eût un jour de repos ; il me dit aussi d'aller droit à Paris. Entre Fontainebleau et Essonnes Sa Majesté passait un régiment en revue. Le postillon qui me menait s'arrêta. L'Empereur demanda quelle était cette voiture ; sachant que c'était la mienne, il m'ordonna de continuer ma route. A la cour de France je trouvai les voitures de l'Empereur, des écuyers et des employés de la maison. J'arrivai aux Tuileries à 6 heures ; on ne s'apercevait point qu'un autre souverain eût habité ce palais ; les services d'honneur et ceux de la maison étaient à leur poste ; il semblait seulement que Sa Majesté revenait d'un voyage. L'Empereur n'arriva qu'à 8 heures du soir, le 20 mars ; il avait été retardé par la foule amoncelée sur son passage et par les félicitations des généraux

accourus au-devant de lui. L'armée qui avait été réunie à Villejuif pour le combattre lui servait d'escorte.

Lorsque l'Empereur sortit de sa voiture, il fut transporté par mille bras jusque dans ses appartements ; l'ivresse du bonheur était partout. Dans son salon était la reine Hortense qui l'y attendait. Elle était en noir ; l'Empereur la serra affectueusement dans ses bras, lui donnant les consolations qu'elle était en droit d'attendre de l'amitié qu'avait conservée Sa Majesté pour elle et pour l'impératrice Joséphine. Ce premier moment donné à une douleur et à des regrets bien légitimes, il passa dans son salon, s'entretint avec les dignitaires de l'Empire. Tous étaient enchantés dans l'exaltation même. Lui-même la partageait ; il ne la cachait point. Sa Majesté ne rentra qu'à minuit dans son intérieur. Elle était accablée de fatigue.

Beaucoup de personnes ont prétendu que l'Empereur avait manqué son entrée, qu'il eût dû se faire entourer par ce brave bataillon de l'île d'Elbe qui avait forcé sa marche pour arriver avec lui. Voici ce qu'à Sainte-Hélène j'ai entendu dire à Sa Majesté : « Je suis entré à Paris comme à Grenoble et à Lyon, à la fin d'une grande journée de marche et à la tête des armées qui m'étaient opposées ; je suis arrivé dans Paris comme à mon retour de Marengo, d'Austerlitz, de Tilsitt, j'avais bien d'autres choses à faire que de perdre deux jours pour préparer une entrée de cérémonie ; je n'aurais pas sacrifié un quart d'heure pour cela. »

La rentrée de l'Empereur au palais des Tuileries, la reprise du pouvoir conquis avec neuf cents hommes, sans qu'un seul coup de fusil ait été tiré, une goutte de sang répandue et sans aucune conspiration intérieure des habitants du pays seront toujours au nombre de ces événements merveilleux dont l'histoire des nations n'offre point ou n'offre que très peu d'exemples ; ce sera de l'audace, ce sera l'œuvre du génie ; peu importe, nos yeux l'ont vu et le fait n'en sera pas moins invraisemblable. L'Empereur venait de faire en vingt jours une route de plus de quarante jours de marche. L'Empereur s'essayait tranquillement à l'île d'Elbe à sa nouvelle situation, mais les conditions stipulées par le traité de Fontainebleau ne sont pas remplies, elles sont même violées, on attente à ses jours, le projet en est formé en Corse, l'Empereur en est instruit par ses amis, on projette d'attenter à sa liberté et de le confiner à Sainte-Hélène. Déjà il n'a plus l'obligation de tenir à des stipulations que seul il exécute ; la force est tout pour ses ennemis, la justice, la foi des traités, les liens du sang, le souvenir d'honorables amitiés ne sont plus rien. Le but qu'il s'était proposé, le bonheur de la France, les motifs qui l'avaient déterminé dans son abdication sont devenus vains. Il reconnaît que le gouvernement qui a succédé au sien marche en sens inverse de la nation, que l'esprit de l'émigration qui le domine le mène chaque jour de fautes graves en fautes plus graves encore et perd la France. Il reconnaît que si lui-même a fait des fautes il leur doit moins sa chute qu'à l'intrigue, qu'à la trahison offerte ou sollicitée, mais toujours secondée par l'étranger

et par les malheurs de l'invasion de 1814, que la France l'a regretté, qu'elle le recevrait à bras ouverts... Tant qu'il n'avait que des intérêts personnels compromis, il hésitait. C'est le salut, c'est l'honneur, c'est la gloire de la Patrie, il n'y a plus à balancer, tout entier à la France il fera tout pour elle. L'Empereur débarque au golfe Juan le 1er mars et il marche sur Paris ; tous les trois jours, ses forces militaires sont doublées ; à chaque instant de sa marche, le peuple l'environne de ses bénédictions et de ses espérances et se montre prêt à le défendre s'il était attaqué. Paysans et soldats, administrateurs et magistrats, tous lui disent que c'en était fait d'eux s'il n'était venu. En vingt jours il est sous les murs de Paris, à la tête de soixante mille hommes et le Roi qui n'a pu conjurer les maux que ses courtisans, ses ministres, les privilégiés ont fait à la France, a la sagesse douloureuse de quitter son palais au milieu de la nuit, ainsi se vérifièrent les paroles dites à M. Poggi par l'Empereur en parlant des Bourbons : leur gouvernement est si faible que, fît-il miracle sur miracle il ne saurait se maintenir.

Il ne manqua à cette grande entreprise pour qu'elle réussît complètement que l'Empereur quittât l'île d'Elbe quinze jours plus tard. Son débarquement n'eût plus trouvé les souverains réunis à Vienne, les déclarations du 23 au 25 mars n'eussent point eu lieu. Que d'événements dès lors en faveur de sa détermination de rentrer en France ne pouvait-il pas résulter pour lui ! Le malheur voulut que M. Colonna d'Istria arrivât de Naples lui apportant de la part du Roi la dépêche qui lui annonçait la fermeture du Congrès et le départ de l'empereur Alexandre pour Saint-Pétersbourg. Si l'Empereur n'eût quitté l'île d'Elbe que sur le bulletin qu'il attendait de Vienne, que *Cipriani* apportait lui-même et qui arriva le 27 à Porto-Ferrajo, l'Empereur eût différé, sur les nouvelles qui lui étaient données, son départ de quelques jours. Malheureusement l'Empereur avait quitté l'île le 26. *Cipriani* désolé de ne plus trouver l'Empereur, retardé dans ses moyens de se rendre en France, ne nous rejoignit plus qu'à Paris.

COMTE MARCHAND

Copyright by Librairie Plon

DE LA CONCEPTION A LA NAISSANCE

par le Professeur Robert Debré

Depuis le moment de la conception jusqu'à sa venue au monde, l'enfant, tout protégé qu'il est dans le sein maternel, est exposé à de sérieux dangers. Quels risques court-il pendant ces neuf mois de « vie clandestine »? Jusqu'à ces derniers temps l'opinion publique et même l'opinion médicale attribuaient une grande importance à deux facteurs : les traumatismes d'une part et les émotions d'autre part. Or à présent il nous paraît que l'on a exagéré le rôle des chutes, des accidents de toutes sortes, des peurs, des chagrins, bref des chocs physiques et moraux sur le développement de l'enfant. Nous n'oserions nier la possibilité de leur action, mais nous n'acceptons qu'avec scepticisme les relations des cas où l'on incrimine leur influence. Nous savons que les grands traumatismes, les intoxications graves, les infections sévères, les souffrances profondes de l'organisme maternel, comme celles que produit la famine, empêchent le développement de l'enfant ou le tuent avant qu'il naisse mais en vérité d'autres facteurs moins nettement apparents ont une action manifeste et mieux démontrée.

Ici intervient tout de suite une notion fondamentale : la vie intra-utérine doit être divisée en deux périodes, la période embryonnaire et la période fœtale. La période embryonnaire s'écoule pendant les neuf premières semaines de la vie, la période fœtale de la neuvième semaine à la fin du neuvième mois. Durant la période embryonnaire la cellule primitive se transforme avec une extrême rapidité en un être hautement différencié ; celui-ci acquiert en ce bref laps de temps tous les caractères d'un être humain en miniature. Durant cette période initiale, les gènes règlent « l'organisation » de l'enfant qui se forme, commandent à la différenciation des tissus et des appareils.

Pendant cette phase donc deux sortes d'actions nocives sont possibles, celle des facteurs héréditaires dont les gènes sont porteurs et aussi celle du milieu ambiant où vit le tout petit embryon. Or les deux facteurs nocifs peuvent produire les mêmes altérations, les mêmes arrêts, les mêmes déviations dans le développement des viscères. Tout dépend non de la cause mais de la date de l'action pathologique et de la région où cette action s'applique. Donnons un exemple : une malformation congénitale, comme l'arrêt du développement du cœur primitif peut aussi bien être due à une maladie de la mère agissant sur l'embryon qu'à une tare héréditaire dont sont porteurs les chromosomes des générateurs. Le trouble de l'embryogenèse se trouve donc lié soit à une tare transmise, soit à une maladie accidentelle ; la lésion est la même, c'est une malformation héréditaire dans un cas, la phénocopie [1] de cette malformation dans l'autre. Les lois qui président à la transmission de la tare héréditaire ont été envisagées dans notre précédent article. Nous examinerons donc aujourd'hui les facteurs accidentels capables de déterminer un trouble de l'embryogenèse et d'aboutir à la venue au monde d'un enfant malformé. En un mot nous étudierons sommairement cette pathologie spéciale de l'embryon, que l'on groupe sous le vocable d'embryopathies.

***

Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, il faut se méfier des généralisations. Rien n'est plus dangereux que le raisonnement tout simple : puisqu'une certaine infection à virus a un rôle néfaste, pourquoi pas les autres ? Puisque tel phénomène se présente chez l'animal, pourquoi pas chez l'homme ? En vérité l'expérimentation d'une part, la pathologie comparée d'autre part suggèrent des hypothèses, mais ne démontrent point.

Si l'on est fidèle à cette ligne de conduite, dictée par la critique scientifique, on ne peut retenir qu'un nombre limité de facteurs accidentels capables d'agir sur l'embryogenèse et de déterminer des embryopathies dans l'espèce humaine. Ce sont parmi les maladies infectieuses, la rubéole maternelle, parmi les actions physiques, les rayons X et le radium et parmi les facteurs généraux, l'âge de la mère. Certes d'autres causes nocives seront au cours des prochaines années découvertes et leur malfaisance démontrée, mais à présent rien ne serait plus hasardeux que d'appliquer à notre espèce les expériences faites à propos des carences chez certains animaux. Les belles études de J. Warkany (de Cincinnati), puis celles de A. Giroud et ses collaborateurs de la Faculté de Médecine de Paris ont attiré l'attention sur ce domaine expérimental : les carences

1. On appelle *phénocopie* des malformations ou maladies résultant d'une atteinte morbide accidentelle et qui imitent à s'y méprendre les conséquences d'une tare héréditaire. (V. Robert DEBRÉ, Génétique humaine. *Revue de Paris*, juillet 1951, p. 144.)

en vitamines subies par la femelle pleine produisent chez les petits rats et les petits lapins, chez les cobayes et chez les poulets des malformations embryonnaires tout à fait curieuses, des arrêts et des troubles du développement. Mais chez l'homme rien de tel n'a été rigoureusement observé ; et il en est de même pour les carences en différentes substances alimentaires, graisse, albumine, hydrocarbones.

L'exposition aux rayons X ou l'application intempestive de radium peut par contre déterminer des lésions fort graves de l'embryon humain, si la mère est soumise à leur action au début de la période gravidique. Ces « enfants des rayons X » comme on les a appelés sont des nains, ont une tête particulièrement petite, une arriération intellectuelle très marquée et quelquefois des difformités au niveau des yeux et des membres. Pareilles catastrophes sont fort heureusement exceptionnelles. On ne les a observées que lorsque des femmes ont été par erreur traitées par les rayons X ou le radium pour une grosseur du petit bassin qui n'était qu'un début de grossesse méconnue. La possibilité de telles fautes conduit à des règles prudentes de conduite qu'on ne saurait transgresser.

Moins rare est l'embryopathie d'origine infectieuse que détermine la rubéole maternelle. C'est en 1941 qu'un ophtalmologiste australien N. M. Gregg fit cette véritable découverte. Pendant les premiers mois de cette année 1941, il est frappé du nombre élevé de cataractes qu'il observe chez des nouveau-nés. Il en compte en quelques semaines treize cas. La cataracte peut être congénitale. Le fait est bien connu, mais cette malformation est rare. La constatation d'une véritable épidémie de cataractes congénitales devait attirer l'attention. N. M. Gregg rapproche aussitôt sa trouvaille singulière de ce fait que la rubéole a sévi avec une grande intensité en Australie en 1940 et que l'année de cette épidémie se place précisément à une date correspondant aux premiers mois de la vie intra-utérine des enfants atteints de cataracte congénitale.

Notre collègue australien poursuit son enquête et constate que toutes les mères de ses petits malades avaient été atteintes de rubéole pendant le premier ou le deuxième mois de leur grossesse. L'année suivante il signale qu'à la cataracte est quelquefois associée une surdité et même une malformation cardiaque. Une série d'enquêtes australiennes et américaines viennent confirmer l'exactitude des constatations et des déductions de N. M. Gregg et montrent, qu'en plus des troubles constatés, on observe aussi chez ces enfants une débilité mentale. En 1946, puis en 1947 nous confirmons cette découverte en France et depuis dix ans dans tous les pays paraissent des études fort importantes sur ce sujet. Les altérations provoquées chez l'embryon par la rubéole maternelle atteignent essentiellement l'œil (la cataracte n'étant pas la seule lésion observée), l'oreille (ce qui détermine, en raison de l'âge, non seulement une surdité plus ou moins complète mais la mutité), le cœur (où bien des anomalies sont signalées), le cerveau (d'où l'apparition de troubles psychiques variés), les dents enfin.

La rubéole maternelle responsable de ces désastres est la plus simple et la plus commune des rubéoles et, pour la mère qui en est atteinte, la plus bénigne qui soit. On a même pu voir des malformations très importantes consécutives à l'existence d'une rubéole inapparente, liée au simple contact de la future mère avec un sujet atteint de rubéole. Mais pour qu'elle soit nocive la rubéole doit atteindre la femme pendant les deux premiers mois de la grossesse c'est-à-dire pendant la période de l'embryogenèse de l'enfant qu'elle porte. On a même établi que la cataracte apparaît chez l'embryon, lorsqu'il est atteint à la cinquième ou sixième semaine de sa vie, la surdité vers la neuvième semaine, les cardiopathies de la cinquième à la neuvième semaine et les anomalies dentaires, si la rubéole survient, un peu plus tard. Il semble que le risque couru par l'enfant si la mère a une rubéole au début de la grossesse soit très fort. J. Warkany pense qu'une rubéole des deux premiers mois de la grossesse provoque des embryopathies dans près de 100 p. 100 des cas. Mais, passée la période de l'embryogenèse, la rubéole cesse d'être redoutable et ne provoque plus chez l'enfant le moindre trouble. Pendant la phase fœtale, la rubéole de la mère est inoffensive. On conçoit que sur ces données bien établies l'idée de favoriser l'éclosion de la rubéole chez les fillettes, au lieu de l'éviter, paraît bien raisonnable. D'autre part l'isolement des femmes enceintes en cas de risque de contagion s'impose, car nous sommes fort désarmés lorsqu'une jeune femme a été contaminée de rubéole au début d'une grossesse : nous ne possédons aucun médicament actif et les injections de sérum de convalescent ne sont pas efficaces, aussi l'avortement thérapeutique, pratiqué dans certains pays anglo-saxons mais illégal en France dans cette circonstance [1], semble à de bons esprits assez légitime pour demander une modification de notre législation.

Dès que les méfaits affreux d'une rubéole si bénigne furent connus, les médecins eurent tendance à accuser d'autres maladies infectieuses causées par des virus (comme c'est le cas de la rubéole) d'être responsables de dégâts analogues ; la rougeole, la varicelle, les oreillons, la grippe furent incriminés. Si l'on regarde les faits d'une façon objective, on constate que pareille possibilité n'est pas exclue, mais qu'aucune preuve décisive n'a été apportée ; dans le plus grand nombre des cas observés une coïncidence pure et simple paraît probable.

Parmi les facteurs généraux capables de troubler l'embryogenèse il faut citer avant tout l'âge de la mère. Alors que l'âge du père ne paraît pas jouer de rôle, que le nombre des grossesses ne semble pas non plus être un facteur fâcheux, l'âge élevé de la mère est certainement un élément nocif. L'arriération mongolienne est une malformation grave caractérisée par une insuffisance plus ou moins marquée du développement intellectuel et par une forme particulière du visage avec des yeux bridés

1. D'après la législation française, la grossesse ne peut être légalement interrompue que si elle fait courir à la femme un risque mortel.

d'où le nom un peu singulier donné à ce syndrome. Celui-ci n'est pas très rare. Sa cause est obscure. Mais ce qui est indéniable c'est, parmi les circonstances favorisantes, le rôle prépondérant de l'âge de la mère. La fréquence de cette maladie congénitale croît avec l'âge maternel jusqu'à atteindre 2 à 3 p. 100 pour les enfants de femmes âgées de plus de quarante-cinq ans. L'âge maternel joue aussi dans le même sens fâcheux pour d'autres malformations du système nerveux notamment le nanisme achondroplasique[1], l'hydrocéphalie. De son enquête poursuivie à Philadelphie, Douglas Murphy conclut : les chances de donner naissance à un enfant malformé augmentent proportionnellement à l'âge de la mère. Cette considération, jointe à d'autres, d'ordre physiologique et psychologique[2] ne fut pas sans influence sur la proposition du Haut-Comité de la Population de favoriser les naissances au début du mariage parmi les couples encore jeunes, et le Code de la Famille dans la répartition des allocations tient compte de cette suggestion.

Pendant la vie fœtale qui s'écoule, rappelons-le, du troisième au neuvième mois, les agressions que peut subir l'enfant sont moins redoutables qu'à la phase embryonnaire. Les organes sont constitués, il n'y a plus lieu de redouter alors leur malformation ou l'arrêt de leur développement. Par contre l'enfant est, semble-t-il, moins bien protégé ; une des raisons de sa sensibilité paraît celle-ci : pendant les trois premiers mois de la vie intra-utérine, la circulation de la mère est bien séparée de celle de l'enfant. A partir de cette date le « lac sanguin » maternel n'est presque plus séparé des capillaires du fœtus et le passage des germes morbides ou des substances toxiques est plus aisément réalisable.

Pendant cette période de sa vie, l'enfant est exposé à bien des causes morbides. Ainsi ses mauvaises positions dans l'utérus maternel ou tel ou tel phénomène mécanique comme une compression, voire un trouble circulatoire local produisent des effets fâcheux sur la forme du corps, du tronc, des membres. Ainsi certains troubles de la nutrition maternelle jouent un rôle nocif : si la mère est mal nourrie, l'enfant naîtra petit et son poids sera faible. Si le régime alimentaire de la mère est pauvre en iode, comme cela se voit dans certaines régions, l'enfant pourra naître avec un goitre. C'est à cette phase de la vie intra-utérine que les germes infectieux passant de la mère à l'enfant peuvent déterminer chez celui-ci de véritables maladies capables de le tuer ou de déterminer des lésions, qui ne seront pas des malformations, mais des inflammations comme celles que les microbes provoquent à tous les âges de l'existence. Si l'enfant survit à une variole maternelle, par exemple, il pourra naître avec des cicatrices cutanées, le visage grêlé par la variole intra-utérine

1. On appelle achondroplasie une sorte de nanisme congénital où le tronc est mieux développé que les membres, qui sont très courts.
2. Robert DEBRÉ, La famille heureuse. *Population*, nº 4, octobre 1950, p. 611 à p. 624.

comme l'étaient jadis si souvent les survivants de cette terrible maladie. On a pu décrire des rougeoles, des oreillons chez l'enfant avant la naissance, le paludisme peut être congénital lorsque l'hématozoaire parasite le corps du fœtus. Il existe de véritables pneumonies du fœtus, des endocardites, d'autres lésions encore. Mais en vérité ces maladies du fœtus sont exceptionnelles. Pour qu'elles soient réalisées il faut que les microbes non seulement envahissent la circulation sanguine de la mère mais, en plus, franchissent les obstacles opposés à leur pénétration dans le corps de l'enfant. Ainsi même chez les femmes atteintes de tuberculose très grave, la contamination intra-utérine ne se produit pas sauf dans des circonstances d'une extraordinaire rareté. Bien plus, il semble que les membranes qui protègent le fœtus réalisent comme une sorte de filtre électif qui arrête les poisons et les toxines et ne laisse passer que les substances protectrices et immunisantes.

C'est exactement dans ce cadre que se place le problème de la syphilis congénitale ; son importance est telle que nous devons nous arrêter un instant. La syphilis en effet a joué, durant toute l'histoire de la médecine, un rôle capital dans les conceptions des maladies héréditaires. Rien n'est plus singulier que la place éminente qui lui fut donnée dans ce domaine et aujourd'hui encore l'opinion publique reste troublée par les notions que la tradition a transmises. Il y a peu d'années encore on rattachait à la syphilis héréditaire, à l'hérédosyphilis comme on disait, une bonne partie des maux capables d'affliger les hommes et les traitements antisyphilitiques étaient, et à vrai dire en certains pays sont encore appliqués pour des maladies qui n'ont rien de commun avec l'infection syphilitique.

La syphilis occupait une place à part dans la pathologie : les lésions qu'elle provoque étaient qualifiées de stigmates et de tares. On entendait des médecins affirmer que certaines formes du visage, du crâne, évoquaient, « sentaient » la syphilis et ils allaient jusqu'à confondre l'effondrement des os du nez par carie syphilitique avec l'effacement constitutionnel de la racine du nez très commun dans certaines races et chez certains individus. Les romanciers férus de notions médicales attribuaient à la syphilis la capacité de modifier le tempérament, le caractère, de créer des criminels ou des génies. On rencontre encore aujourd'hui une certaine incrédulité dans le public quand on affirme que les idées répandues par les littérateurs sur ce sujet ne sont que des fantaisies pittoresques sans base scientifique. Pareil entraînement s'explique aisément : les cadres des différents processus morbides ont été bien difficiles à poser et c'est depuis peu seulement que la médecine a pris le caractère d'une science, d'autre part les premiers observateurs avaient fort bien vu que la syphilis congénitale existe et qu'elle est grave, que la maladie peut donc être transmise à l'enfant et affecter sérieusement sa santé, qu'elle peut aussi provoquer des lésions multiples, fixées sur les différents tissus et dont les manifestations sont éventuellement tardives.

On comprend que cette maladie ait représenté le type de la maladie héréditaire, du fléau qui frappe la descendance. L'origine vénérienne de la maladie ajoute un élément particulier à sa nature, bien propre à frapper l'imagination. Dans *l'Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert il est encore écrit en parlant des enfants nés de parents syphilitiques : « Généralement ces enfants sont nés pour punir leurs pères de leur lubricité. » Et la peine va peser sur la deuxième, la troisième génération et au-delà !

L'époque contemporaine a permis d'établir un peu d'ordre dans cette confusion et l'on a pu dégager la réalité de conceptions brumeuses ; mais le redressement n'est pas encore entièrement réalisé et il arrive encore que des traitements inutiles, douloureux, dangereux même soient pratiqués sur des données que l'on considère à présent comme inexactes.

Il est établi que la syphilis ne saurait être directement transmise par le père infecté, que la syphilis de deuxième génération n'a point de réalité, que la maladie — sauf peut-être dans des circonstances absolument exceptionnelles — ne provoque point de malformations car, en vérité, elle est transmise par la mère infectée pendant la période fœtale. C'est à ce moment que l'agent pathogène, le spirochète, passe du corps de la mère à celui de l'enfant. Il ne s'agit donc point d'un mal mystérieux ou singulier, mais, puisque la syphilis obéit à la loi commune, d'une maladie microbienne qu'une mère infectée peut transmettre à l'organisme de l'enfant qu'elle porte. Il s'agit d'une contamination intra-utérine. Celle-ci n'est point fatale, un traitement approprié de la femme enceinte évite son apparition et s'il est appliqué plus tard, ce même traitement administré à la mère et par son intermédiaire à l'enfant déjà infecté, donne des résultats excellents.

Lorsque le fœtus est infecté, et n'est point soigné, la maladie est le plus souvent sévère. En effet il s'agit alors d'une contamination importante réalisée par voie sanguine, les organes et les tissus du fœtus sont en quelque sorte envahis par le spirochète et la mort peut s'en suivre. Parmi les morts-nés on estime aujourd'hui que trois sur dix sont victimes de la syphilis. Si l'enfant survit il vient au monde avec des manifestations diffuses du mal et encore à présent, malgré les meilleurs traitements, succombe souvent au cours des premiers mois de sa vie.

Dans d'autres circonstances il aura la chance d'être moins atteint et pourra présenter au cours de son enfance des lésions variées portant sur ses os, ses yeux, ses oreilles et différents viscères. Mais ici encore il ne s'agit ni de dystrophies, ni de stigmates, ni de terrain ou de diathèse hérédosyphilitique. Ces mots ne correspondent à rien de clair ni de positif. Il n'y a pas de stigmates de la syphilis, il y a des lésions ou bien des cicatrices de lésions dentaires, oculaires, cutanées...

Limiter sagement le domaine de la syphilis congénitale, exiger pour poser ce diagnostic des arguments probants n'est pas, comme on l'a dit assez puérilement, en nier l'existence ou en sous-estimer l'éventuelle

gravité. Celle-ci est certaine et l'effort de lutte contre la syphilis, particulièrement contre la syphilis congénitale, par le traitement approprié de la femme avant la conception et pendant la grossesse est une tâche capitale. Actuellement la syphilis a régressé dans la plupart des pays. Ce n'est point seulement parce que son domaine a été réduit à de justes proportions que les statistiques sont si favorables mais c'est surtout parce que la lutte contre ce péril a été menée vigoureusement et avec succès par des médecins et des hygiénistes attentifs.

Aussi est-il difficile aujourd'hui de montrer à nos élèves dans nos hôpitaux la plupart des lésions déterminées par la syphilis congénitale. Dans certaines circonstances la maladie devient plus fréquente : en Europe centrale et orientale après la guerre, à la suite de l'occupation par les armées ennemies, des misères, des exodes et des migrations de population, la syphilis est redevenue pour un temps un fléau populaire comparable à ceux du moyen âge et dont le souvenir de terreur nous a été transmis. C'est pourquoi le Fonds International de Secours à l'Enfance a entrepris dans ces contrées une campagne systématique et massive de lutte qui a donné d'excellents résultats. C'est qu'en effet aux thérapeutiques métalliques que la tradition a transmises et que la science moderne a perfectionnées, mercure, arsenic, bismuth, la découverte de A. Fleming, la pénicilline, est venue ajouter une arme qui les surpasse de beaucoup et est destinée à les supplanter tant son action est remarquable à la fois par la rapidité des effets, la constance des résultats, la valeur de la guérison et l'absence de toxicité de l'antibiotique.

Une autre maladie peut attaquer le fœtus, elle est bien exceptionnelle, nous ne la citons que pour la rareté, la curiosité et l'intérêt du fait, c'est la toxoplasmose. Voici en deux mots son histoire. En 1909, le grand biologiste Charles Nicolle découvre un protozoaire parasite d'un petit rongeur du Sud tunisien, le goundi. Personne ne soupçonne que ce protozoaire, un toxoplasme, puisse infecter l'homme jusqu'en 1939. A ce moment, des savants américains (A. Wolf, D. Corven et B. Paige) décèlent dans un cas d'encéphalomyélite du nourrisson un parasite que A. Sabin reconnaît être sans conteste le toxoplasme décrit chez le rongeur par Charles Nicolle et L. Manceaux.

En 1948, Marcel Lelong observe la maladie en France. Depuis différents auteurs et nous-même avons pu en observer quelques cas. La maladie paraît, pour très rare qu'elle soit, répandue dans différents pays du monde. Le mode de contamination est totalement inconnu. La santé de la femme infectée n'est troublée en aucune manière et aucun symptôme ou malaise ne l'avertit. L'enfant infecté dans la vie intra-utérine présente de graves altérations cérébrales et oculaires, prises jadis pour des malformations et qui sont en réalité liées à la présence du parasite. Voici donc l'exemple typique d'une maladie infectieuse transmise accidentellement *in utero* et considérée jusqu'alors comme une malformation congénitale.

Bien différente des infections intra-utérines une autre maladie parti-

culière peut se développer dans le sein maternel, c'est la maladie hémolytique du fœtus et du nouveau-né ; particulière disons-nous, en effet elle est le résultat d'une incompatibilité sanguine entre la mère et l'enfant qu'elle porte. Nous verrons comment celle-ci s'établit mais il faut indiquer ici, qu'en plus de l'intérêt scientifique puissant de ce phénomène particulier, sa relative fréquence doit être connue ; d'un mot nous l'indiquerons en disant que cette affection cause en France chaque année trois à cinq mille maladies graves ou morts de nouveau-nés et que nous pouvons grâce aux méthodes modernes sauver la plupart de ces enfants. Comment a-t-on découvert la cause de ces maladies et de ces morts restée obscure jusqu'à ces dernières années ? Voici ce qu'en un bref et très grossier schéma, on en peut dire.

En 1940, P. Levine observe aux États-Unis des accidents sérieux après une transfusion faite à une femme avec le sang de son mari et pratiquée dans les conditions techniques les meilleures. Ces accidents paraissaient inexplicables lorsque fut constatée que le sérum de la malade contenait une agglutinine contre les globules rouges de son mari. Peu de temps après P. Levine rapproche ce fait des constatations de Landsteiner et Wiener. Ces auteurs étudiant les relations entre les groupes sanguins chez l'homme et ceux du singe montrent à la suite d'expériences trop longues et trop difficiles à relater ici qu'il existe dans l'espèce humaine deux groupes, le groupe Rh positif et le groupe Rh négatif, du nom de l'espèce du singe chez qui le phénomène fut découvert, le macacus *rh*ésus.

Dans chaque race humaine, dans chaque ethnie le pourcentage des sujets Rh+ et Rh— varie beaucoup. D'autre part, il est démontré par la suite que l'injection de sang Rh+ à un sujet Rh— provoque chez ce dernier des agglutinines opposées au sang injecté. En multipliant de pareilles transfusions la proportion des agglutinines augmente. Il est bientôt reconnu que la femme soignée par Levine qui avait mal supporté l'injection du sang de son mari était Rh—, son mari Rh+ et qu'elle avait dans son sang des agglutinines opposées au sang Rh+. L'on voit alors un fait nouveau : si une femme Rh— porte un enfant Rh+ cette grossesse provoque en son corps le développement d'agglutinines anti-Rh+ opposées au sang de son enfant. Et ces agglutinines pénètrent dans l'organisme du fœtus et vont détruire ses globules rouges, atteindre ses tissus, provoquer en un mot, sans que la mère le manifeste le moins du monde, une souffrance grave du fœtus qui aboutit à la maladie et même à la mort. Des milliers d'observations ont bien établi depuis cette découverte que les choses se passent de la façon suivante. Une femme Rh— épouse un homme Rh+, elle peut avoir un enfant Rh+ (car le facteur Rh se transmet suivant les lois mendéliennes). Ce fœtus Rh+, pendant que la mère le porte en son sein, la sensibilise. La mère Rh— présente alors dans le sang des agglutinines anti-Rh+. Qu'une nouvelle grossesse survienne et le deuxième enfant en souffrira plus ou moins gravement.

En fait le premier enfant d'un pareil couple est bien portant, le second peut présenter à la naissance une légère anémie et une jaunisse un peu marquée dont il guérira, le troisième présentera un ictère grave, mortel neuf fois sur dix, les enfants suivants présenteront des atteintes plus graves encore et mourront souvent avant même de naître.

On voit comment et pourquoi cette maladie hémolytique par incompatibilité sanguine est la maladie des derniers-nés. Quelles conclusions pratiques a-t-on tiré de ces connaissances nouvelles ? On le devine, éviter chez les filles les transfusions sanguines faites sans d'extrêmes précautions car on risque de les sensibiliser, connaître les qualités Rh+ et Rh— des conjoints et, si la mère est Rh— et le père Rh+, surveiller pendant la grossesse l'apparition d'agglutinines éventuellement nocives. Lorsque celles-ci apparaissent, provoquer un accouchement prématuré car les troubles ne se produisent chez le fœtus qu'à la fin de la grossesse et enfin, si l'enfant examiné dès qu'il vient au monde paraît menacé, pratiquer une exsanguino-transfusion, c'est-à-dire dans le même temps et par le même acte retirer de la circulation du nouveau-né ses globules rouges altérés et son sérum où se trouvent les substances nocives, lui injecter un sang frais et lui permettre ainsi de traverser la période dangereuse des premiers jours de la vie. Après cette période périlleuse, il ne court plus aucun risque puisque les globules rouges que fabrique sa moelle osseuse ne seront plus soumis aux anticorps offensants qui venaient de l'organisme maternel. Si bien que s'il survit, il est définitivement et totalement guéri. Est-ce à dire qu'il n'existe point d'échec ? Malheureusement nous en déplorons notamment dans les cas où l'incompatibilité sanguine a réalisé des lésions irréversibles à une phase de la vie intra-utérine où nous ne pouvons nous y opposer.

Malgré quelques fâcheuses défaites, c'est bien par un bulletin de victoire que nous pouvons terminer cet exposé des batailles livrées contre les périls qui menacent le petit homme avant qu'il voie le jour.

Après avoir examiné dans notre précédent article les menaces que fait peser l'hérédité et dans la présente étude celles qui planent sur l'enfant pendant les neuf mois de la gestation, nous attirerons l'attention dans notre prochain article sur les progrès accomplis pour diminuer les dangers de la naissance elle-même.

PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

LA NUIT D'ÉTÉ

par André Dhôtel

Il n'y avait pas de garçon plus insouciant qu'Alcide. Sa mère, Germaine Bérot, tenait l'épicerie de Soligny, un petit village bâti aux limites de la Champagne, sur les premières collines chargées d'autant de bois et de landes que de moissons. Vous connaissez bien ces anciennes épiceries. La porte déclenche un timbre au son bizarre, comme en dehors du temps, et les tiroirs, les rayons sombres et les guirlandes de sucre candi et de balayettes vous font croire que c'est le lieu le plus calfeutré du monde, où les soucis, les mauvaises et les bonnes nouvelles, et les paroles en général, viennent dormir dans une paix inégalable. Cependant, quand la porte s'était refermée sur un client ou une cliente qui sortait après avoir accompli ses achats rituels, on savait soudain que très loin, autour du village, s'étendaient de vastes contrées semées de genévriers, de sapins ou de vergers, dans un dédale de genêts et de zones arides, et que de loin en loin les forêts prenaient possession d'une terre lumineuse et sauvage. Ces landes hantaient la pensée de Germaine, quoiqu'on ne pût jamais la voir ailleurs que dans sa boutique ou dans son jardin clos de hauts murs. Les yeux de Germaine parlaient du soleil sur les sentiers et du vent qui balançait des forêts entières l'une après l'autre aussi simplement que les champs d'orge perdus dans leurs anses. Lorsque je venais acheter des plumes, un cahier ou quelque autre bagatelle, j'aimais regarder longuement Germaine, et à vrai dire elle cherchait mon regard. Enfin elle me disait : « Il est encore à courir. »

Alcide avait quinze ans et avec deux ou trois compagnons il passait des jours entiers à faire des patrouilles apparemment sans but à travers ces territoires-là. En attendant qu'on se décide à lui donner un métier, Alcide ne manquait pas d'aider sa mère (il reprendrait peut-être le commerce) ou bien il offrait ses services dans le voisinage, pour les

moissons et les cueillettes. Mais il lui arrivait trop fréquemment (selon l'opinion des gens) de gueuser à travers bois et prés. C'était bien connu que selon les saisons il attrapait des lapins, pillait les noyers dans les coins écartés, et qu'il utilisait avec beaucoup trop d'entrain maintes ressources de la nature. L'hiver il allait s'attabler dans des auberges, à des carrefours de chemins extraordinairement solitaires, dont on ne peut plus se faire une idée aujourd'hui, et avec ses copains, il faisait mine de boire sec en complotant de fameux coups. Je crois qu'en fin de compte, Germaine s'émerveillait de cette innocence très banale, et qu'on oublie désespérément plus tard.

Un jour, Alcide s'éprit d'une fille de son âge, mais ce fut un amour passager. On les vit pendant quelques semaines se faire des signes de temps à autre par-dessus les haies, ou se balader le long d'une ruelle. Ce fut plutôt pour Alcide une occasion de s'assagir, puisque Lucienne consentait rarement à sortir du village. L'idylle se termina sans histoire certaine après-midi de juin, lorsqu'ils firent une longue randonnée à travers la campagne, la veille du départ de Lucienne. Les parents de la fille avaient décidé de la remettre en pension, après quelques mois d'interruption dans ses études. Les Mériot ne savaient jamais ce qu'ils voulaient faire.

Alcide, aussi insouciant que jamais, partit donc avec Lucienne, en ce dernier jour d'amourette, sur le chemin qui mène au premier bois de pins, le long de la crête entre deux champs d'orge.

— Oui, disait Alcide, quand tu seras partie je vais tout de même perdre mes yeux. Je ne saurai plus où regarder, parce que nulle part je ne te trouverai. Mais avec les copains on fera de sacrées tournées, on ira hurler aux portes dans les villages à la nuit, on chassera le sanglier, on tâchera de s'en payer de toutes les façons. Les filles ça vous empêche toujours de boire un bon coup.

Lucienne ne parlait guère. Elle le regardait à la dérobée, et peu à peu ils entrèrent dans les landes. Cela commence par de longues terres à moutons, aussi rases que les plages de sable au bord de la mer. Puis on trouve les barrières de graminées laineuses qui sont comme des roses sous le ciel ardent de l'été, et par-delà ces beaux herbages s'élèvent les genêts à balais. On se perd au milieu des masses de genêts, creusées de clairières très étroites avec des arbres nains. Mais plus loin on remonte certains versants d'où se découvre soudain la vallée toute entière, ou bien on suit des sortes de couloirs au bout desquels se dessinent des promontoires superposés, vers le nord. Lucienne et Alcide, après avoir découvert, au milieu des genêts, un cerisier, grimpèrent bientôt le long d'un des hauts versants orientés vers la vallée. Ils s'étendirent en travers de la pente, afin de voir en même temps l'horizon et la campagne où éclatent des millions de choses, bois, prés, maisons, hectares de betteraves, étangs, avoines et orges. Lucienne suçait les cerises qu'elle avait cueillies et

réunies dans son mouchoir, un mouchoir mauve dont Alcide s'émerveillait.

— Les cerises, ça me dégoûte, disait Alcide.

— Ça ne t'empêchera pas de m'embrasser, disait Lucienne.

— Ça ne m'empêchera pas.

Ils se prenaient la main, se tournaient l'un vers l'autre, et il n'y avait qu'une robe, une chemise entre leurs corps et bien sûr ces étoffes légères s'évanouissent parfois comme des fumées.

— Tu me fais trembler, dit Alcide.

Lucienne avait un visage enfantin et sans expression, des yeux placés sur une ligne bien horizontale, et ses sourcils formaient une belle ombre sur ses yeux quand elle baissait la tête. On parla aussi de choses et d'autres, on fit des suppositions.

— Si je me mariais, j'aurais les terres de ma mère Germaine, disait Alcide, et, tu vois, là où nous sommes, toute la pente c'est à elle, et ça pourrait être à moi.

Lucienne regardait le versant semé de cailloux et de fleurs, où se dressaient aussi des pins maigres de loin en loin.

— Moi, je m'en vais demain, dit Lucienne, et je ne suis pas prête à revenir. Aux vacances on m'enverra au bord de la mer.

Alcide considérait l'horizon, comme si l'étendue était assez grande pour permettre de deviner la ligne de la mer.

— Toi, tu cultiveras des cailloux à Soligny, poursuivait Lucienne. Eh bien! je vais faire quelque chose pour toi. Je te sème ici un noyau de cerise, et dans cinquante ans tu auras des milliers de cerises. Alors tu penseras à moi.

Huit jours plus tard Alcide devait cesser de penser à Lucienne. Dix ans plus tard il faisait fortune en exploitant des carrières, et de nos jours encore on peut voir le cerisier.

Lucienne avait choisi avec soin, pour enfoncer le noyau, une petite terrasse où l'humus était assez profond. Alcide éclata de rire.

— Ça ne poussera jamais, dit-il.

Lucienne avait des regards véritablement durs, comme si soudain dans leurs pupilles, au milieu du paysage qu'ils reflétaient, apparaissait une de ces petites belettes qui sautent avec rage. Alcide songea tout de suite à une belette :

— Tu as beau t'énerver, reprit-il sur un ton méchant, tu ne réussiras à rien.

Dans la terre il y avait des cailloux que Lucienne rejetait vivement. Puis elle tassa la terre avec ses poings. Alcide rit de nouveau. La fille baissait le front. Elle se mit à rire à son tour. C'était un rire qui faisait songer à des colliers de perles en verre.

— Non, je ne pourrais pas me marier avec toi, dit Alcide.

Ils revinrent au village, ravis de marcher ensemble, superbement satisfaits d'avoir passé la plus banale après-midi qu'on puisse imaginer, très

peinés aussi parce que c'était la dernière fois. Ils se tinrent longuement serrés avant de se séparer. Quel beau soir d'été! La nuit était encore très loin, mais Lucienne devait rentrer à la maison pour faire ses paquets.

Il n'est pas extraordinaire que le noyau de cerise ait lancé les premières racines et la première tige avec des feuilles fragiles. Cette face de la pente n'était pas déchirée par les eaux de pluie qui trouvaient leur écoulement dans un petit ravin du voisinage. Mais on doit quand même s'étonner que l'arbuste se soit accroché solidement à cet amalgame de silex et de terre blanche. Personne ne s'étonna pourtant, pas même Alcide Bérot. L'hiver suivant, Germaine Bérot souffrit d'une maladie qui l'empêcha de veiller au commerce comme auparavant, et son fils la suppléa avec un zèle qu'on n'aurait pas attendu de lui. Il renonça une fois pour toutes à ses sorties. Il s'appliqua si bien aux affaires que, lorsqu'il eut vingt-cinq ans, la maison s'était adjoint un commis et avait acquis cheval et voiture bâchée pour faire des tournées dans les villages d'alentour. Ce fut à ce moment qu'Alcide découvrit le cerisier. Il avait entrepris de reconnaître les terres de la famille, afin de les utiliser si c'était possible. Il ne se souvint pas des circonstances grâce auxquelles l'arbuste avait poussé, mais seulement qu'il était venu en ce lieu manger des guignes avec une gamine. Il songea tout de suite à planter d'autres arbres sur le versant, en prenant bien soin de choisir les endroits où la terre était assez profonde, sans se soucier de l'alignement. Personne ne viendrait faire des critiques, car ce lieu, s'il n'était pas tellement éloigné du village, se trouvait bien à l'écart des chemins habituels. Ainsi on fait sa fortune grâce à de modestes travaux que tout le monde ignore, se disait Alcide. Il greffa le cerisier. De nombreuses années passèrent.

En hiver les arbres et les arbrisseaux demeurent aussi inertes que la terre et les pierres. Lorsque l'été donne quelques feuilles à un arbrisseau et quelques fruits, ce n'est qu'une animation légère au souffle du vent, pas plus remarquable que les pluies qui passent. Il n'y avait à peu près aucune différence donc entre le cerisier et les silex qui brillaient aux alentours. Il connaissait sans doute la lumière dont il vivait, mais comment la connaissait-il? S'il périssait sans avoir dépassé la taille d'un manche à balai, rien ne changerait dans le monde. Le grand événement inutile fut qu'une de ses racines fit éclater un agglomérat de cailloux et retrouva par-dessous un très ancien humus. Les autres racines purent à loisir se tordre le long de la pente dans toutes les directions jusqu'à ce qu'elles découvrent à leur tour des sources de bonne terre.

Cela dura donc des années. L'arbre s'éleva enfin au-dessus des genêts et dépassa le faîte des pins et les pommiers plantés par Bérot. Au cours d'autres années, tandis que les gens parlaient et s'occupaient de guerres, d'armistices, de travaux et même de l'éducation des enfants, le tronc fut saisi d'un rayonnement étrange qui l'élargit, comme une poterie se façonnerait sur un tour d'une lenteur incroyable, et comme si sa force

venait du fait même que c'était un mouvement impossible à calculer. Après quoi, de nouveau le cerisier parut s'élancer vers le ciel.

Les guigniers sont des arbres qu'on renonce à planter de nos jours, parce que leur hauteur finit par rendre les cueillettes difficiles. Les premières branches du guignier de Bérot s'attachaient sur le tronc à cinq mètres du sol, tandis que les autres se multipliaient sur un intervalle de sept mètres, formant un dôme peuplé d'oiseaux, d'écureuils et de fourmis, et dominé par le fagot d'un nid de corneilles. Les fleurs au printemps étaient bien plus nombreuses que les silex de la colline, aussi nombreuses, aurait-on cru, que les étoiles de la nuit. Les abeilles et les mouches y menaient un bourdonnement pareil à la rumeur des trains de marchandises qui passaient au fond de la vallée. Mais en plein été l'arbre s'assombrissait avec son feuillage épais et ses fruits noirs, et les oiseaux et les insectes qui le peuplaient restaient silencieux pendant les longues journées de chaleur. On y entendait seulement quelques bruits d'ailes, mêlés au souffle du vent régulier venu de la source lointaine de l'horizon.

« Faut que je cueille les guignes », tels étaient exactement les mots que rabâchait l'homme qui montait la colline. Il ne voulait d'ailleurs pas tellement exprimer la nécessité de la cueillette que sa difficulté. N'importe qui aurait pensé perdre son temps à cette besogne, et trouvé d'autres occupations plus utiles, mais comme Alcide Bérot travaillait du matin au soir et même une partie de la nuit, il lui restait toujours des heures à employer pour des bricolages qui rapportaient des gains supplémentaires si humbles qu'ils soient. C'était un homme d'une soixantaine d'années, habillé comme un simple paysan, néanmoins fort riche à ce qu'on disait. Il monta la colline en portant cette immense échelle qui le faisait chavirer de temps à autre. Deux paniers étaient accrochés à l'échelle. Alcide Bérot baissait la tête, et le soleil éclairait ses cheveux toujours drus, mais blancs et étincelants. Toujours aussi les mêmes yeux purs. Si le visage avait bien changé, on y retrouvait parfois pourtant l'expression mêlée de joie et de tourment qui était celle de son adolescence. Avant de parvenir au verger perdu dans la lande, il fit une pause en bordure du bois de pins, en ce lieu d'où l'on commence à découvrir les toits du village au fond des dernières pentes glissant sur la vallée. Il était trois heures de l'après-midi.

Alcide Bérot n'avait pas vingt-cinq ans qu'il s'était avisé d'exploiter des carrières de craie, puis des ballastières au fond de la vallée. Enfin, il mit la main sur un gisement de bonne glaise. Quand il eut dépassé la trentaine, il se trouvait à la tête d'une petite fortune. L'épicerie était désormais tenue par un gérant. Alcide ne consentit jamais à la vendre, parce qu'il voulait garder le souvenir de sa mère. Il aimait aussi, disait-on, diriger à la fois mille trafics, et il réalisa, entre autres, le trust des peaux de lapins dans l'arrondissement. Ce fut après ce beau coup qu'il eut l'idée de risquer des capitaux à l'étranger. Comme c'est l'usage quand on parle des brasseurs d'affaires, on raconte qu'il perdit et regagna deux

ou trois fois tout son avoir. Surtout il voyagea à travers bien des mers, comme en témoignent les cartes postales qu'il envoya à ses amis. Il contracta un mariage régulier avec une fille malaise qui mourut deux ans plus tard en Amérique, où Alcide Bérot s'était rendu pour acquérir une exploitation agricole. Quand Alcide reparut à Soligny, il comptait quarante-cinq ans bien sonnés. Il ne paraissait pas disposé à se retirer dans son pays natal pour y vivre doucement de ses rentes. Il projetait de monter une entreprise de travaux publics, pour laquelle ses trésors de cailloux pouvaient le servir merveilleusement. Plus tard, il pensait mettre un fort enjeu dans les puits de pétrole. Le maire de Soligny vous parlerait mieux que moi de ces ambitieuses spéculations.

Cependant, en prévision d'un séjour un peu long, Alcide avait racheté à Soligny une vaste maison, car le logement au-dessus de l'épicerie était loué à long bail. Alcide requit dans le pays deux femmes pour vaquer aux besognes de sa nouvelle demeure, qu'il voulait cossue, et il prit à son service une gouvernante assez jeune. Annie Faustin était une simple paysanne, et n'avait pas de famille dans le pays. Mais il était de notoriété publique qu'elle avait dirigé avec énergie le château et la ferme des frères Raulois au Chesne Populeux. Bref, c'était une fille bien charpentée, et qui pouvait être tenue pour une belle garce, destinée à de hautes vertus, si elle le jugeait nécessaire. Elle eut bientôt ce qu'elle voulait, c'est-à-dire un enfant d'Alcide Bérot, une fille qu'on appela Lucile.

— Mon vieil Alcide, te voilà coincé, répétaient les anciens copains.

Ils disaient cela entre eux. Personne n'osait affronter l'humeur de l'homme. Par surcroît, Alcide Bérot se mit à souffrir d'une maladie de foie. « Ils vont se marier, clabaudaient les gens. Elle le soignera! Il a eu sa part de courses à travers le monde, et en somme ce serait plus convenable! » On observait que le visage d'Annie Faustin rayonnait de bonheur et d'autorité.

Cependant les mois passèrent, et puis les années, et les changements ne se firent pas dans le sens qu'on soupçonnait, d'ailleurs parfaitement explicables et conformes à certains usages et aux caractères qu'on a maintes fois observés dans la contrée de Soligny.

Quand la petite Lucile eut une dizaine d'années, elle se révéla aussi belle que mélancolique. Elle s'était montrée toujours timide et elle fuyait la compagnie des enfants de son âge. Dès qu'elle fréquenta l'école, on crut deviner qu'elle avait une maladie cachée, certaine faiblesse de constitution sans doute qui la rendait étrangère à la vie commune. Néanmoins on lui attribuait une intelligence patiente, assez sournoise, et quand elle participait à un jeu elle s'y donnait avec une énergie inattendue. Mais elle se tenait sur la réserve, autant qu'elle le pouvait, parlant peu, répondant tout juste ce qu'il fallait, d'ailleurs fort paisible. On prétendit aussi qu'elle connaissait sa beauté exceptionnelle, et qu'elle se contentait du sentiment qu'elle en avait, parfaitement heureuse dans sa solitude.

« En somme, expliquait la cordonnière, vous oubliez que, malgré ce qu'on a prédit, sa mère n'est toujours pas mariée, et ce n'est pas une vie pour cette petite. »

En vérité, après quelques mois de triomphe, Annie Faustin avait peu à peu perdu sa bonne mine. Le vieux (on disait déjà le vieux) s'était certainement ingénié à renverser les rôles, et bien loin d'être à sa merci, comme on le croyait, il lui tenait la dragée haute. Des personnes bien informées ne manquèrent pas de reconstituer l'histoire avec une exactitude qui dépassait la réalité :

— Ma beauté, ma belle garce, avait dit un jour Alcide Bérot, tu penses que je suis fini, et qu'il ne te reste plus qu'à hériter légitimement. Mais je suis encore capable de filer au bout du monde, s'il me plaît, et de trouver une fille plus riche. Je veux bien que tu m'aies donné Lucile, mais, puisque je l'élève, qu'as-tu à prétendre? Qui jurerait que tu n'aurais pas eu cet enfant d'un autre? Je sais qu'il est à moi, parce que je t'ai surveillée. Tu continueras à être surveillée, et tu te tiendras à la maison, si tu veux par exemple que je t'épouse dans dix ans.

Alcide Bérot se souciait aussi peu de sa maladie de foie que d'être absolument honnête. Il fallait qu'il vive selon sa volonté obstinée, et rien ni personne ne pouvait l'en empêcher. Certainement il aimait Annie Faustin avec passion, mais elle-même était emportée par cette passion qu'elle devait partager en raison même de la force bonne ou mauvaise qui l'animait.

— J'aurai ta peau, vieux verrat, s'écriait Annie, tout en consentant à ce qu'il voulait.

Alcide aimait encore plus Lucile. Chaque matin il l'accompagnait jusqu'à l'école, et il allait la rechercher. Aucune affaire ne comptait dès qu'il s'agissait d'attendre Lucile à la sortie de l'école. C'est trop d'affection, disaient les gens. Lorsque Lucile eut quatorze ans, la situation changea de nouveau. Alcide ne devint pas l'esclave d'Annie et non plus de Lucile, mais il cessa aussi d'être un véritable maître dans la maison, car il se montra soudain absolument tyrannique. Ce fut d'ailleurs à ce moment qu'on apprit bien des choses. La laveuse (Noémie), qui était pourtant la femme la plus discrète et la plus fidèle, renonça par indignation à tenir sa langue plus longtemps.

— Il n'a jamais eu mal au foie, déclara-t-elle tout d'abord. C'était de la pure comédie pour appâter la Faustin. Il a fini tout de même par être pris de rhumatismes qui le font hurler. La Faustin et sa fille il les adore, bien entendu, mais il faut qu'elles obéissent au doigt et à l'œil. Il les enferme dans la maison. Jamais elles ne sortent qu'en auto avec lui. La petite a une vieille institutrice qui lui apprend l'anglais. L'institutrice non plus ne doit pas sortir.

Par surcroît Alcide Bérot (il atteignait alors la soixantaine) s'était mis à vivre comme un modeste paysan. Voulait-il cacher sa fortune? C'était peu probable. Il redoutait sans doute que sa maîtresse et sa fille se

montrent frivoles et capricieuses. Puisqu'il voulait les maintenir dans une condition simple et sans désirs il se privait lui-même de tout luxe. Son auto n'était qu'une vieille bagnole.

Ses sorties avec Annie et Lucile dans cette voiture ne duraient jamais longtemps. Ils se rendaient au bourg, parfois à Reims. Annie et Lucile faisaient des achats dans les magasins, et Alcide montait la garde devant chaque boutique. Il les menait aussi au cinéma, au théâtre, ou par exemple à une course d'automobiles. Elles auraient aimé faire un long voyage ou se rendre sur une plage pendant l'été. Il s'y opposa toujours, et quand elles étaient à la maison il voulait connaître avec exactitude leurs occupations, et il réglait l'emploi de leur temps. Il est sûr, en tout cas, que lorsque Alcide s'absentait pour affaires, ou même pour une simple course dans le village ou dans les champs, il enfermait à clef aussi bien Lucile qu'Annie. De plus en plus il se priva des services de la laveuse, et de la femme de ménage, afin que sa conduite n'eût pas de témoin.

On ne savait pas cependant (mais on le devinait) qu'Alcide ne cessait de déclarer à Annie comme à Lucile l'affection insensée qu'il éprouvait pour elles. Il ne s'en montrait que plus cruel ou plus dur. Il ne leur demandait pas de l'aimer — simplement de rester auprès de lui, afin de les voir à toute heure. Il semblait craindre surtout que Lucile lui échappe. A peine avait-elle dix-sept ans qu'on la lui demanda en mariage.

C'était un jeune homme du pays, qui avait fait ses études à Paris et en revenait avec un diplôme d'ingénieur et l'assurance d'une excellente situation dans une entreprise privée. Il fut reçu poliment, mais éconduit par le père. C'était un garçon non moins obstiné qu'Alcide Bérot. Il s'arrangea bientôt pour entrer en relations d'affaires avec Alcide, qui ne désirait nullement négliger ses intérêts et brava le jeune Charles Stenne. Celui-ci ne se privait pas de discuter ses chances avec une patience enragée :

— Vous avez beau faire, disait-il à Bérot, Lucile se mariera un jour et vous faussera compagnie. Vous me connaissez, et vous savez que je ne l'emmènerai pas loin de vous, puisque je suis établi dans la région. Vous êtes sûr aussi de ma parole.

— Elle est trop jeune, répondait Alcide.

— A dix-sept ans on peut se marier.

— Quoi! Vous l'avez vue simplement à sa fenêtre, répliquait Alcide avec fureur. Elle se moque bien de vous. Prétendez-vous que vous lui avez parlé autrement qu'en ma présence et plus que quelques instants?

Alcide Bérot ne prononçait pas de refus définitif, se contentant d'alléguer mille raisons qui pouvaient être retournées dans tous les sens. Puis, un jour, il flanqua Charles Stenne à la porte, et lui assura qu'il le tuerait s'il le rencontrait jamais. Il l'accusa d'être un menteur. Sous quel prétexte? Mais il n'avait aucun prétexte. Charles Stenne le pria de retirer ses paroles injurieuses. Alcide y consentit, non sans conclure

qu'ils étaient désormais brouillés à mort. Alcide avait obtenu tout ce qu'il désirait en inventant de toutes pièces une querelle soudaine qui désespéra Charles Stenne.

— Lucile n'est pas majeure, il s'en faut de beaucoup, retenez bien ceci, conclut-il.

En outre Alcide prétendit enfin épouser Annie. Quelque nouvelle comédie? Une terrible maison, répétaient les gens de Soligny.

A l'intérieur de cette maison pourtant le silence régnait presque tout le long du jour. Annie Faustin, destituée de ses fonctions d'intendante, faisait le ménage, et même lavait les lessives. La demeure était trop grande pour qu'elle pût la tenir convenablement. Il restait entendu que Lucile ne devait l'aider en rien. Alcide cassait le bois, cultivait le jardin ou bricolait dans la cour, quand il n'était pas occupé de ses affaires. Mais il négligeait aussi ses affaires, parce qu'il redoutait de s'absenter.

Un jardin avec des fleurs, des roses en vrac, des légumes mal venus, et empli de mauvaises herbes et d'orties. Dans la cour traînaient des outils rouillés et de vieux débris, et les poules et les lapins couraient en liberté. Chaque pièce gardait ses nids de poussière, et ses toiles d'araignée dans les angles, quoique les meubles essentiels fussent époussetés. On mangeait à la cuisine, une sombre et vaste salle qui donnait sur la cour. L'institutrice borgne s'asseyait à côté de Lucile, Annie se plaçait en vis à vis, tandis qu'Alcide gardait le bout de la table d'où il surveillait chaque geste. Les conversations se tenaient presque à mi-voix. Aucun énervement comme on aurait pu croire. Annie et Lucile parlaient avec douceur de la pluie, du beau temps, de ce qu'elles avaient vu, de ce qu'elles espéraient voir à la faveur des brèves sorties où les emmenait Alcide. Elles semblaient attendre un événement, et Alcide se demandait quel événement. Il posait des questions brusques afin de les surprendre, cherchait à pénétrer leurs goûts ou leurs désirs à propos d'une fleur, d'une étoffe ou encore d'un film. Quand Alcide parlait par hasard de ses anciens voyages, elles se taisaient. Jamais elles ne lui demandaient rien à ce sujet. Elles s'intéressaient d'une façon égale aux ennuis et aux joies légères de leur vie, comme de vraies couventines. Alcide ne pouvait plus deviner aucune de leurs pensées.

— Vous me donnez le bonheur, dit-il un jour. Jamais je ne pourrais me passer de ce bonheur.

Elles ne répondaient pas. L'institutrice approuvait de la tête et une flamme passait au fond de son œil unique.

Lucile et Annie logeaient au second étage. Alcide au premier. L'escalier qui traversait les appartements était fermé par une porte à chaque palier et, au rez-de-chaussée, par un double battant qui semblait s'ouvrir sur un placard. Alcide verrouillait toutes ces portes, quand il s'en allait, après avoir prié Lucile et Annie de se cantonner dans leurs chambres, ou au salon du deuxième. C'était pure folie, mais une règle admise, immuable et qui finissait par sembler aussi naturelle que l'assistance

aux repas. Parfois Alcide retrouvait Lucile et Annie dans ce salon, assez somptueux, dont les fauteuils roses avaient des étoffes passées et usées. Les fenêtres donnaient sur les toits du village et sur la lande. On voyait au loin les hectares de genêts, les bois, les champs d'orge. Alcide regardait ces étendues bouleversées avec autant de passion que le visage de Lucile. Il disait quelques mots et se retirait bientôt. Jamais il ne pouvait se garder de faire quelque commentaire sur le ciel ou sur le paysage. Ces nuages annonçaient le beau temps. Les noyers là-bas n'auraient pas de fruit cette année. Ce bois envahissait le haut d'une carrière qu'il avait autrefois exploitée. Il n'y avait qu'un seul lieu dans la campagne, qu'il oubliait de considérer, c'était son ancien verger où les pommiers végétaient autour du grand cerisier. Lucile et Annie lui parlèrent un jour du cerisiser et il parut très étonné que leur attention fût attirée par un détail aussi insignifiant. Il leur assura que chaque année il allait cueillir les cerises et qu'il les vendait, n'en gardant qu'un panier pour l'usage de la maison. Qui avait planté ce cerisier, il ne s'en souvenait plus. Il savait seulement qu'il l'avait greffé du temps où sa mère vivait. Lucile et Annie ne cessèrent jamais de s'intéresser à cet arbre géant qui dominait tous les autres et même dans l'éloignement laissait deviner les énormes enlacements de ses branches.

Elles disaient : « Il a pris toutes ses feuilles », ou bien : « Le voilà qui fleurit », ou encore : « Les corneilles ne cessent de tourner autour. » Enfin : « Ses fruits sont mûrs certainement. »

— Ils sont mûrs sans doute. J'irai les cueillir cet après-midi, déclara Alcide Bérot.

Trois heures de l'après-midi. Alcide ne s'arrêta pas longtemps pour se reposer et remonta la pente vers son verger. Il voulait être de retour vers six heures. Peut-être irait-il avec la voiture jusqu'à Reims, où il voulait voir un homme d'affaires. L'institutrice était en vacances. Il emmènerait Annie et Lucile. Pour l'heure elles se trouvaient enfermées dans leur salon. Elles avaient refusé de venir avec lui. Cependant ç'aurait été agréable de venir ensemble à la cueillette. Elles vivaient en dehors de tout ce qu'il aimait, mais du moment qu'elles se tenaient coites, il ne pouvait rien dire.

— Je les materai, murmurait-il en avançant avec patience sous son échelle. Ah! les yeux de Lucile sont plus beaux que toute la terre.

Quand il parvint au pied du cerisier, il examina l'arbre afin de découvrir le point le plus favorable où placer l'échelle, puis lentement il la dressa. Le haut de l'échelle arrivait au-dessous des premières branches, mais Alcide avait depuis longtemps pris l'habitude de grimper dans l'arbre, et d'attraper les cerises à bout de bras. Il gravit les barreaux de l'échelle sans hâte, et bientôt se rétablit sur la première grosse branche.

Ce jour-là, il lui vint à l'idée de commencer par cueillir les cerises du haut de l'arbre. Il se hissa peu à peu d'une fourche à l'autre, toujours avec patience et sans la moindre fatigue. Quand ses rhumatismes ne le

tourmentaient pas il retrouvait une vigueur insoupçonnée. Avant de se mettre à cueillir, il regarda du côté du village. On apercevait la flèche de l'église, quelques toits effacés dans le lointain et celui de sa propre maison. Les fenêtres du salon devaient être fermées. Il défendait toujours qu'on les ouvrît de ce côté. Il y avait enfoncé des clous de travers qui rendaient l'ouverture à peu près impossible. Il suffisait bien de prendre l'air par les croisées qui donnaient sur le jardin. Puis Alcide regarda le ciel au-dessus de lui.

Un ciel exceptionnellement pur, si vaste qu'il fallait attendre longtemps pour voir passer un oiseau égaré dans la profondeur. Le ciel presque indigo du côté du levant, semblable à des cieux qu'il avait vus au cours de ses voyages en Orient ou vers le sud. Mais aucun ciel ne pouvait être plus beau que celui d'ici, ni plus étranger, car ici il y avait cet amour pour Annie et pour Lucile. Pas un souffle de vent ce jour-là. Une paix comme jamais il n'en avait régné. On ne pouvait entendre que la rumeur du feuillage qu'Alcide remuait en cueillant les cerises. Lorsqu'un bruit sourd se fit soudain entendre vers le bas de l'arbre, Alcide fut bouleversé comme s'il avait reçu une décharge de chevrotines.

Il ne pouvait imaginer la cause de ce bruit. Il demeura un instant immobile, puis, au lieu de poursuivre sa cueillette, il redescendit vers les branches inférieures. Il comprit soudain, avant de constater le fait, que l'échelle était renversée. Elle n'avait pu tomber d'elle-même, car il l'avait bien assujettie. Dès qu'Alcide fut à califourchon sur la première branche il aperçut Charles Stenne à quelques pas de là et qui considérait l'arbre avec attention. C'était bien évident, personne n'aurait pu descendre de cet arbre sans échelle. Le tronc avait trop d'épaisseur, et on ne fait pas un bond de cinq ou six mètres sans se rompre quelques os.

Alcide Bérot et Charles Stenne se regardèrent d'abord sans aucune animosité. Une sorte d'indifférence plutôt, ou un froid calcul.

— Replace-moi mon échelle, dit enfin Alcide.

— Je vais d'abord aller chez vous. J'ai à parler avec Lucile.

Charles n'avait plus du tout cet air d'enfant bien élevé, frais émoulu de l'école.

— Écoute, Charles, tu fais une sottise.

— Vous appellerez tant que vous voudrez, observa Charles, personne ne vous entendra, et vous pouvez rester là-haut deux ou trois jours ou même y crever, personne non plus ne s'en souciera. Vous n'aviez qu'à bien placer votre échelle.

— C'est toi qui l'as renversée.

— Je vais aller parler avec Lucile, continua Charles. Je pense qu'elle partira avec moi, j'en suis même sûr. Si vous vous tirez de là vous ne nous trouverez jamais là où nous serons.

— Je te trouverai, et je te ferai ton affaire, dit Alcide.

— Vous avez tort de menacer, dit Charles.

— Eh bien! si je te suppliais, dit Alcide sur le même ton froid. C'est

entendu, tu épouseras Lucile. Je te donnerai même la plus grande partie de ma fortune.

— Vous le jurez?

— Je le jure certainement. Tu auras ma fortuné dans quelque temps et Lucile un peu plus tard.

Charles se mit à rire :

— Cela pourrait mener loin, et vous avez tout de même peur de blasphémer le nom du Seigneur.

— Puisque je te dis un peu plus tard, qu'est-ce que ça peut te faire?

— Au revoir, monsieur Bérot, conclut Charles Stenne. Je vous ai prévenu de ce qui allait arriver. Si vous pouvez vous débrouiller pour descendre de là-haut tant mieux pour vous.

Charles tourna le dos, et disparut tout de suite au milieu des genêts.

Non, il n'existait absolument aucun moyen de descendre de l'arbre, à moins de se tuer carrément. Le tronc du cerisier était étrangement lisse.

— Encore un tour que je n'avais pas appris, murmurait Alcide.

Cependant, malgré l'impossibilité de toute tentative, il s'acharna à découvrir un procédé pour échapper à cette espèce de prison en plein vent et en plein ciel, sans penser à rien d'autre, ni aux bravades de Charles Stenne, ni à Annie, ni à Lucile. Il avait quitté la maison depuis trop peu de temps pour croire déjà que tout était changé. Son premier mouvement fut de se laisser glisser le long du tronc, bien qu'il ne pût y trouver aucune prise. Heureusement il ne lâcha pas la maîtresse branche sur laquelle il parvint à se rétablir dès qu'il eut éprouvé que tout se dérobait sous lui. Il respira un peu, puis il imagina de creuser des entailles avec son couteau dans le tronc de l'arbre. Le bois avait une grande dureté. Néanmoins Alcide, se suspendant par les jarrets et se tenant d'une main à la fourche, s'employa à son ouvrage avec tant d'ardeur qu'il parvint, au bout de trois heures, à ménager une loge pour placer son pied à cinquante centimètres sous la branche. Aussitôt qu'il eut obtenu ce résultat, il s'aperçut qu'il ne pouvait dès lors faire de seconde entaille que très rapprochée de la première, parce qu'il n'avait plus la possibilité de se raccrocher à la branche. Il détacha sa ceinture, la noua à la branche, et plaçant le pied dans la loge, il se laissa couler légèrement en tenant d'une main l'extrémité de la ceinture. Il pensa poursuivre sa besogne, mais le moindre geste imprimait à la ceinture un balancement qui s'amplifiait peu à peu. Alors il fallait attendre que le balancement prît fin et recommencer à manier le couteau avec des précautions infinies. Enfin Alcide dut abandonner cette nouvelle tentative, parce qu'il perdit pied soudain. Il crut même que jamais il ne pourrait remonter, et tandis qu'il se hâlait, les pieds appuyés au tronc, il se sentait tout à fait épuisé et prêt à tout lâcher. Peut-être c'était la seule solution. Que ce soit aujourd'hui ou dans un an, il devait compter que Lucile le quitterait ainsi qu'Annie, donc qu'il n'avait plus aucune raison de vivre. Mais le désespoir même lui redonna une force incroyable. Pour l'amour de Lucile, quelque chose

d'inutile devait encore être fait. Il réussit à placer ses coudes et le menton sur la branche, et il se rétablit une fois encore. A ce moment la nuit tombait.

C'était un damné cerisier. Alcide resta longtemps immobile, regardant à travers les feuilles l'horizon où le crépuscule s'effaçait. Le ciel devint gris. La vallée avec ses forêts, ses orges, ses toits s'était éteinte lentement. Alcide fut étonné par le silence qui régnait. Il n'y avait pas un souffle de vent. Il écouta, et entendit un train qui filait avec un doux bruit de tonnerre infiniment diminué par l'étendue. Dans cet effacement absolu des choses et des obstacles, les moindres bruits devaient franchir des distances considérables. Dès qu'il eut cette pensée, Alcide se dressa sur sa branche et entreprit de remonter jusqu'au faîte de l'arbre. Là-haut il pourrait appeler à pleine voix, et c'était bien rare si on ne l'entendait pas, quoiqu'en eût dit Charles Stenne.

Lorsqu'il parvint à la dernière fourche, au prix de certaines difficultés, et qu'il eut écarté les derniers feuillages il hésita cependant à crier. Il se trouva tout d'un coup comme plongé au milieu des étoiles, dans un ruissellement intense qui lui semblait impossible. C'était une belle nuit, et il ne pouvait pas croire que cela existait. Après de longues minutes il eut l'impression que les étoiles prenaient un éloignement de plus en plus prodigieux, et sans cesser d'êtres vives, voguaient dans un espace étranger à toutes les pensées qu'on peut dire. Alcide eut donc beaucoup de mal à lancer un premier cri, après s'être éclairci dix fois le gosier. Ce ne fut pas comme un appel au secours. Alcide sentait que sa position demeurait vaguement ridicule. Qui le plaindrait d'avoir été assez idiot pour se mettre à la merci de Charles Stenne? Si l'on s'avise de jouer au tyran, il faut prévoir les plus petits détails. D'ailleurs peut-être Charles Stenne avait-il voulu simplement lui monter une farce? Non, Charles était déjà parti avec Lucile. Qui l'en empêcherait, et qui le blâmerait? Mais cela passerait encore pour une farce aux yeux des gens. Voilà pourquoi Alcide Bérot lança des cris presque joyeux. « Eh! Oh! » Cela signifiait : « Venez prêter assistance à un imbécile dans l'embarras. Nous sommes tous des imbéciles et nous sommes tous dans l'embarras. » Cela signifiait aussi : « Quelle idée d'avoir planté un arbre pareil. »

Alcide Bérot, sans cesser de pousser des appels de minute en minute, se souvint alors des moindres circonstances qui avaient favorisé la naissance du cerisier, et dans sa songerie il regardait vers le bas, comme si au fond des ténèbres il pouvait apercevoir le versant nu de la colline, où un gamin et une gamine étaient venus s'étendre côte à côte par un après-midi de la fin juin, il y avait combien d'années?

Inutile de compter les années. Il s'agissait d'un autre monde. Lucienne ne pouvait pas prévoir. Son cœur était toute pureté, et, même méchante, elle restait merveilleusement candide. Qu'était-elle devenue? Ses parents avaient quitté le village peu de temps après qu'elle fut allée dans sa

pension. Elle avait disparu en vérité, et personne n'aurait pu dire si elle était morte ou vivante. « Eh! Oh! » Alcide regarda de nouveau le ciel.

Non, ce n'était pas écrit. Lorsque Lucienne avait enfoncé le noyau, c'était bien une autre vie, qui maintenant lui faisait signe, et lui parlait à travers les branches du cerisier. Lucienne avait une main d'enfant et un sourire d'enfant qui n'existaient plus et qui avaient laissé des traces invraisemblables. Alcide sentait qu'une paix très grande régnait autour de lui. « Qu'est-ce que ça peut faire? » songeait-il encore. Les appels qu'il lançait étaient devenus mécaniques au point qu'il cria aussi : « Qu'est-ce que ça peut faire? » Il ne s'en rendit pas compte tout de suite, et il cria même deux ou trois paroles comme celle-ci : « Je t'aimais, ma petite fille. » Il ne savait plus si c'était Lucienne ou Lucile. Les deux noms se mélangeaient, et certainement il y avait une petite fille morte au bas de l'arbre, on aurait dit, et une autre vivante (était-ce la même?), qu'il aurait pu voir du haut de l'arbre, fuyant à travers la campagne.

Bien sûr si les fenêtres avaient été allumées au second étage dans sa maison, il les aurait aperçues. Annie et Lucile dormaient ou bien elles avaient déménagé. Alcide cessa de parler haut et de lancer ses appels.

De nouveau le silence où l'on ne distinguait pas le moindre frémissement, et les étoiles se mirent de nouveau à briller avec violence. « Il faut me taire », songeait Alcide. Il songea aussi : « Mon Dieu! où en sommes nous dans cette histoire? » Enfin ce silence extraordinaire ramena Alcide à des pensées très simples. Il éprouva soudain qu'il avait faim. Mais à aucun prix il ne mangerait les cerises de cet arbre. Peut-être dans ses poches se trouverait-il un quignon de pain?

Pas une miette. Il étudia minutieusement les menus objets qu'il avait dans ses poches, et finit par saisir son couteau. Alors, pour passer le temps (maintenant rien ne comptait que les choses insignifiantes), il énumera les ressources de son couteau. Vous savez que certains couteaux comportent des commodités inimaginables. Alcide ouvrit tour à tour les lames, le poinçon, le tournevis. Il finit par manœuvrer la scie, et s'aperçut qu'il avait déjà trouvé le moyen de descendre de l'arbre. Il n'en fut pas réjoui (à sa grande surprise), simplement satisfait d'avoir un nouveau travail à accomplir avant d'apprendre qu'il ne reverrait plus Lucile.

Alcide redescendit patiemment jusqu'à la première branche, puis s'avança à califourchon le long de cette branche jusqu'à ce qu'elle lui parût d'une grosseur convenable, puis il se mit à la scier. Son travail se prolongea pendant deux longues heures. Lorsque la branche fut entamée aux deux tiers, Alcide remit soigneusement son couteau dans sa poche, il se retourna et se coula le plus loin qu'il put vers l'extrémité de la branche. Sa tentative n'allait pas sans risques, mais il eut beaucoup de chance. Il se balança de façon à ce que la branche se rompe. Il y eut un long craquement. La branche céda sous le poids d'abord avec lenteur, et lorsqu'elle cassa, Alcide se trouvait suspendu à un mètre au-dessus du sol. Il roula le long du versant. Comme il cherchait à se relever, la pre-

mière chose qu'il saisit fut un montant de l'échelle couchée dans les hautes herbes. Bientôt il courait vers le village.

Il était peut-être une heure du matin. Les rues du village absolument désertes et muettes. Lorsqu'Alcide parvint devant sa maison, il s'arrêta pour contempler la façade. A l'une des fenêtres du deuxième étage il se pouvait qu'un carreau fût cassé. Mais comment rien deviner dans la pénombre ?

Certes il paraissait assez difficile que Charles Stenne en fût venu à ses fins, mais son assurance, l'attitude réservée de Lucile et d'Annie ces dernières semaines laissaient croire que tout avait été préparé pour une fuite. Depuis longtemps elles pouvaient se sauver, si elles avaient voulu. Mais il leur fallait attendre une occasion singulière qu'Alcide et elles-mêmes avaient pris l'habitude de considérer comme impossible. Est-ce que vraiment ce carreau était cassé ? Alcide se demanda pourquoi il se faisait des réflexions inutiles au lieu de constater le fait, la présence ou l'absence de Lucile et d'Annie. En vérité il avait peur maintenant d'entrer dans la maison, et il demeura planté encore deux bonnes minutes à quelques pas de la vieille porte dont il serrait la clef dans sa poche. Enfin il distingua une ombre dans l'encoignure de cette porte.

— Qui est là ? demanda-t-il d'une voix étrangement paisible.

La voix qui lui répondit avait aussi l'accent d'une douceur mélancolique.

— Charles Stenne. Je ne pensais pas que c'était vous, M. Bérot.

Alcide n'éprouvait aucune colère.

— Que se passe-t-il ?

Cette demande fut faite à mi-voix. Charles Stenne répondit que Lucile et Annie avaient quitté la maison :

— J'ai été trompé comme vous, M. Bérot.

Alcide regarda la maison :

— Racontez-moi ce que vous savez.

— Je suis la cause de tout cela, bien sûr, dit Stenne, mais je ne m'étais pas entendu à l'avance avec Lucile. Elle m'avait assuré qu'elle cherchait à fuir, et elle m'avait demandé de l'aider, ne pensant pas d'ailleurs que j'emploierais un expédient comme celui-là. Elle croyait plutôt que je vous attirerais dans une affaire qui nécessiterait une longue absence.

— Dépêchez-vous, dit Alcide.

Dès que Stenne avait été assuré qu'Alcide Bérot ne pouvait descendre de son arbre, il s'était hâté de gagner le village. Il avait pénétré dans le jardin de Bérot en sautant le mur, et appelé Lucile. Celle-ci s'était montrée aussitôt, et il lui avait expliqué que dès qu'elle serait prête, il pourrait l'emmener dans sa voiture. Il n'y avait pas à craindre que Bérot les poursuivît. Annie Faustin était venue aussi à la fenêtre, et elle avait coupé la parole à Lucile qui demandait quelques précisions :

— Revenez dans deux heures, M. Stenne. Nous nous préparerons et nous nous occuperons de faire sauter les serrures.

Annie semblait animée d'une froide résolution et n'avait pas un air très amical. Elle referma aussitôt la fenêtre sur le jardin. Comme Charles Stenne s'éloignait le long de la ruelle voisine, il crut entendre un bruit de verre brisé. Le reste de l'histoire il l'apprit, dans la soirée, par le garde champêtre. L'homme lui conta qu'Annie avait en effet cassé un carreau à une fenêtre du devant, qu'elle avait appelé un gamin qui passait dans la rue, et qu'elle avait prié cet important personnage de prévenir Roland Chaumes.

— Roland Chaumes, répéta Bérot.

— Vous le connaissez mieux que moi, dit Charles. C'est le fils du laitier. Par un hasard il se trouvait chez lui et il est accouru. Plus tard, le garde l'a aperçu avec Lucile et Annie. Ils se sauvaient tous les trois à travers champs, sans doute pour gagner la petite gare de Sably et non pas celle de Jeuil qui dessert Soligny.

Bérot laissa Stenne dans la rue, et entra dans la maison. Il n'eut pas besoin de sa clef : la serrure avait été forcée. Les portes des paliers fendues avec une hache. Dans l'appartement que partageaient Lucile et Annie, il n'aperçut aucun désordre. Il chercha sur les meubles si on lui avait laissé quelque lettre. Mais pas de lettre, aucun signe d'adieu. Redescendant l'escalier il examina les moindres recoins avec sa lampe. Dans le couloir, tout près de la porte d'entrée, il trouva un petit mouchoir qui appartenait à Lucile et qu'elle avait dû laisser tomber au moment où elle sortait.

Alcide songea un instant à la haine qu'Annie devait éprouver pour lui. Il ressortit. Stenne était toujours là, au milieu de la rue.

— Vous m'avez dit la vérité? demanda Alcide.

— Je vous ai dit la vérité.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite replacer mon échelle, quand vous avez su?

— Je ne pouvais pas non plus vous jeter sur la trace d'Annie. Je pensais aller vous retrouver vers la fin de la nuit.

Alcide Bérot leva la tête pour regarder les étoiles.

— Mais je vous ai dit, poursuivit Stenne, tout ce que j'avais appris et par quelle gare ils ont dû partir. Vous avez aussi une chance de les retrouver, comme c'est mon intérêt, mais je ne devais pas les dénoncer tout de suite.

— Vous êtes un jeune homme bien élevé, dit Alcide.

— Puis il se rendit sans hâte à son garage, sortit la voiture dont le bruit ne parut pas le moins du monde inquiéter le voisinage. Charles Stenne s'éloigna. Alcide gagna la gare de Sably.

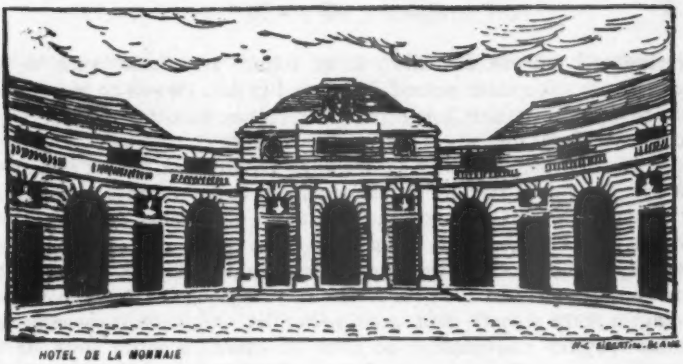
La petite gare était fermée. Alcide ne songea pas à réveiller l'employé. Il attendit dans sa voiture. Le premier train passait à cinq heures. La nuit était déjà bien avancée, mais elle sembla interminable à Alcide Bérot. Il vit le ciel s'éclairer lentement sur les crêtes, dans la fraîcheur merveilleuse d'un beau jour. L'employé lui apprit que les deux femmes

avaient pris des billets pour Châlons. Toutes les recherches qu'Alcide fit dans la suite furent tout à fait vaines. Les gens du village ne lui parlèrent jamais d'ailleurs de cette histoire, comme si le silence devait être fait. Bien plus tard, Alcide Bérot reçut une lettre de Lucile, avec des termes affectueux, de la même manière qu'elle aurait écrit au cours d'une absence normale, mais sans donner aucun renseignement sur sa condition, ni sur le lieu de sa résidence. Elle disait qu'elle voyageait avec son mari. La lettre avait été postée à Paris.

Il y eut pour Alcide une troisième vie. Après sa jeunesse insouciante (au temps de Lucienne), sa vie d'aventures et de commerces où il connut enfin le bonheur d'avoir près de lui Lucile et Annie, tout changeait de nouveau encore. Il quitta Soligny, et bien qu'il eût des revenus assez grands (sans doute il en donna ou il en dissipa une partie), il alla travailler comme ouvrier, à l'étranger.

Les années passent. Un jeune homme de Soligny, au cours d'un voyage, l'a revu dans cette ville lointaine que je n'éprouve pas le désir de nommer. Toutefois il faut préciser qu'Alcide Bérot s'emploie le plus souvent comme charretier chez un fermier de la banlieue. On raconte qu'il a en horreur le travail agricole proprement dit, la cueillette des fruits et les échelles bien sûr. Cette faiblesse est compréhensible. Mais on le voit souvent s'amuser et rire avec des gamins. Certains soirs et même des jours entiers, quand il chôme, il demeure assis au bord de la grande route. C'est vraiment une grande route où défilent de nombreuses voitures, des milliers de camions, des cars au long cours. Il vient se poster toujours au même endroit, sur le flanc d'un immense talus, au milieu de l'herbe et des fleurs (l'hiver est court dans ce pays). Devant le talus, la route ébauche une boucle dangereuse à cinquante pas du passage à niveau. Les voitures ralentissent, s'arrêtent parfois, et Alcide Bérot regarde avec une indifférence tranquille les voyageurs. Il y a peut-être des chances (mais c'est vraiment incroyable) qu'il revoie un jour celles qu'il aime.

ANDRÉ DHÔTEL



HOTEL DE LA MONNAIE

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET ANARCHIE POLITIQUE

par Ed. Giscard d'Estaing

Il y a juste un mois, les Français apprenaient en ouvrant leur journal que le Trésor était aux abois et qu'il était question, si l'État n'obtenait pas une avance immédiate de la Banque de France, qu'il suspende ses paiements. Le Gouvernement était aussitôt et une fois de plus renversé, et le prix de l'or montait en flèche (le louis atteignait 5 000 francs contre 4 000 dans le courant de l'été). Le même jour, une information, passant inaperçue en dernière page, signalait que l'indice de la production française, en janvier 1952, s'établissait à 150, c'est-à-dire à un niveau record qui n'avait encore jamais été obtenu, marquant notamment une progression de 14 points par rapport à l'indice de janvier 1951 qui était de 136. Chacune de ces deux nouvelles ne signifie pas, bien loin de là, que tout soit désespéré dans la position des finances publiques, et que par contre tout aille bien dans la vie économique, mais leur simultanéité n'en illustre pas moins de façon saisissante le paradoxe politique dans lequel notre pays se débat.

Les finances françaises sont en péril du fait de notre situation monétaire internationale et de notre situation interne, chacune d'elles traduisant exactement, quoique sur deux plans différents, un même mal. Regardons d'abord la situation du franc sur le marché international.

LE BLOCAGE DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX

En mars 1951, la France, vis-à-vis de tous les pays faisant partie de l'U.E.P., était créditrice de 272 millions de dollars ; et, de ce fait, elle

recevait 83 millions de dollars en or comme règlement partiel de sa créance, la solde étant reporté en prêt à l'U.E.P. Depuis ce jour, notre crédit a régulièrement baissé pour faire place, en octobre 1951, à un débit net de 80 millions de dollars qui a passé, en novembre à 115, en décembre à 184, en janvier 1952 à 287, en février à 414, et le 6 mars à 457. On voit la rapidité du retournement et la véritable hémorragie des derniers mois. La conséquence a été notamment qu'après avoir rendu tout l'or que nous avions reçu, nous avons dû, en novembre, verser 2 millions de dollars en or, puis 16 en décembre, 52 en janvier et que nous en devions 100 pour février si la Belgique et l'U.E.P. n'étaient venus à notre secours pour nous prêter les ressources nécessaires, et nous épargner l'humiliation de sortir 75 tonnes d'or du stock de la Banque.

De même que Xerxès faisait fouetter la mer pour se venger de la tempête qui détruisait sa flotte, on a un peu partout dénoncé le système qui nous faisait tant de mal. L'U.E.P. n'est pourtant qu'un organisme enregistreur, privé de tout pouvoir et de toute vertu propre, et c'est en dehors de ce mécanisme qu'il faut chercher la cause de notre triste sort.

Quelques chiffres illustreront d'abord l'évolution monétaire de l'Europe occidentale en 1951 :

POSITION CUMULATIVE
en millions de dollars

	Allemagne	Grande-Bretagne	Belgique Luxembourg	Italie	France
31 janv. 1951...	— 320	+ 315	+ 4	— 34	+ 232
30 juin — ...	— 273	+ 372	+ 223	+ 12	+ 195
31 déc. — ...	+ 43	— 712	+ 591	+ 237	— 184
31 janv. 1952...	+ 53	— 863	+ 640	+ 251	— 287
29 févr. — ...	+ 99	— 925	+ 688	+ 253	— 414

Ainsi l'Allemagne et l'Italie, qui ont connu des déficits, les ont rattrapés pour devenir créancières ; la Belgique n'a cessé d'être créancière jusqu'à des sommes considérables ; par contre, la Grande-Bretagne et la France, initialement créditrices, sont devenues rapidement et profondément débitrices.

Plutôt que d'invoquer d'une façon générale les événements extérieurs qui sont des excuses commodes pour toutes sortes de crises, considérons le mouvement des prix dans les cinq pays en question, auxquels nous ajouterons la Suisse, étant donné la qualité de sa monnaie.

	Allemagne	Grande-Bretagne	Belgique Luxembourg	Italie	France	Suisse
De janvier à décembre 1951 :						
Évolution des prix de gros, en p. 100	+ 9	+ 10	+ 4	— 3	+ 23	+ 0,8
Évolution du coût de la vie, en p. 100	+ 9	+ 10	+ 3	+ 6	+ 19	+ 5

Nous constatons d'abord que les prix de gros ont peu monté, ou ont baissé, en Suisse, en Belgique et en Italie, tandis qu'ils s'élevaient d'une façon importante en Angleterre, et considérable en France. Or le mécanisme de l'U.E.P. permet l'échange des monnaies aux taux fixes qui existaient entre elles à la suite des dévaluations de 1949, ce qui fait que, pendant toute l'année 1951, et les premiers mois de 1952, on a imperturbablement échangé le franc français par exemple, au cours de 7,04 pour le franc belge, 80,32 pour le franc suisse ; 980 pour la livre sterling, ce qui correspond toujours au dollar à 350 francs.

La hausse variable des prix dans chaque pays d'Europe a exprimé une dégradation plus ou moins grande du pouvoir d'achat de la monnaie, c'est-à-dire de sa valeur véritable. Aussi bien, cette dévaluation de fait s'est exprimée dans les cours du marché libre des devises. Lorsque le cours du dollar a été fixé (en septembre 1949) à 350 francs français, le cours du marché libre était de 365, ce qui est un écart absolument sans importance ; mais la dégradation interne du franc, fin 1951, a amené le dollar sur le marché libre à 465 francs, le franc suisse à 111, le franc belge à 8, la livre à 1 080. Nous sommes loin des parités théoriques que l'U.E.P. a appliquées néanmoins avec une magnifique insouciance des réalités. Il est bien évident que si le franc français perd une partie de son pouvoir réel d'achat en France par la hausse des prix français, mais s'il conserve son pouvoir d'achat, en Suisse par exemple, par l'intermédiaire d'un change fixe entre le franc français et le franc suisse, alors que les prix en Suisse sont restés invariables, toute importation suisse en France devient avantageuse pour le Français, tandis que, par contre, toute exportation est pratiquement interdite. Le fait de la hausse des prix français étant incontestable, il est évident qu'un système de change à taux fixe doit obligatoirement conduire à un endettement systématique à vitesse accélérée, et par conséquent au blocage de toutes les importations. Nous voyons difficilement comment on peut s'étonner d'une pareille évolution. Les mesures prises pour y parer sont également extraordinaires. Le 19 février la France, suivant d'ailleurs en cela le déplorable exemple britannique, a suspendu l'application des mesures de libération des échanges, et rétabli le régime des licences, en les refusant toutes pendant quelque temps ; ce qui paralyse la production natio-

nale qui va manquer de certains aliments, et amène des mesures de rétorsion de nos voisins privés de leur clientèle française. D'autre part, nous avons institué des primes à l'exportation, en affirmant vouloir ainsi les stimuler, alors qu'en réalité on demande à l'ensemble des contribuables français de payer un supplément d'impôt afin de donner aux exportateurs des primes qui leur permettent de continuer à rapatrier leurs francs à un taux arbitrairement bas et qui les met en perte.

La guerre de Corée, que l'on invoque aussitôt pour tout expliquer, est un phénomène mondial qui a affecté tous les pays ; de même il est difficile de prétendre que le réarmement européen n'ait pesé que sur la France et qu'il ait entraîné, pour elle, des dépenses internes plus élevées par exemple qu'en Grande-Bretagne ou en Belgique. Il faut bien se résigner à reconnaître que la hausse des prix français est un phénomène qui nous est propre et qui doit donc tenir à la structure de notre économie.

L'ÉLÉVATION DES PRIX FRANÇAIS

Les études minutieuses qui ont été faites dès le début de 1951 par les organismes professionnels qualifiés pour comparer les prix de revient, montrent que les prix français étaient souvent de 20 à 40 p. 100 plus élevés que ceux de leurs concurrents étrangers. Cette différence expliquait, dès cette époque, le succès relatif de la concurrence étrangère sur certains marchés extérieurs dont nous risquions d'être évincés. Le niveau des prix français tient à trois causes essentielles : le prix de la main-d'œuvre ; les excès de l'autofinancement ; la charge fiscale.

Le régime des salaires réalise chez nous ce tour de force de rémunérer insuffisamment la main-d'œuvre (réduite souvent à des conditions de vie intenables) et à infliger pourtant à l'industrie une charge intolérable. L'explication tient à l'insertion d'une Sécurité sociale, excellente dans son principe, mais déréglée dans son fonctionnement. Le salaire indirect représenté par la Sécurité sociale était, en 1949, de 33 p. 100 des salaires réels et, en 1951, il s'est élevé à 39. Peut-on dire que le service social représente, pour le salarié, un bien-être efficace de 39, alors qu'il dispose de 100 pour se loger, se nourrir, s'habiller, se distraire et faire vivre sa famille ? Il est évident que non. Cette élévation du pourcentage est d'autant plus contestable que les dépenses de la Sécurité sociale, bien loin de prélever une part croissante des salaires, devraient, dans un régime véritablement progressiste et expansionniste, voir leur proportion diminuer par rapport à des salaires croissants : lorsque la productivité permet d'augmenter de 15 p. 100 le salaire d'un ouvrier, il est déraisonnable qu'en même temps on augmente de 15 p. 100 le prélèvement opéré en faveur de la Sécurité sociale car le fonctionnement de celle-ci n'est nullement affecté en l'occurrence.

La part du prix de vente d'un produit représentée par l'autofinancement pourrait être presque totalement résorbée si nous n'avions été

victimes de l'aberration collective qui a détruit les bases mêmes de l'enrichissement national par l'épargne. Le fait que notre pays a pu croire que son équipement ne tiendrait plus par aucun lien à l'effort individuel que chacun doit accomplir en se privant pour créer une richesse future, telle est l'erreur fondamentale d'où la plupart des autres ont dérivé. Il n'est pas niable que les deux pays dont l'économie reste la plus ébranlée sont justement la Grande-Bretagne et la France, les deux seuls ayant pratiqué la nationalisation la plus étendue par expropriation de l'épargne. En Belgique, en Allemagne, en Italie, ou en Suisse, l'idéologie marxiste n'a pas exercé les ravages que nous avons connus.

La charge fiscale française tient elle-même, pour une partie, à cette substitution que nous sommes obligés de faire de l'impôt à l'emprunt, parce que les vastes secteurs nationalisés sont condamnés à l'autofinancement le plus rigoureux ; le budget français est en superéquilibre ; mais le poids des investissements, comme il écrase le client, ou l'usager, écrase aussi le contribuable.

Rappelons les chiffres caractéristiques des finances publiques pour les neuf premiers mois de 1951 :

(en milliards de francs)

Recettes		*Dépenses*	
Impôts	1 534	Budget civil et militaire	1 488
Divers	199	Investissements	393
	1 733		1 881

Installer un déficit artificiel, voilà où nous conduit l'absurdité d'avoir obturé la source des capitaux naissants.

L'ANARCHIE POLITIQUE

Notre redressement est donc lourdement handicapé par notre récent passé. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour le dire que nous avons dénoncé les causes quand il en était temps. Mais cela ne suffit pas pour éprouver la moindre délectation morose au fait d'avoir eu raison. Par la politique insensée suivie de 1946 à 1948, on a mis tout ce qu'il était possible d'explosifs et de bombes à retardement dont nous savions qu'ils feraient sauter la monnaie par des éclatements en séries. Mais, puisque cela a été fait, il n'en était que plus indispensable de convier notre pays au maximum d'efforts possible pour remédier aux convulsions attendues. Nous croyons sincèrement que les conditions économiques imposées à notre pays devaient entraver ses progrès mais, si nous osons le dire, elles les ont donc rendus plus méritoires encore.

Depuis que, le 7 mai 1947, les communistes ont été chassés du Gouvernement français, c'est-à-dire depuis qu'ont pu être éliminés les hommes dont la mise en place tendait uniquement à préparer l'asservissement complet du pays, un effort d'assainissement d'abord timide

puis résolu a été fait. C'est un devoir de justice que de constater par exemple que les Banques ou les Sociétés d'Assurances ont continué, après la nationalisation, une gestion certainement meilleure que celle qu'on pouvait redouter lorsque sévissait dans le pays une entreprise de politisation. Pourquoi nier aussi l'effort accompli sans bruit pour améliorer la gestion de la S.N.C.F.? Ce devrait être pour nous tous, quelle que soit notre opinion, une satisfaction que de constater que, en 1951, le trafic en poids a dépassé de 17 p. 100 celui de 1950 pour atteindre un chiffre record. Des premières mesures ont diminué les effectifs de 50 600 personnes en trois ans, de sorte que le nombre d'unités-kilomètres effectuées par heure de travail d'un agent, après avoir oscillé entre 50 et 60 avant la guerre a atteint 67 en 1950 et s'est élevé à 79,5 en 1951. Le déficit de 90 milliards de la S.N.C.F. reste certes un poids effroyable et que nous ne pouvons que déplorer, mais ce sont justement les améliorations techniques obtenues qui devraient obliger les pouvoirs publics à adopter les réformes d'ensemble indispensables, comme celles qui sont relatives à la gestion des lignes déficitaires. Or le Parlement s'est constamment obstiné à refuser ce qu'on a appelé les lois-cadres qui devaient permettre les réformes les plus urgentes de la S.N.C.F. comme par ailleurs de la Sécurité sociale.

Une politique aberrante a réapparu depuis le début de 1951 et s'est manifestée avec un éclat tout particulier au cours de la présente législature, jusqu'au spectacle effarant des premiers mois de 1952. Alors que la hausse des prix menaçait le monde entier et que chacun s'efforçait de pallier aux inconvénients du coût élevé des matières premières, on a vu en France se succéder les hausses autoritaires les plus variées : le prix de l'électricité, les tarifs de chemins de fer, le prix du téléphone, le prix du gaz s'élevaient au moment même où le Gouvernement annonçait sa politique de fermeté dans les prix. Des rajustements de salaires se sont succédé à intervalles répétés pour tenir compte non seulement des hausses intervenues (et dont le Gouvernement était lui-même le plus souvent responsable) mais aussi des hausses à venir, à tel point qu'on a enregistré une élévation des salaires nettement plus importante que l'élévation des prix.

La situation budgétaire est dans un désordre effroyable. Les dépenses ont été autorisées sans qu'un véritable effort d'économie ait été effectué, et les recettes prévues sont restées en attente. Aux amateurs de curiosités nous signalerons la séance de la Chambre du 26 février : parmi une avalanche de chiffres à laquelle on ne prêtait guère attention, un député signala qu'une subvention de 1 750 millions était prévue « pour encourager l'engraissement des veaux ». Il lui suffit de deux minutes de protestation pour que, sans objection et sans débat, le crédit soit supprimé. Nous sommes pleins d'admiration pour une pareille modification dans les habitudes budgétaires : on aurait cru plutôt que l'encouragement accordé aux veaux se serait ultérieurement transformé en une subven-

tion aux taureaux, et plus tard en une retraite pour les bœufs, correspondant à l'immortalité budgétaire dont les combattants de la Bastille sont restés un exemple célèbre. Mais il est tout de même extraordinaire qu'une dépense aussi élevée, et que personne n'a défendue, ait pu trouver place dans un budget dont pourtant tout le monde reconnaît que le poids écrase le pays.

Durant toute l'année 1951 on s'est borné à repousser les décisions financières et à escompter, sans la connaître, la participation attendue des États-Unis tant comme aide économique que comme aide militaire. Nous en sommes arrivés à compter sur les contributions étrangères comme sur un élément irremplaçable de notre équilibre, avouant ainsi que nous sommes incapables de l'assurer par nous-mêmes, alors qu'il serait si honorable pour nous de demander seulement, mais alors avec une fermeté résolue, l'appui que les États-Unis doivent à un pays en parfait équilibre mais qui assume, dans l'intérêt commun, des dépenses militaires excédant ses forces. Cependant une série d'événements favorables permettait au Trésor de vivre vaille que vaille. C'est ainsi que les dépenses de réarmement prévues, et pour lesquelles des recettes ont été encaissées, n'ont pas été réalisées ou l'ont été avec des retards tels que le déficit de notre budget ne s'est pas produit dans les proportions annoncées. Le marché monétaire inflationniste a permis des emprunts à court terme : la circulation des bons du trésor a passé, du 1er janvier au 30 novembre 1951, de 951 milliards à 1 030, et les dépôts aux comptes de chèques postaux tenus par le Trésor s'accroissaient eux-mêmes de 57 milliards dans l'année. Le mouvement des traites mises en circulation par le Trésor pour repousser ses échéances est significatif : on se rappelle que ce fut un des grands moyens de financement de l'État de 1946 à 1948 ; le chiffre le plus élevé fut de 221 milliards fin mai 1949 (c'est à cette époque que se situe la charnière de notre rétablissement) ; le volume des traites baissa régulièrement jusqu'en décembre 1950 à 147 milliards, puis il recommença à se relever, régulièrement aussi, à partir de janvier 1951 pour atteindre, à la fin de l'année, 203 milliards.

LA CRISE DE FÉVRIER

Mais on ne peut pas vivre indéfiniment sur la corde raide et les échéances inéluctables ont fini par arriver. La circulation des billets atteignait 1 881 milliards, le 28 février, chiffre record qui se compare à 1 560 à la fin de 1950.

Le mois de février 1952 marque une déplorable déchéance de notre pays. Nous ne voulons pas dévaluer notre monnaie parce que ce serait reconnaître les fautes que nous avons commises, mais cela ne suffit pas à les effacer ; et le crime contre la monnaie est commis le jour où l'on diminue son pouvoir d'achat intérieur. Le déficit français à l'O.E.C.E. s'est tellement accru, en janvier et en février, que nous sommes entrés

dans les zones exigeant un paiement de 70 p. 100 en or ou en dollars. Les dollars ne sont naturellement pas faciles à se procurer, car il va sans dire que notre commerce avec les États-Unis a suivi, et pour les mêmes raisons, l'évolution de notre commerce avec nos voisins européens. En janvier 1951 nous importions 37 millions de produits américains, et en janvier 1952 nous en avons importé pour 45 millions ; pendant ces deux mois, nos exportations vers les États-Unis ont au contraire baissé de 17 millions à 15 millions ; ce qui fait que le déficit de janvier 1952 est de 50 p. 100 supérieur à celui de janvier 1951. Le Trésor français en fut réduit, pour l'échéance de janvier, à emprunter les devises possédées par les Banques françaises pour compte de leurs propres déposants. Quant à l'échéance du 10 mars, elle représentait 75 tonnes d'or, et si nous avons évité cette ponction massive c'est grâce au prêt de 100 millions de dollars qui nous avait été proposé par nos amis belges et qui nous a été accordé par l'U.E.P.

La trésorerie française était à ce point compromise qu'il fallut en quelques heures obtenir de la Banque de France une nouvelle avance. La santé financière interne d'un pays s'exprime essentiellement par ses rapports avec l'Institut d'émission. Jusqu'en 1948, le Trésor français avait vécu grâce aux pires expédients, imprimant des billets sans vergogne et remboursant les avances qu'il se faisait consentir par la Banque au moyen de la réévaluation cynique d'un stock d'or auquel on attribuait une valeur nominale croissante au fur et à mesure qu'il diminuait en poids. Le résultat fut simple : au lendemain de la Libération le stock d'or s'élevait à 1 579 tonnes. A la fin de 1945, il était ramené à 969 tonnes et il n'est plus aujourd'hui que de 486 tonnes, chiffre qui serait tombé à 416 tonnes sans l'aide extérieure qui nous a été consentie. Un terme avait été mis à cette politique de cabrioles successives, au milieu de 1948, en maintenant les avances de la Banque au Trésor aux environs de 160 milliards, c'est-à-dire très au-dessous du plafond contractuel de 200 milliards. Un pas décisif fut fait le 31 mars 1949 lorsque le plafond des avances fut ramené à 175 milliards, sur la demande pressante d'ailleurs des États-Unis qui nous priaient de donner cette preuve minime de sagesse d'affecter une portion de la contribution gratuite du Plan Marshall à rembourser la Banque de France, c'est-à-dire à renforcer le franc.

Pour nous qui attachons une importance décisive à cette indépendance de l'Institut d'émission vis-à-vis des pouvoirs publics, la loi du 1er mars 1952 accordant pour vingt jours une nouvelle avance de 25 milliards à l'État, est le coup le plus rude qui ait été porté à notre situation. On entend bien que, par un sursaut de volonté, la Banque n'a pas accepté d'élever purement et simplement le plafond de ses avances, et d'annuler ainsi l'effort qui avait été accompli grâce au cadeau américain. Il n'en reste pas moins pitoyable de voir que, par un détour, notre monnaie recommence à être livrée à toutes les vicissitudes politiques qu'un Parle-

ment agité impose aux bases mêmes de la vie physique des peuples.

Les responsabilités politiques sont évidentes. Notre pays ne s'est relevé à partir de 1948 que grâce à une stabilité pourtant bien relative, et les incohérences récentes l'ont aussitôt replongé dans le désordre. Le rôle essentiel des députés est de diriger la nation et non pas d'entraver systématiquement le jeu gouvernemental par tous les moyens, ou de renverser les ministères comme au jeu de quilles.

LA NOUVELLE TÂCHE

La loyauté et la simplicité dont M. Pinay a fait preuve, et le courage avec lequel il s'est abstenu de rechercher des responsabilités dont pourtant il était lui-même complètement exempt, lui ont immédiatement conquis l'appui de tous ceux qui, comme lui, font passer leur pays avant leur parti. Nous ne disons certes pas que les choses soient simples et que la tâche du Gouvernement soit toute unie. Mais nous savons quel est le climat général dont l'économie française a besoin pour vivre, et le Gouvernement a montré sa volonté de le faire régner. Cela a suffi pour réveiller l'espérance.

Les circonstances économiques du monde redeviennent plutôt plus favorables. Les prix de gros baissent partout, et même en France leur ascension est au moins stoppée puisqu'ils ont légèrement fléchi, passant de 152,5 en janvier à 152 en février. Ce qui est le plus important, c'est que les matières premières qui sont à l'origine du mouvement de hausse dans ce qu'il a d'irrépressible, sont à 434 après avoir touché 535. Les récoltes s'annoncent belles et peuvent apporter un soulagement considérable à notre balance commerciale.

Tous nos amis s'étonnent de voir, qu'avec les chances et les facilités dont dispose la France, et après un redressement qui, pendant deux ou trois ans, a fait leur admiration, nous retournions à nos désordres et nous recommencions à nous plaindre. Regardez autour de vous. Le pays, dans son ensemble, et malgré quelques exceptions affligeantes, respire, en général, la joie de vivre. N'oublions pas d'autre part qu'il n'y a pratiquement pas de chômage en France, tandis que nos voisins belges, italiens et britanniques en souffrent sérieusement. Les Français sont actifs et économes. Ils ne demandent qu'à travailler en paix et ils font ce qu'ils peuvent pour se défendre contre les difficultés dont on les a accablés. Ils ont au moins le droit d'exiger que leurs représentants cessent de se livrer à des opérations qui ne passionnent qu'eux-mêmes et dont le pays est directement, physiquement, douloureusement la victime.

ED. GISCARD D'ESTAING

EN FINLANDE

par Paul Mousset

Dans son *Journal d'un Voyage au Nord*, paru en 1744, un de mes arrière-grands-oncles s'est fait l'historiographe de l'expédition Maupertuis. Celle-ci voulait déterminer si la Terre s'allonge ou s'aplatit aux pôles. Pour résoudre le problème, elle se proposait de mesurer, en Laponie, un ou plusieurs degrés du méridien. Partie de Paris, le 20 avril 1736, sous les auspices de l'Académie des Sciences, elle atteignait... au mois de juillet suivant le nord du golfe de Bothnie, et Tornio, qu'elle ne dépassa guère. Équipée périlleuse, dont le roi de Suède lui-même tenta de dissuader M. de Maupertuis. Car, relate *le Journal : « Sa Majesté nous dit que quoi qu'elle eût été dans de sanglantes batailles, elle aimeroit mieux aller encore à la plus cruelle de toutes que de faire le voyage que nous entreprenions... »*

... Depuis qu'enfant, en vacances, ce livre m'était tombé entre les mains, j'aspirais à me rendre un jour, moi aussi, chez les Lapons. Avorté au mois d'août 1939, le projet prit enfin corps l'été dernier. En deux siècles, les choses avaient changé. Seul péril à affronter au-dessus du 65e degré de latitude : les moustiques. Mais quelles revanches possibles sur truites, écrevisses et saumons! Quant au voyage : six heures d'avion de Paris à Helsinki; quatre autres heures de Helsinki à Rovaniemi. Ensuite... Mais ne brûlons pas les étapes. Ma randonnée n'était point de celles dont on espère des révélations politiques capitales, des aperçus définitifs sur l'évolution de la conjoncture. J'allais en Finlande, en Lapo-

—Au-dessus du titre, une église finlandaise : la cathédrale de Turku (XIIIe siècle). *(Cliché communiqué par la légation de Finlande.)*

nie, pour *regarder*, pour me rendre compte du relèvement finlandais — extraordinaire, prétendait-on — qui s'achève actuellement, après deux guerres malheureuses et une troisième, sanglante ; après des destructions sans nombre et le paiement à l'U.R.S.S. d'un tribut écrasant. Cela, sans préjudice de la mort au combat de quatre-vingt-cinq mille hommes (pour un peuple de quatre millions d'habitants), du fardeau que représentent cinquante mille mutilés, des veuves, des orphelins ; de l'irruption de quelque cinq cent mille réfugiés ; de la perte, enfin, de la Carélie, des districts de Kuusamo, Salla et surtout Petsamo ; soit quarante-trois mille kilomètres carrés ; en d'autres termes : 12 p. 100 du territoire national.

L'avouerai-je ? Je ne m'arrachai pas sans peine aux charmes d'un Helsinki grouillant de vie sous un soleil jaune, bas et brûlant ; à l'emprise de couleurs éclatantes et dures ; à l'animation de rues remplies d'une foule aux visages, aux vêtements également nets ; à l'optimisme volontaire, à l'atmosphère de confiance dans l'avenir qui assaillent tout étranger dès qu'il prend contact avec ce pays où, plus fier que jamais, claque partout au vent le drapeau, blanc à la croix bleue, de la Finlande. Par un bel après-midi pourtant, un car m'emmena vers l'aérodrome. J'y renouai connaissance avec les bi-moteurs des *Finnish Air Lines* et ces grandes filles aux cheveux si blonds, ces ravissantes hôtesses de l'air qui ne croient point déchoir en se montrant toujours aimables, non plus qu'en épargnant aux passagers tout souci. Le voyage commençait vraiment là, mon propre *voyage au Nord*.

Nous décollâmes à l'heure dite. Les compagnies aériennes de Finlande ont le culte de l'exactitude et possèdent des pilotes qui comptent parmi les meilleurs du monde. Les nôtres virèrent, obliquèrent vers l'Ouest, prirent de la hauteur. Au-dessous de nous se déroula bientôt un pays donnant, avec ses champs et l'épaisse brosse de ses forêts de pins, l'impression d'une Suisse qui serait plate. « Sept pour cent de tous les bois d'Europe en Finlande ! » s'émerveilla mon voisin, un jeune Sud-Africain. Il s'en allait en pays lapon étudier l'agriculture, dans la ferme modèle de Potosiervi. Quelques minutes plus tard apparaissaient les premiers lacs de cette longue pénéplaine qui en compte soixante mille. Brillants sous le soleil, ils s'étalaient au milieu d'un enchevêtrement de forêts, de champs, de marécages tel que l'on comprenait les difficultés rencontrées par les Russes lors de leur attaque, en 1939, contre la Finlande, et aussi la résistance, qui stupéfia le monde, des soldats de Mannerheim. Le travail glaciaire qui avait raboté montagnes et collines, arasé le sol, offrait à l'esprit quelque chose d'hallucinant. La Finlande doit beaucoup, doit tout à son granit. Sans lui, elle ne serait pas.

On survola des villes à l'aspect neuf et propre ; des usines, des barrages, des cultures, des fermes innombrables, peintes en rouge ou en jaune, avec des encadrements blancs. On atterrit plusieurs fois, sur des pistes

de terre battue, parmi des champs égayés de marguerites, de mauves lilas d'Espagne qu'on appelle là-bas « fleur des ruines ». En toile de fond : ces pins, sapins, bouleaux, épicéas, mélèzes qui, durant plusieurs semaines, devaient me hanter jusqu'à l'obsession. Dans la douceur du crépuscule, les avions s'arrêtaient à quelques mètres de bâtiments gentils, proprets, où des femmes en blouse blanche débitaient des glaces et des sandwiches nordiques au jambon, au saumon, au hareng sucré, au poisson à la cannelle, sandwiches tout odorants de cette herbe qu'est le *dilli* (dont la France qui la connaît, m'a-t-on dit, sous le nom d'aneth, me paraît peu se servir), cette herbe qui embaume le bois où Sibelius composa sa *Cinquième Symphonie* et qui, avec le bouleau, le pin, le tilleul, parfume la Finlande.

Ces atterrissages en pleine campagne avaient la simplicité, la bonhomie d'une halte champêtre. Avec un mot aimable pour l'hôtesse de l'air, qui leur répondait d'un sourire, des forestiers, des ingénieurs, leur serviette de cuir sous le bras, descendaient. Les remplaçaient des touristes, aux petits soins pour leurs coûteuses, leurs précieuses cannes à pêche ; des paysans en chemises à carreaux, aux bottes retroussées du bout comme en portent les fermiers d'Ostrobothnie et les Lapons. Ils glissaient dans la soute à bagages de gros sacs de montagne à l'armature de duralumin, ou même des bicyclettes. Les villes auprès desquelles nous nous posions s'appelaient Tampéré, Vaasa. La fraîcheur tombait, les ombres s'allongeaient alors que nous décollions de nouveau. Avec l'altitude, nous retrouvions le soleil. Nous couvrions alors les quatre cents kilomètres nous séparant de Kémi, à bonne vitesse de croisière, au-dessus de ce golfe de Bothnie qui, bien qu'en disent les cartes, est une mer véritable, parsemée de centaines, de milliers d'îles et d'îlots évoquant tortues, lamantins, crocodiles, toutes îles soulignées d'une mince bande de sable, toutes uniformément couvertes de sapins, ces sapins dont nous finîmes par apercevoir les frères, mais ébranchés, écorcés, descendus des rapides lapons, parqués sur des centaines d'hectares au fond du golfe, ou flottant par centaines et centaines de milliers sur la rivière Kemijoki. Une fois encore, on atterrit.

ROVANIEMI

Quand, peu après huit heures, nous atteignîmes Rovaniemi, notre dernière étape, nous avions survolé — sapins vert noir, cultures vert cendre, maisons rouges ou bleu d'ardoise, cours d'eau que les troncs de sapins rendaient grumeleux — les marches de la Laponie sur plus de cent kilomètres. D'énormes affleurements de granit bleuté faisaient le gros dos au milieu de forêts quasi-vierges. Des rivières, encore calmes, serpentaient ici et là. Tandis que les lacs s'encaissaient et que le soleil descendait sur la Suède, des vallées s'ébauchaient. Le temps de nous laisser enregistrer le spectacle de petites montagnes rondes, d'une rivière et de ponts, de maisons rouges frangées de blanc sur un plateau de prairies, d'une ville enfin, d'une vraie ville, notre bi-moteur décrivit deux, trois grands cercles, descendit par paliers, puis roula sur la piste, freina et s'arrêta. En blouse de drap bleu marine rehaussé de rouge et de jaune, un bonnet quatre fois cornu sur la tête, un Lapon autour duquel dansaient, bourdonnaient les premiers moustiques, nous accueillit. Longues et souples, des Chrysler, des Cadillac chargèrent voyageurs et bagages, se lancèrent sur la route, stoppèrent à quelques kilomètres au sud du Cercle polaire devant un des hôtels les plus aimables, les plus confortables du monde : le Pohjanhovi. Debout devant un mât, un jeune athlète amenait des drapeaux de nationalités diverses.

Car le soleil se couchait ; le soleil « officiel ». Mais à minuit, il faisait encore très clair et, tandis que dans les vastes halls, les grandes salles de l'hôtel, des couples et des couples dînaient et dansaient (les Finnois se reconnaissant à ce que, inclinés à angle droit, ils claquaient des talons devant leurs belles), je m'en allai par la ville.

En mars 1945, il y a six ans, les Allemands évacuaient la Laponie. Ils l'évacuaient, contraints et forcés. Une des clauses du second armistice conclu quelques mois auparavant entre Moscou et Helsinki stipulait que les Finlandais devraient se débarrasser des troupes de la Wehrmacht stationnées sur leur territoire. Tout porte à croire que si routes et voies ferrées avaient été plus nombreuses, les deux cent mille Allemands tenant jusqu'alors le front lapon se seraient retirés peu à peu. Mais Moscou, trente jours après ses exigences premières, en exprima d'autres : désarmer, interner et livrer à l'U.R.S.S. l'armée allemande. Prêts à tout pour éviter une occupation soviétique de leur sol, les Finlandais d'entrer de nouveau en campagne. Ce fut une guerre, une guerre sauvage contre ceux qu'en 1941 la seconde agression russe leur avait imposés comme alliés. Vaincus, les Allemands se rabattirent sur la Norvège. Mais — terre brûlée ! — ils saccagèrent en se repliant toute cette province lapone, grande comme le Danemark et la Suisse, et ils le firent avec un art si consommé que les habitants, quand ils revinrent, ne retrouvèrent *plus rien*. Plus une maison, plus une cabane ; plus un pont, plus un mètre de rail ! Des routes, bombardées, impraticables. Des champs, remplis

de mines. Une seule ressource restait aux colons de la veille, aux nouveaux pionniers : s'enfoncer dans le sol pour s'y abriter de la neige et du froid ; avant de profiter des quelques heures où consent à se dissiper la nuit arctique pour reconstruire ce qu'on leur avait détruit.

Six ans depuis lors s'étaient écoulés. Le succès, m'avait-on dit à Helsinki, dépassait toutes les prévisions. Par cette nuit de fin d'été où j'errais dans Rovaniemi, je me découvrais dans une petite capitale. De hautes maisons en béton à soubassement de granit, maisons d'habitation, écoles, magasins, entrepôts aux toits multicolores bordaient des rues larges qui se coupaient à angle droit. Plus loin, près d'un coude du fleuve — car ces puissants cours d'eau torrentiels, modestement appelés rivières, *sont* des fleuves — une grand-place. Sous un bouleau dormait une barque comme j'en devais tant voir, tant emprunter par la suite, une pirogue aux extrémités relevées comme celles d'un canoë. Mais derrière l'arbre se dressait, décorée de l'affiche de Bibendum, l'agence d'un concessionnaire Michelin! Ailleurs, à côté d'un coiffeur, d'un *parturi*, dont l'enseigne, un plat rond d'argent, pendait à une potence, c'étaient les représentants de la *General Motors*, et de bien d'autres firmes. Dans ce pays de Lapons et de rennes! A neuf cents kilomètres d'Helsinki! J'en venais à me demander quelles surprises me réserverait le lendemain...

... Le lendemain, je déjeunais dans une des petites salles de l'hôtel. Par les doubles fenêtres, indispensables l'hiver contre le froid, s'apercevait le fleuve, tumultueux, sous un soleil féroce. Des peaux d'ours blanc étaient clouées aux murs. Des bois de rennes s'alourdissaient au-dessus d'une cheminée finnoise — granit bleu et briques — où les bûches s'empilent et brûlent droites. A une table décorée de l'Union Jack se tenaient trois vieilles Anglaises. Je les entendais s'interroger (elles rédigeaient leur carnet de route) : « Enfin, qu'avons-nous vu hier ? » et se lamenter que leur page restât presque blanche. Ah! la mienne ne l'eût pas été si la paresse, le désir de respirer à fond un air nouveau ne m'avaient détourné de prendre la moindre note. Tout à coup, hommage nordique, la servante orna ma table d'un petit drapeau français. *Ranskan lippo !* A la vue de ces trois couleurs, quelque chose, me sembla-t-il, se déclencha chez une des Britanniques qui finit en hâte toasts et confiture d'orange, vint à moi, s'assit et me déclara de but en blanc : « Vous êtes français, n'est-ce pas ? Alors, peut-être pourriez-vous répondre à une question qui, depuis longtemps, me préoccupe : autrefois, quand un Français de la noblesse devenait anglais, il conservait son titre. Maintenant, non. Pourquoi ? » J'aurais pu lui dire bien des choses. Mais, à travers les doubles vitres, je n'avais d'yeux que pour deux Lapons qui, avec leurs vêtements bigarrés, leur bonnet quadricornu, marchaient le long du fleuve. Et une phrase chantait dans ma tête, une phrase de ce même *Journal d'un Voyage au Nord* : « *Ce lundi matin* 27 *août* 1736, *il s'est trouvé dans la cour un Lappon et une Lappone ; c'étoit deux personnes*

mal faites, presque toujours assis sur leurs talons ; ils n'auroient pas été extrêmement petits s'ils fussent restés debout. » Les miens semblaient trapus, solides et, portant sur le dos un sac en écorce de bouleau, avançaient d'un pas vif. « Regardez-les... » dis-je à l'Anglaise. « Je reviens du Nord, répliqua-t-elle. J'en ai vu à satiété. Leur façon de vivre est anti-hygiénique, choquante. En ce qui concerne le problème que je vous soumets... » Par bonheur, un maître d'hôtel s'approcha : on me demandait dans le hall. « De vos amis... », me dit-il. Sans doute, pensai-je, quelques-uns des compatriotes rencontrés la veille dans une auto beige portant l'inscription, un peu tonitruante à mon gré : *Mission Scouts de France en Laponie*. Mission? En 1736, soit. Mais en 1951...

Non, les gens aimables qui avaient pris la peine de se déranger étaient de Rovaniemi. Deux hommes qui parlaient allemand, et une femme. Cette dernière, en qui je découvris un écrivain finnois connu, s'adressa à moi en anglais, puis dans un français excellent. Gentillesse extrême des Finnois : autant pour me faciliter un reportage que pour s'assurer que rien d'intéressant ne m'échapperait, des amis de Helsinki avaient, sans rien m'en dire, averti de ma venue certaines de leurs relations de Laponie. Des Lapons? Non, bien sûr. Des Finlandais. Sur cet immense territoire, les Lapons proprement dits ne sont guère plus de deux mille. Les nomades, avec rennes et tentes de peau, ne dépassent pas trois cents. (Il en va autrement en Norvège.) Le reste de la population se compose de Finlandais, finnois ou suédois, surtout finnois, installés là depuis un siècle. Les présentations faites, une grande auto américaine nous emporta tous les quatre à travers ce Rovaniemi, à peine entr'aperçu la veille. A mon ébahissement, un ébahissement qui le céda bientôt à l'admiration la plus sincère, me furent révélés de prime abord divers aspects du redressement finlandais, que, seul, j'aurais mis longtemps à découvrir. Sans doute, avec une vitalité impétueuse, un souci minutieux du détail, ne me fit-on grâce de rien. On me convia à visiter aussi bien la nouvelle préfecture que le bureau du maire ; l'église et des bâtiments officiels que des écoles où il doit faire bon apprendre. Mais, dans cette Finlande où il n'y a point d'illettrés, où pendant des siècles personne ne put communier, ou se marier, s'il ne savait lire, où les parents qui, sachant lire eux-mêmes, n'enseignaient point leurs rejetons, étaient frappés d'amende, les enfants, comme en Amérique, pleurent quand une raison quelconque les empêche de se rendre en classe. Et que ne vis-je encore? Des hôpitaux qu'à bon droit on me dit conçus selon les idées les plus hardies ; des maisons ouvrières claires, vastes, aérées, confortables.

Mes guides m'expliquaient ce qu'on avait fait, ce qu'on projetait de faire. Ils n'étaient plus tout jeunes. Leurs yeux s'éclairaient pourtant de cette lueur qui dit la pureté, la détermination d'un caractère. Et quand je demandai : « Pourquoi un hôtel des postes aussi gigantesque? — C'est que nous recevons beaucoup de lettres, beaucoup de journaux, beaucoup

de livres... — Mais pourquoi l'avoir construit à un bon kilomètre des limites de la ville actuelle? » leur regard se voila un peu, de ce voile propre aux visionnaires. « Parce que, me dirent-ils, d'après nos plans, ce sera le centre de la ville future. — Elle aura donc cent mille habitants! » Et mes interlocuteurs, inquiets : « Cent mille habitants? Bien plus, nous l'espérons. »

Anecdote caractéristique de la Finlande actuelle. Ces lutteurs, ces bâtisseurs comblaient mes vœux. Ils avaient tout perdu. Ils savaient qu'une fois encore, ils pouvaient tout perdre. (Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Si la guerre revient, avec les destructions qu'elle entraîne, eh bien, nous reconstruirons! ») Alors, empoignant à bras-le-corps la nature, le destin, ils n'en bâtissaient, par défi, que plus solide, que plus grandiose. En chevaliers. Pourtant, sans illusion. Aux abords de Rovaniemi, des tranchées, vestiges de la dernière guerre, bouleversent les collines que hérissent encore des fortins. Laissées là, *in memoriam*, des cheminées calcinées se dressent près de fermes toutes neuves. Et puis, il y a autre chose : la proximité de l'U.R.S.S., et de cette frontière sur laquelle je me rendis le jour même après une longue promenade en auto, vers l'Est.

FRONTIÈRE RUSSE

Qu'on imagine une route rose courant à travers des bois de pins, des bois tapissés de myrtilles, des bois vides, d'un charme, d'une majesté infinis. De temps à autre, un renne surgit d'un fourré et hume le vent. Des vaches, des chevaux dorment au milieu du chemin. De hauts poteaux, peints en pourpre sombre, annoncent les kilomètres. Çà et là, des bosquets de bouleaux, aux feuilles frémissantes. L'air sent bon. On ne voit personne. Dans les marais poussent des sortes de mûres d'un jaune ocre, au bout de longues tiges, à la manière des chardons.

... Le soleil, ce jour-là, perdit toute mesure quans nous arrivâmes à Kemijärvi. Comme toutes les autres, cette petite cité avait été détruite, et reconstruite avec un style, un sens du confort à rendre jalouse la Nouvelle-Angleterre. Des soldats circulaient, nombreux, en bottes noires, en uniforme gris. « Quoi! Déjà la guerre? » dit ma compagne. Il ne s'agissait que de manœuvres, les manœuvres d'une armée maintenant réduite à quarante mille hommes. « La frontière est toute proche, n'est-ce pas? » demandai-je. « Toute proche. A Salla. »

... Dans deux mille ans d'ici, quand le nouveau Salla aura lui aussi disparu, des archéologues penchés sur des milliers et des milliers de roches énormes disposées en longues lignes parallèles se demanderont à quel rite, druidique ou autre, elles ont bien pu se rapporter et ne soupçonneront pas qu'ils se trouvent simplement en présence de défenses antichars. J'ignore — et nul n'a pu me dire, les habitants s'étant, dès le début des hostilités, réfugiés à l'intérieur — quel procédé mit en place,

en 1939, ces rocs de dimensions gigantesques. Aucun char, à ma connaissance, n'aurait franchi pareil obstacle. Dans la Salla actuelle, d'imposants immeubles de pierre voisinent avec des maisons de bois. Le presbytère y abrite la cuisine la plus complète (don des Quakers américains), la plus moderne d'Europe. Mais vision frappante, à quelque distance de l'agglomération nouvelle, un mouvement de terrain supporte, au milieu d'autres collines, une église comme je n'en ai rencontré nulle part. Car, détaché d'un bâtiment dont le toit descend jusqu'au sol, un bâtiment destiné à rappeler la tente des Lapons, un clocher, à la base rugueuse, s'ancre dans le granit. Sa flèche, au revêtement d'écorce de bouleau, s'élève d'un seul jet vers le ciel. Un symbole, m'a-t-on expliqué : la Foi, et l'élan mystique. En face, à une portée de fusil-mitrailleur : la frontière, l'avant-frontière, la zone neutre précédant le territoire de l'U.R.S.S. Des barrières jaunes et rouges, des réseaux de barbelés en défendent l'accès. Des journalistes, des photographes m'avaient raconté mille et une histoires sur ce *no man's land*, sur les gardes qui, la mitraillette à la hanche, les avaient contraints à la fuite. Pour ma part, je ne constatai rien de tel. Mais je ne peux cacher l'impression curieuse ressentie alors que, moi aussi, je regardais, je photographiais ces réseaux et ces barrières : celle d'être observé sans arrêt, d'être vu sans parvenir à déceler rien, de savoir que je risquais, sur-le-champ, les désagréments les plus graves, à franchir ce rideau de simples sapins. Quelques heures plus tard, j'étais de retour à Rovaniemi.

UNE EXPÉDITION FORESTIÈRE

Mais Rovaniemi, avec ses concessionnaires Michelin ou General Motors, son hôtel de luxe, son chauffage central, ses squares verdoyants où s'épanouissaient roses tardives et asphodèles, Rovaniemi, à deux mille kilomètres de Paris, me décevait un peu. Tout y était trop civilisé, bien qu'aux menus des restaurants figurassent saumon et renne.

« Venez avec nous! » me proposèrent deux grands garçons blonds, un Finnois, un Suédois, avec lesquels j'avais parlé la veille. Tous les deux ingénieurs agronomes, ils s'en allaient — et cette idée m'enchantait — rechercher les raisons pour lesquelles le sapin, passé certaines latitudes, s'évanouit brusquement pour céder la place à des bouleaux malingres. Soudain, non loin du cap Nord, sapins, mélèzes réapparaissent, vigoureux, mais en petites colonies, en îlots de deux ou trois cents conifères. Pourquoi? Le pin, le sapin constituent des richesses nationales. Parvenir à en acclimater des espèces plus robustes sur les milliers d'hectares qui s'en trouvent actuellement privés, tel était le but de mes forestiers, leur rêve.

Nous partîmes le même soir, vers huit heures, par le car postal. Le soleil faisait semblant de se coucher. Rouge, jaune, vert, le ciel rutilait. Au-delà du fameux Cercle polaire, après lequel les habitants ne compren-

nent plus que deux langues : finnois et lapon, le jour, un jour atténué, ne cessa plus. A droite, à gauche, dans des cuvettes frangées de pins, des lacs miroitaient. Ailleurs, des bois, des prés, et des marais en plein défrichage. De-ci, de-là, des hameaux ou de petites villes, révélant la fureur de construire qui s'est emparée de la Laponie.

Les premiers moustiques apparurent à Sodankyla. Puis ce fut Ivalo. Et ce fut Inari. (Inari! Un grand lac paisible ; des prés verts ; quelques maisons rouges ; des îles. Inari, où, selon Malaparte, le général von Heunert fit tuer par son aide de camp, à coups de revolver, un saumon qui se refusait à la capture. Mais mieux vaut ne pas parler de Malaparte en Laponie, non plus qu'ailleurs en Finlande...)

Une route abrupte, parmi des éboulis de roches piquetés de pins nous conduisit dans les montagnes. Des crêtes, noires de sapins, y accrochaient les nuages. Enfin, à Karigasniemi — nous roulions depuis plus de onze heures — on frôla la frontière de Norvège. Les Lapons nomades vêtus de couleurs vives se trouvaient bien plus loin, à quinze heures de canot à moteur, sur les larges méandres du fleuve Teno, coupé de rapides, dans un décor étrange, angoissant, de montagnes toutes rondes, toutes usées, toutes pareilles, toutes couvertes d'une végétation qui se rabougrissait au fur et à mesure qu'on tendait vers le Nord. De temps en temps, le soleil, un soleil pâle, perçait les nuages. Le vert gris des bouleaux, le bleu, le rose des granits en revêtaient une âpreté singulière. Le long des berges, ou tout en haut de véritables falaises, des maisons lapones, neuves elles aussi, montraient leurs toits de bois velouté de mousses, où poussaient de longues fleurs blanches. Des rides tranquilles troublaient la surface de ce fleuve peu profond jusqu'au moment où l'eau se mettait à moutonner ; où, ensuite, le bateau se trouvait pris dans un furieux bouillonnement d'écume, volait sur des vagues d'une brutalité rare, se cabrait devant d'autres, risquait à tout instant de se retourner, de se fracasser contre un banc de rochers. Deux kilomètres plus loin, le fleuve recouvrait son calme, sa surface étale d'où pointaient, par endroits, les perches de pièges à saumons.

... Si je ne devais me limiter, que n'écrirais-je pas sur cette contrée de mystère, sur sa faune, sa flore, ses indigènes! Sur le *rovasti* d'Utsjoki, ce pasteur qui rend visite à ses ouailles en hiver, à dos de renne et perfectionne son français dans *les Trois Mousquetaires!* Sur ce chercheur d'or de la région de Lemmijoki (la rivière d'amour) chez lequel je passai plusieurs jours et qui m'entraîna dans des parties de pêche miraculeuses! Qu'il me soit pourtant permis de dire un mot de la rencontre bizarre que, dans ces solitudes, je fis d'un rescapé du régime hitlérien.

Il se cachait. Je n'en doutai point dès le premier coup d'œil. Ignorant tout de lui, il me fallut du temps, de la diplomatie et beaucoup de cet alcool qui aide à se libérer certaines consciences avant d'apprendre les raisons de sa retraite. Quand je les dirai, d'autres riront, qui croient en

Dieu, mais ne croient plus au Diable. Notre homme y croyait, lui, non sans motif! Pendant près de dix ans, il avait assisté, participé, au sein d'une petite société secrète, où Himmler trônait en bonne place, à des séances de haute magie, auprès desquelles les messes noires, sur lesquelles on a tant écrit, ne sont qu'amusettes. « Voyez-vous, me déclarait-il, le regard perdu, Hitler, dont j'ai brûlé des lettres et des lettres, n'était pas un vraiment méchant homme. Un médium, un haut-parleur, oui... Il voulait pour ses compatriotes une sorte de bien-être... Malheureusement pour lui, et pour l'Allemagne, il avait à ses côtés un mauvais ange... Himmler! Les « puissances sombres » le possédaient, celui-là. Et il les évoquait. Et elles se rendaient à son appel. Je le sais. J'y étais. Je n'en dors plus. Et je peux vous dire *qu'aucune* des grandes décisions politiques du IIIe Reich ne fut prise ailleurs qu'au cours de séances dont Hitler lui-même ne soupçonna jamais rien; qu'à l'issue de cérémonies, de sortilèges invraisemblables dont le souvenir me fait encore frémir. » Le sourcil froncé, il me dévisageait : « Saisissez-vous seulement ce dont je veux parler? Le sceptique qu'est tout Français peut-il encore imaginer ce que j'entends par magie? — Qui ne l'imaginerait, répondais-je, en Finlande? Où l'âme des *shamans*, ces sorciers-poètes plane encore sur le pays? Où la *sauna*, cette cabane de bains de chaleur reste pour tout Finnois véritable le temple dédié aux puissances élémentaires?... — Oui, oui, dit-il en hochant la tête. Vous comprenez quelques petites choses. Mais mon histoire vous apparaît-elle dans toute son horreur? »

Je revins à Helsinki. Cette ville a toujours exercé sur ceux qui l'aiment une indéfinissable fascination. Je la retrouvai mordue de soleil, soumise à l'âpre propagande des radios soviétiques, une propagande qui, depuis sept ans, ne cesse pour ainsi dire jamais. De nouveau, je m'en fus rêver dans ce jardin public, où des garçons blonds et des filles blondes esquissent des idylles au milieu de tombeaux vieux de plus d'un siècle. Je revis ces soldats, équipés, entraînés à l'allemande, qui défilent au son des tambours et des fifres, ou montent la garde à quelques centaines de mètres des coupoles, des croix de l'église russe, devant le palais du président Paasikivi, l'homme d'État le plus finnois qui soit.

Mais, depuis la guerre d'hiver de 1939-1940, la France a découvert la Finlande. Sans doute ignore-t-elle qu'est Finlandais l'auteur du célèbre tableau de Pasteur dans son laboratoire : le peintre Edelfelt. Sans doute Paris n'a-t-il pas encore fait aux œuvres de Mika Waltari, l'enfant-prodige de la littérature finnoise le sort sensationnel que leur ont réservé d'autres pays. Du moins connaissons-nous, à présent, les noms de Kivi, de Sillanpâa, de Linnankovski... Ce qui n'empêcha pas un Finlandais de me lancer un soir, au terme de mon séjour : « Alors, votre voyage vous a-t-il convaincu que les rues de Helsinki ne fourmillent pas d'ours blancs? — Et vous, répliquai-je, admettez-vous que, comme l'affirmait un diplomate, trois mots suffisent à expliquer la Finlande d'à présent :

Mannerheim, Sibelius, sauna? — Simplification un peu hasardeuse », dit-il en riant.

A la réflexion pourtant, une réflexion rapide, la formule ne dut pas lui paraître si vaine. Il cessa de rire et demanda : « Qu'entendait-il par là? — Mannerheim : le patriotisme intransigeant, mais éclairé... Quant à Sibelius... — Que, par bonheur, nous l'avons encore? De même que les Autrichiens d'une époque récente disaient qu'il leur restait heureusement la musique?... — Allons, ne vous torturez pas vous-même! Mon diplomate voyait en Sibelius le messager symphonique de ce qui, pour des raisons diverses, ne peut plus s'exprimer par des mots. — Soit. Et la *sauna?* — La *sauna*, c'est l'endroit où le corps se rénove ; l'étuve de vapeur sèche où l'esprit se libère et s'épure... — Et qui, ajouta-t-il sérieusement, nous procure sinon cet équilibre, du moins cet optimisme que vous nous enviez tant. — C'est vrai, dis-je, je vous l'envie... »

Nous nous trouvions chez lui, dans un appartement du début du siècle, aux doubles fenêtres, donnant sur une rue calme, car la nuit s'avançait, et les Finlandais se couchent en général aussi tôt qu'ils se lèvent. La pièce où nous étions assis contenait des meubles massifs, de ces meubles indestructibles dont les fabriques de Saint-Pétersbourg détenaient le secret, et un grand piano. Du haut en bas d'un mur, des livres. Le rayon consacré aux auteurs français prouvait le goût de mon hôte. Ailleurs, des tableaux, de jeunes maîtres de Finlande, aussi bien que de chez nous.

Ce fut une soirée comme j'en ai tant passé là-bas ; une soirée où j'entendis du Bach, du Chopin, du Ravel et, cela va sans dire, du Sibelius ; où l'on parla, avec une pertinence dont se soucient généralement peu les artistes, des problèmes intérieurs du moment. Connaissez-vous beaucoup de pianistes capables d'expliquer pourquoi l'excès des investissements finit par constituer, comme c'est le cas actuel en Finlande, un facteur d'inflation? De dire, qu'à son avis, mieux vaudrait renoncer à une augmentation générale des salaires, et compenser la hausse du coût de la vie par des allègements d'impôts, ou tous moyens semblables? Car un esprit vraiment civique ne néglige aucun aperçu d'aucun problème. Avec l'intérêt que l'on devine, je questionnais, poussais l'interrogatoire, écoutais mon interlocuteur. Souvent il se taisait. (Quand un Finnois reste muet, a dit quelqu'un, c'est alors qu'il parle sa véritable langue.) Tant de sujets éveillent chez ces gens qui ont trop souffert de douloureuses résonances! Comment oublier la centaine de milliers de francs-or que chaque Finlandais a dû verser en tribut à l'U.R.S.S.? Les quelque quatre cent mille wagons pleins de marchandises livrés à Moscou au titre des « réparations »? La famine des années de guerre? La reconstruction? Comment se dissimuler les incertitudes d'un avenir très prochain, alors que l'U.R.S.S. étend sur la Finlande une ombre redoutable? Mais, de cette menace constante, nul ne parle, du moins à un étranger. A quels commentaires ne se livrerait-il pas? Dans quelles difficultés ne risquerait-il point de

plonger un gouvernement qui, en dépit de quatre cent mille communistes, entend rester finlandais, exclusivement? On comprend que, dans ces conditions, la conversation tourne souvent court. Aussi ne m'étonnai-je nullement quand mon musicien me demanda soudain, sans transition aucune :

— Votre avion s'envole bien demain après-midi? Avez-vous arrêté votre programme pour les heures précédant votre départ?

— Oui, dis-je, jusqu'à deux heures environ. Rien ensuite. Avez-vous quelque chose à proposer?

— Non, fit-il d'un air déçu.

Je me demandai pourquoi.

... Le lendemain, j'accomplis encore un pèlerinage. Il y a treize ans, en effet, j'avais visité une installation qu'achevait Helsinki pour les Jeux olympiques de 1940. En guise d'avant-première, *Suomi* et *Esti*, Finlande et Esthonie disputaient, sur un terrain de football tout frais tondu, un match amical. Les Jeux de 1940 eurent le sort que l'on sait. Mais, avec l'obstination de leur race, les Finlandais, en 1951, préparaient ceux de 1952.

Un jeune Français me pilota, un de ces garçons de vingt à vingt-cinq ans qui, parce qu'ils sont intellectuellement et moralement *bien*, constituent aujourd'hui, à l'étranger, nos meilleurs propagandistes. Élève de l'École des Langues orientales, il parlait finnois et gagnait sa vie à Helsinki dans les bureaux du Comité des Jeux. Grâce à lui, je sus ce qu'étaient ces maisons, et encore ces maisons — briques et agglomérés de genre suédois — que l'on construisait, à peine en dehors de la ville : la cité destinée à héberger les athlètes. Les jeux finis, de jeunes ménages y trouveraient un logis. Je revis le stade, sa tour de près de quatre-vingts mètres, ses gradins. Je m'arrêtai surtout devant les piscines, creusées dans le roc, au milieu des pins. On me montra encore des terrains, des halls pour les matches de football ou de boxe; des stands pour les concours de tir; un merveilleux bassin pour l'aviron. Des organisateurs me confirmèrent — encore qu'à mots couverts — ce que j'avais déjà entendu ailleurs : ces Jeux marqueraient un nouveau départ, affirmeraient la prédominance de l'effort individuel sur les compétitions d'équipe. On me fit admirer l'affiche due à Pysymetsä : la statue de Paavo Nurmi en pleine foulée. On ne m'épargna aucun détail. On me mit au fait des prévisions établies pour le logement des cent vingt mille visiteurs attendus; pour leur nourriture et celle des athlètes. J'appris ainsi que, pour ces derniers, cinq types de menus avaient été décidés : nordique, slave, anglo-saxon, latin et musulman. Quand, épuisé par tant de précisions, je m'en fus, je faisais toute confiance au président du Comité, M. von Frenckell, et à son secrétaire général, le général Martola qui, ancien élève de notre École de Guerre, ne fut pas seulement attaché militaire à Paris, mais reste un ami de la France.

... Mon avion ne partait qu'à la tombée de la nuit. Que faire en atten-

dant ? A peine me le demandai-je. Par une ellipse dont je ne recherchai pas la source, je compris pourquoi mon ami de la veille avait semblé désappointé : voyons, c'était l'évidence : quiconque, aimant la Finlande comme je l'aime, se devait, avant de larguer les amarres, de faire halte en un haut-lieu auquel la Finlande ne cesse de penser.

Quelques instants plus tard, je m'arrêtais à la porte d'un de ces parcs finlandais — l'arôme des feuillages s'y mêle au parfum des fleurs — qu'au bout de quelques pas il faut bien prendre pour ce qu'ils sont : des cimetières. Si je n'avais su où me diriger, il m'eût suffi de suivre la foule qui semblait obliquer vers une plage, en contre-bas, une plage d'où montaient des cris joyeux de baigneurs. Incessant, depuis une mort qui frappe au cœur la Finlande, le défilé de ceux qui, chaque jour, en une protestation muette, empruntent le chemin de cette nécropole ! Un tertre, recouvert d'une herbe fleurie, y abrite d'innombrables morts de la guerre. Serpentant entre des haies basses, un sentier aboutit à une terrasse dallée, offerte à tous les vents du large. Terrasse sur laquelle il n'y a rien, qu'un petit enclos de gazon d'où s'échappe un magnifique buisson de roses, un tombeau sans aucun nom, mais devant lequel des Finlandais, par centaines de milliers, sont déjà venus se retremper, se recueillir comme je le fis, ce jour-là, moi-même : le tombeau du maréchal Mannerheim...

PAUL MOUSSET

DE MAX JACOB A JEAN GIRAUDOUX

(Souvenirs)

par JACQUES POREL

MAX JACOB

C'EST un poète, un grand poète! » C'est ainsi qu'il y a bien des années déjà (vers 1921), un petit homme chauve, à l'œil pétillant, malicieux, me présenta un gros garçon, plutôt laid, qui arrivait, ajouta-t-il, de Quimper.

Le petit chauve était né dans cette ville et cela avait suffi pour que le gros Breton lui parût beau et poétique. La personnalité du soi-disant « poète » importe peu.

Mais celui qui me l'avait présenté allait devenir mon ami. Lui, était un vrai poète. Il s'appelait Max Jacob.

Cela se passait dans un rez-de-chaussée de l'avenue Bugeaud, où André Germain donnait un grand déjeuner par petites tables. Max avait amené son jeune et gros Breton. Il me demanda de m'asseoir avec eux et une poétesse finlandaise. Au fait, c'était peut-être un artiste peintre des îles de la Sonde. Pendant tout le repas, Max, pour rassurer le Breton et éblouir la dame, n'arrêta pas de faire des descriptions magnifiques de ces pays lointains où il n'avait, bien entendu, jamais mis les pieds.

C'est la première image de lui vraiment nette qui se soit gravée dans ma mémoire. L'étrange petit homme, remuant, pétulant, clownesque. Sa calvitie, sa petite taille, le col de velours de son veston, ses yeux si rapprochés qu'on pensait qu'à tout instant ils allaient se confondre, ce nez comique, la rapidité et l'excès de ses paroles, les gestes pudiques de ses petites mains de prêtre devant ses lèvres minces, son léger zézaiement, ce monocle ôté, remis, qui apportait à cet œil sarcastique un élément de farce supplémentaire, tout en lui retenait, amusait, intriguait, fascinait.

Jeune, il ne l'était plus, mais combien vivant! J'étais charmé de voir enfin celui dont quelques amis m'avaient tant parlé. Je ne connaissais, de lui, que plusieurs poèmes où les mots jouaient joliment entre eux.

L'homme était simple, accessible. Qu'on lui portât intérêt le touchait vivement. Il vous écrivait qu'on pouvait le revoir. Pour peu qu'on lui

fût sympathique, il vous témoignait, alors, la plus grande gentillesse et cherchait toutes les occasions de vous en donner la preuve.

Il devenait enfin, pour vous, quelqu'un de différent et de charmant. Son numéro de cirque, vous continuiez à le lui voir faire, mais devant d'autres que vous. Vous étiez son ami.

Sa vie était pauvre et digne. Elle le demeura toujours. Ses gouaches le faisaient vivre. Combien de fois l'ai-je entendu dire :

— La poésie ne nourrit pas son homme. Heureusement nous avons nos petites gouaches!

Elles étaient jolies, variées et on commençait à les lui acheter assez cher. Quand il en préparait une exposition, pour me faire plaisir, il me demandait de venir l'aider à accrocher les toiles.

Il avait l'esprit du diable et du bon Dieu, l'esprit tout court, la manière de regarder, d'écouter, de penser la plus originale et la plus amusante. Personne plus que lui ne fut poète. « Poète, poète », j'entends encore sa voix, quand il me répétait ces deux syllabes où se résumait toute sa vie.

Il me parlait, avec émotion, de sa jeunesse, de la rue Ravignan, d'Apollinaire, de Picasso, de Salmon, de ceux avec qui il avait débuté. C'était là qu'il avait accumulé toutes les richesses d'un génie poétique, tour à tour cocasse et grave, dont son âge mûr vivait comme enveloppé.

J'ignore quand lui vint la foi mais, lorsque je le connus, il était profondément croyant. Sa terreur de l'enfer n'avait rien de littéraire. On la trouve à l'état pur dans les admirables poèmes de *Visions Infernales*.

Il avait fini par considérer Paris — il ne savait pas résister aux tentations — comme l'antichambre de l'enfer. Il le fuyait soudain et regagnait son petit paradis de Saint-Benoît-sur-Loire. Il était devenu l'âme et le gardien du village. Il vous écrivait de là d'admirables lettres pleines de sagesse et de paix.

Un beau jour, il réapparaissait. On revoyait l'œil perçant et le col de velours. Il était le plus étonnant mélange de malice et de naïveté que j'aie jamais vu. Au moment où on allait renoncer à le jamais comprendre, on était vaincu par sa simplicité angélique et campagnarde.

Il était impossible d'être moins moral et plus chrétien. Son don d'observation, son œil narquois, son oreille écouteuse, il leur a donné libre cours dans ces petits chefs-d'œuvre du *Cabinet noir*, *Lettres avec et sans Commentaires*, qui parurent dans la *N.R.F.* Il grouillait là-dedans toute une humanité de petits bourgeois qu'on n'avait jamais regardée, écoutée avec une aussi tendre avidité. Tout, de ces gens-là, avait été vu, entendu. Il n'oubliait rien. C'est effarant d'exactitude, irrésistible de drôlerie. Et toujours poétique car Max était toujours poète.

Les questions de métier, d'art poétique, d'école, amusaient Max, mais il n'y croyait guère. Il préférait aujourd'hui à hier, le moderne à l'ancien. Il faisait toujours confiance à l'homme. Ce qu'il ne pouvait supporter c'était que, par respect pour des gloires anciennes, on fît attendre le jeune poète qui apportait un nouveau message.

Il avait une façon de parler, de s'enthousiasmer qui était bien à lui. « C'est beau, c'est très beau, n'est-ce pas? » Des gens l'imitaient. Cela surprenait mais ravissait son humilité naturelle.

Il s'amusait d'une foule de choses comme un enfant bien doué. Il braquait sur vous son regard noir et convergent, joignait ses deux mains devant sa bouche et lançait des propos excessifs.

Une conversation avec Max pouvait, pendant les premiers instants, faire songer à un divertissement, une mascarade. Mais il devenait vite sérieux, et démasquait les idées auxquelles il tenait profondément.

Il était très drôle lorsqu'il parlait des beaux objets anciens, des intérieurs somptueux, artistiques. Il faisait semblant de s'emballer et puis disait, pour finir : « C'est si joli de vivre dans du bois blanc! »

Malheureusement il vivait aussi, parfois, avec Satan, Satan qu'il connaissait, qui le guettait, avec lequel il jouait une mystérieuse et tragique partie de cache-cache. Jusqu'à ce que, rempli de remords, il se réfugia à Saint-Benoît sous la protection des saints avec lesquels il entretenait un commerce régulier.

Je restai des années sans le voir. Pendant l'occupation, je m'informai de lui ; je sus qu'il était toujours à Saint-Benoît. Pendant l'hiver 1942-1943, j'allai avec Jany Holt passer une quinzaine de jours à Châteauneuf-sur-Loire, à quelques kilomètres de Max. Je lui téléphonai et lui envoyai une petite voiture avec un cheval pour qu'il vînt déjeuner avec nous.

Je le vois encore, apparaissant dans la salle à manger de notre auberge. Nous étions seuls, tous les trois. Il n'avait pas changé. Pétulant, rose, avec cet air de vigueur que donne la campagne à ceux qui l'habitent. Il me regarda et, sans mot dire, se mit à pleurer. Oh! Ce n'était pas moi qui provoquais ces larmes, mais bien ce que ma vue soudaine lui rappelait de Paris, d'une vie antérieure.

Quelle journée plaisante! Quelle affectueuse confiance! Que de souvenirs évoqués! Il prenait sa situation de « toléré » avec une dignité parfaite. Rien ne semblait alors périlleux pour lui. Tout le monde l'aimait dans ce village, disait-il.

Nous le ramenâmes à Saint-Benoît, dans le *tonneau*, par un froid noir. Jany le contemplait, convaincue, enchantée. Il nous fit visiter son logement, nous offrit du vin de curé. Nous montra une grande composition picturale, extrêmement tourmentée que je trouvai funèbre. Nous lui dîmes adieu. Je ne devais pas le revoir.

Que se passa-t-il? Un stupide, un horrible malentendu? La lâcheté de quelque voisin? Le rappel de son origine israélite? Toujours est-il que lui, qui n'avait jamais été inquiété, fut inscrit sur une liste, à peu près un an plus tard. On l'arrêta. Il fut emmené. Il eût été déporté mais un refroidissement grave le fit admettre à l'infirmerie du camp. Ce fut là qu'il mourut, seul. Ses derniers moments furent, paraît-il, dignes d'un saint. D'un saint, je le crois, d'un poète j'en suis sûr.

JEAN GIRAUDOUX

J'avais été un lecteur enthousiaste de Jean Giraudoux avant la guerre de 1914. *Provinciales, l'École des Indifférents !*

Il écrivait avec la plume d'Ariel. J'aimais sa personnalité, timide mais précise, sa culture coquettement masquée... Au vrai, je ne le connaissais pas encore.

En 1917, je demandai à mon ami Bréal, qui était un de ses intimes, de l'amener à la maison. Ils vinrent donc déjeuner chez Réjane, rue de Berri. Vuillard était notre hôte aussi, ce jour-là.

Jean était bien le normalien-voyageur que j'avais espéré. Il revenait d'Amérique, de Harvard où il avait étudié, avant guerre. Il venait d'y faire des conférences et il en rapportait *Amica America*.

Il était poli, affable même. Il écoutait volontiers ce que l'autre disait, mais son œil s'échappait, allait rêver ailleurs. Je le jugeai aussitôt étrange et mystérieux. Sa voix était fragile comme toute sa personne, si française, si fine. Je crois aussi que le rire, rare chez lui, était accompagné d'un rire intérieur, constant, celui-là.

Je le revis, un peu plus tard, chez Misia Sert, au *Meurice*. Je dis *chez* Misia, car, lorsqu'elle habitait à l'hôtel Meurice, on avait l'impression d'être chez elle. C'était même curieux cette façon de transporter ses pénates comme les Bohémiens, leur roulotte. Cela devait être en 1917, époque où les Allemands envoyaient timidement des avions — des gothas — qui faisaient, çà et là, des dégâts sans grande gravité. Nous finissions de déjeuner lorsque mugit la sirène.

— Si nous allions sur le toit, voir ce qui se passe. Ce serait amusant, dit aussitôt Misia.

Nous montions gaiement l'escalier pour atteindre le poste d'observation choisi par elle. En sens opposé, descendaient tristement des gens qui allaient se réfugier dans la cave de l'hôtel. Jean Giraudoux était devant moi. Il se retourna et me dit, à voix basse, en me montrant ce tableau :

— Le Jugement dernier !

Il était assez difficile de le voir avec régularité. Dès qu'il redoutait de s'ennuyer, son âme voyageuse l'entraînait au loin. Il se faisait confier une mission diplomatique et il allait au bout du monde. On l'attrapait quand et comme on pouvait.

Je me souviens qu'en 1919, après la parution, dans la *Nouvelle Revue Française*, de *la Nuit à Châteauroux*, Marcel Proust, qui habitait, rue Laurent-Pichat, la même maison que moi, frappa les trois coups réglementaires, destinés à m'avertir que je pouvais monter le voir. Je le trouvai, couché bien entendu, le dernier numéro de la *N. R. F.* sur son lit. Cette lecture l'avait enchanté. Il m'en parla longuement. Il souriait et ce sourire découvrait ses grandes dents. Je ne crois pas qu'il connût encore Giraudoux, mais il dut demander à Paul Morand ou à Jacques

Rivière de le rencontrer car, à ma visite suivante, il me dit qu'il l'avait vu. Je pense qu'il n'avait pas dû ménager ses éloges.

Lors du déjeuner chez ma mère, en 1917, Giraudoux, toujours secret, n'avait pas laissé deviner qu'il s'intéressait au théâtre. Il était, alors, l'écrivain surprenant dont le style aérien, insaisissable, était si étranger à la forme habituelle que tous les regards s'étaient portés vers lui. Cette écriture d'ange suscitait aussi des critiques sévères. Tous les gens n'aimaient pas, en le lisant, être ainsi tenus à distance du sol, alors que Proust en avait été enivré.

Mais Giraudoux et le théâtre! Comment Ariel allait-il s'arranger de ce que les spécialistes appellent les exigences de la scène? La réponse était simple : il n'allait pas s'en arranger. Il n'irait pas vers le théâtre, c'était le théâtre qu'il attirerait à lui. Jeu dangereux pour tout autre que pour lui.

D'abord, comment cela s'était-il passé? Avait-il reçu le coup de foudre ou s'était-il, peu à peu, préparé à cette carrière nouvelle? Je crois qu'il vit assez vite qu'au théâtre seulement ses personnages vivraient intensément leur vie symbolique, que, là et non ailleurs, il pourrait élargir sa vision poétique du monde.

Aussi n'était-ce pas sans une grande curiosité, rapidement devenue joie, que j'assistai à ses débuts de dramaturge, à l'occasion de *Siegfried*. Les gens se regardaient surpris, heureux de cette découverte, et remerciaient Jouvet qui, dans la circonstance, avait joué un rôle plus important encore que ceux d'acteur et de metteur en scène. Il venait, en effet, de révéler à des auditoires blasés, un poète dramatique d'une espèce nouvelle. Grâce à eux deux la littérature et le théâtre allaient, de nouveau, se retrouver.

Là aussi des résistances se manifestèrent. Quoi de plus naturel? Il ne s'agissait de rien moins que d'une formule inédite, d'un nouveau langage dramatique.

Cette éloquence, toujours « ravissante », parfois précieuse, ces beautés qu'on eût dit divorcées de l'action même, agaçaient certains artistes plus directs, des critiques épris de tradition.

Chaque fois que je rencontrais ce jeune maître, ne voulant considérer en moi que le fils de Réjane, il me posait doucement la même question : « Pourquoi, Jacques, n'écrivez-vous pas pour le théâtre? » Je lui répondais toujours : « Parce que je m'en sens tout à fait incapable! » Et il répliquait : « Vous avez tort. Cela n'est pas aussi difficile que cela en a l'air. *C'est un tour à attraper.* »

En 1937, je me trouvais à New-York. J'entends retentir le téléphone. C'était lui. Il venait de débarquer, repartait le lendemain pour l'Amérique centrale en tournée d'inspection consulaire aux Antilles. Il me demandait de partager son unique soirée.

J'allai le prendre à son hôtel. Je le trouvai dans sa chambre, parmi un léger désordre de valises qui entretenait en lui l'illusion de la jeu-

nesse. Il était, comme toujours, charmant et sans âge. Je l'emmenai à un curieux spectacle, mi-cirque, mi-revue qui s'appelait *Jumbo*. Cela le divertit, je crois, sans en être assuré, car il ne se confiait guère. Ce qui l'amusa, en revanche, fut qu'on me prit, toute la soirée, pour l'acteur de cinéma Franchot Tone. Des gens venaient vers moi, pour me faire signer leur programme.

— Vous voyez ce qu'est la célébrité, me disait Giraudoux. Vous, on vous sollicite parce qu'on vous prend pour quelqu'un d'autre! Moi, on ne me demande rien!

Ensuite, je l'emmenai souper chez *Jack and Charlie*. Je lui présentai des acteurs célèbres, de jolies actrices. Ces gens-là *savaient*, le regardaient avec admiration, comme peuvent le faire les Américains. Il semblait enchanté.

Vint la guerre : un jour, j'allai le voir au *Continental*.

Je le trouvai sans illusion sur la situation générale non plus que sur ses fonctions particulières. Il regardait *tout ça* d'un air désabusé.

Ce fut là — en attendant dans une ancienne chambre pour voyageurs qu'il pût me recevoir — que j'entendis un colonel, chef de service, révéler à une journaliste américaine, un état d'esprit qui ne présageait rien de bon. La dame repartait pour les États-Unis.

Le colonel, se tournant vers son secrétaire, lui dit :

— A-t-on remis à madame les photos de Paris, la nuit, vous savez, celles où l'on ne voit rien? (Ça commençait bien!)

Puis, à la journaliste :

— Et surtout, madame, dites-leur bien, là-bas, que cette fois-ci ça n'est pas du tout comme en 1914. *Aucun enthousiasme, aujourd'hui. Aucun enthousiasme !*

Voilà le propos que cette malheureuse — qui avait l'air d'un mousquetaire — devait répéter à son pays où rien n'est possible *sans* enthousiasme.

Je revis Jean Giraudoux pendant l'occupation. Lorsque le Père Brückberger et Robert Bresson nous parlèrent du film *les Anges du Péché*, nous eûmes, tous, la même idée : le dialoguiste, il fallait que ce fût Giraudoux! Ils le lui proposèrent. Il accepta tout de suite.

Un jour, il me demanda d'aller le voir, à l'*Hôtel Beaujolais*, au Palais-Royal. Oh! Giraudoux et *ses* hôtels! Il me lut le prologue et le premier acte de *Sodome et Gomorrhe*.

Je le trouvai changé, fatigué, presque sans voix. Il lui fut difficile d'aller jusqu'à la fin de premier acte. La pièce contenait de beaux passages, mais révélait un certain déséquilibre dû, je crois, au médiocre état de sa santé. A cette époque, nous déjeunâmes plusieurs fois ensemble, au *Petit Coin*, rue Feydeau. Cette impression de fatigue, de distance où le tenait sa maladie, ne faisait que s'accuser. Son regard lointain de myope avait l'air de demander pardon. Il était gravement atteint.

Un jour, il me parla avec toute l'émotion qu'il s'autorisait sur ce

sujet, de son fils dont il venait de recevoir — de Nouvelle-Calédonie, je crois — un message lui annonçant son embarquement sur un cargo des Forces libres.

Une autre fois, il me dit, d'un de ses vieux amis, dont le succès n'avait pas résisté au temps :

— Je sais qu'il a du talent. Et puis, je l'aime bien. Mais il a toujours confondu la vie littéraire avec la littérature. C'est cela qui lui a coûté cher.

Je le vis encore deux fois. Ce fut d'abord l'année avant sa mort. Je conduisais, ce jour-là, une petite voiture. Il me vit, m'arrêta. Je lui proposai de le mener là où il voudrait.

— Je regagne mon appartement aujourd'hui. Ce serait gentil si vous me faisiez faire mon déménagement, me dit-il.

Nous allâmes à l'*hôtel de Castille*, rue Cambon, chercher les chères valises. Je l'emmenai ensuite quai d'Orsay. Son grand appartement semblait vide. En quelques gestes, il s'empara de ce désert, sema ses valises un peu partout, comme une graine, m'emmena dans sa chambre. En traversant une autre pièce, j'aperçus, traînant sur un meuble, une vieille photo : Giraudoux en pioupiou, avec pompon! J'eus le tort de ne pas la lui demander.

Tous les objets qui lui appartenaient, il passait, parmi eux, avec indifférence. Il n'était pas du tout *propriétaire*.

Il me donna deux exemplaires de *Judith*, son seul échec, sa pièce préférée :

— Il faut que Jany reprenne ce rôle-là. Elle y sera admirable, ajouta-t-il.

Je le quittai.

Je le revis — hélas! — au même endroit, le 1er février 1944. Étendu sur ce lit, rigide, entouré de quelques amis silencieux, consternés.

L'homme sans âge avait encore rajeuni. On eût dit un étudiant qui ressemblait à Jean Giraudoux.

Et, sur ce visage attentif, pour toujours fermé à la vie, persistait cet air d'étrangeté, de mystère, cet air ailé enfin que je lui avais toujours vu.

LE BŒUF SUR LE TOIT

Le *Bœuf sur le toit* était né rue Duphot. Il s'appelait alors... le *Bar Gaya*. On y entendait Jean Wiener, l'excellent pianiste. Il était déjà dirigé par ce bon géant de Moysès qui l'installa ensuite, rue Boissy-d'Anglas où tous les Parisiens de cette époque l'ont connu. Dans ce nouveau local Clément Doucet, musicien complet, vint retrouver Wiener. Ils entamèrent un dialogue à deux pianos qui dura des années pour notre plus grand plaisir. Moysès, que le « tout Paris » connut, apprécia, vient de mourir, jeune, ce qui a attristé ses nombreux obligés. Il me confiait, un jour, que lorsque le corps de Rimbaud avait été ramené de Marseille à Charleville, d'où Moysès était, lui aussi, originaire, sa mère l'avait veillé en compa-

gnie de la mère du poète. Moysès était un garçon d'une grande bonté qui n'en finissait pas de témoigner aux autres sa reconnaissance pour une réussite qu'il ne devait qu'à ses intelligentes initiatives. On ne saura jamais combien cet homme délicat secourut d'artistes dans la gêne. C'est lui qui, pendant des années, fit régner au vieux *Bœuf* une atmosphère heureuse. D'autres spécialistes essayèrent d'égaler Moysès dans ce métier délicat. Aucun n'y réussit.

Doucet adorait la lecture. Il avait fini par lire en jouant du piano. Il m'est arrivé — pour le remercier de ce que lui devaient mes oreilles — de prêter des livres à ses yeux. Il lisait une pensée, j'en écoutais une autre. Mais le pianiste était vorace. Je m'en remis à Alexandre Dumas du soin de le contenter. Doucet fut satisfait. Je l'avais quitté, en juillet, au début des *Trois Mousquetaires*. Je le retrouvai, fin août, achevant le *Vicomte de Bragelonne*. Il avait franchi les chaleurs, énorme et muet, à son piano, en tête-à-tête avec Dumas père.

Nous étions là, contents. Nous n'avions rien inventé. Mais nous espérions toujours quelque chose. Le temps, discret comme Moysès, passait. Le gros Doucet, le regard perdu, jouait toutes les musiques. Et nous n'entendions pas le bruit de sable des années.

En ai-je vu de ces couples se lever, s'enlacer, accorder leurs pas à nos chères rengaines, commencer à s'aimer! Ombres inséparables qui, grandies dans le souvenir, donnent aux lieux de plaisir, leur mélancolie, leur beauté. Aussi ne peut-on, plus tard, évoquer, sans douceur, ces airs qui ont notre âge, musiques sentimentales, nostalgiques et — pour tout dire — légères, comme nous l'avons été.

C'est là, plutôt qu'ailleurs, que je me plais à réunir les images de trois garçons — ils étaient jeunes, ils sont morts jeunes, je dis garçons — que ma mémoire sépare difficilement. Ils n'étaient pas pareils mais leurs destins le furent. Tous trois victimes de leurs tempéraments, de leur élan, de leur époque. A tous trois un avenir brillant semblait promis. Encore eût-il fallu être un peu différents ou vivre en d'autres temps! Ce fut une malchance, une sorte d'injustice, les trois méritaient mieux que leur brève, que leur douloureuse aventure.

Combien de fois n'ai-je pas vu la porte de la rue Boissy-d'Anglas s'ouvrir devant l'un d'eux! Chaque fois avec un plaisir aussi franc que mon regret d'aujourd'hui, lorsque je les évoque. Aucune porte ne s'ouvrira donc plus pour les laisser passer! Mais derrière elle, j'entends encore leurs voix, j'aperçois leurs visages.

Si je les tutoyais tous les trois, seul le dernier fut mon intime ami. Quand je l'associe aux deux autres, c'est que je les trouve si bien faits pour s'entendre. Ils étaient liés entre eux par des dons semblables et, surtout, par ce mépris de la vie, par cette attitude romantique qui fut celle de certains êtres doués et téméraires de l'après-guerre n° 1.

Chez les trois, rien de petit, rien de mesquin. Une égale générosité, un égal goût du risque. Une élégance morale qui ne se démentit jamais.

On eût dit que le même mal du siècle les avait atteints, tous trois. Tous trois, intelligents ; tous trois, intéressants. Tous trois, bons et sensibles, et tous trois, un peu fous. Ce n'étaient pas des anges, bien sûr, mais pour leurs imprudences, pour leurs erreurs même, ce sont eux qui ont payé. Ils avaient, tous les trois, si je puis dire, le cœur placé un peu plus haut qu'on ne l'a d'habitude. Leurs visages sont, pour moi, le visage même de l'époque. A elle ils sont si étroitement mêlés que j'allais oublier de dire leurs noms : Jacques de Maleissye, René Crevel et mon cher Jacques Rigaut.

Avec Jacques de Maleissye j'avais été en classe, à Janson de Sailly. Il avait, déjà, cette allure de guerrier intempestif qui ne fit que s'accentuer avec le temps. J'étais resté des années sans le voir. Je le retrouvai, par hasard, après la guerre de Quatorze.

Très grand, d'une élégance hardie, personnelle, il était aussi d'une nervosité maladive qui le faisait buter sur le début de la phrase et, parfois, bégayer. On s'y faisait. Son autorité, son ton de commandement aussitôt s'imposaient. On s'inclinait avec plaisir devant son charme singulier, mais lui, sans attendre, vous faisait une gentillesse à laquelle nul autre n'eût pensé. La rapidité de son débit ne laissait pas d'être inquiétante et l'on ne tardait pas à penser qu'aucun métier, aucune occupation régulière ne calmeraient jamais un tel ouragan.

De très vieille souche — ne le disait-on pas descendant d'un neveu de Jeanne d'Arc ? — tenu par des besoins d'argent qui allaient s'aggravant, seule une aventure exceptionnelle, voire dangereuse eût pu l'assagir, l'absorber.

Il était incapable de gagner de l'argent et trop bien doué pour dépenser. Pour oublier ses ennuis financiers, il accomplit mille gestes extravagants.

Il s'agitait beaucoup, déménageait sans cesse, se risquait, s'engageait, tournait en rond pour s'étourdir et ne pas se voir vivre dans la médiocrité. Il alla jusqu'à chercher dans les poisons une agitation supplémentaire ou — qui sait ? — un répit. Malgré tout ce désordre, il sut mettre dans sa vie une réelle poésie. Quelques poèmes, parus dans la *N.R.F.* vers 1920, témoignaient même de dons évidents que son destin compromis ne lui permettait plus de réaliser. Ce fut lui qui, d'Afrique et sur le point de s'enfoncer dans l'intérieur, envoya, un jour, à son père, le télégramme suivant : *Vais demain désert avec cinq francs. Priez pour moi.* Notre Lavarède avait fini par vivre dans un petit hôtel de la place de la Madeleine, dans la plus parfaite bohème.

Sa mort fut surprenante comme sa vie. Car il mourut deux fois. On veillait son corps, suivant la coutume, lorsqu'on le vit bouger, revivre enfin. Il n'était pas mort.

Cependant sa compagne, malade elle aussi, ne tarda pas à s'éteindre. Déçu par ce retour inutile, quelques semaines plus tard, Jacques renonça à la vie, cette fois-là pour de bon.

Je le vois très bien, revenu un instant parmi nous, jetant un dernier regard, murmurant : « Oh! Et puis zut! » et tirant pour toujours, le rideau. Il avait trente-cinq ans.

***

René Crevel, lui, avait du talent, beaucoup de talent même. Mais aucune santé. Il avait fait partie du groupe surréaliste, tour à tour brouillé puis réconcilié avec lui.

Contrairement aux deux autres, il fut un écrivain de profession. Sans doute, moins doué pour la vie, fut-il aussi plus doué qu'eux, pour cela.

René eût-il vécu, qu'il fût devenu un écrivain important. Sa carrière, je crois, eût été brillante. Il avait, à peu près, trouvé sa forme d'expression. Elle n'eût fait que s'affirmer avec le temps. Il pourrait donc sembler, au départ, moins perdu que les deux autres.

Mais René n'était pas assez fort pour être à la fois le héros et l'auteur de ses ouvrages. Or, ses livres, il les vivait. Sa santé ne le lui permit pas longtemps. Il fut donc, lui aussi, la victime de cette époque meurtrière, de cette vie d'alors qui brûlait les êtres comme des sarments.

Au physique, il était, si je puis dire, en avance sur son temps. Il ressemblait à certains jeunes gens du Saint-Germain-des-Prés d'aujourd'hui. Ou plutôt ce sont eux qui peuvent évoquer leur jeune devancier. On l'imagine très bien dans une cave existentialiste. Il avait, sans aucune intention, adopté le genre débraillé, le cheveu en désordre, la chemise à carreaux, et supprimé souvent la cravate. Il innovait. Tel qu'il était, il fut charmant, tendre, courageux, indépendant. Ses amis l'adoraient. Ils comprirent vite qu'on ne pourrait plus parler de lui au présent bien longtemps. Quand il lui devint impossible de vivre à Paris, il habita successivement à Hyères et dans la banlieue de Marseille, chez des amis bienfaisants qui firent tout pour le protéger. Lui-même se savait condamné.

Nous fûmes le voir, une fois, à Grimaud dans la montagne au-dessus de Sainte-Maxime. Il ne se faisait aucun illusion sur ce qui l'attendait. Il parlait de lui-même, au passé, comme de quelqu'un d'autre. On détournait les yeux pour ne plus voir sa jeunesse, impuissante à le sauver. Il dut mourir en souriant vainement.

***

En Jacques Rigaut j'avais un de mes meilleurs amis. J'ai rarement rencontré garçon plus délicat, plus désintéressé, plus éperdument dévoué à ceux qu'il aimait. Plus charmant aussi et plus prompt. Que de bons moments j'ai passés avec lui!

Il arrivait quand on ne l'attendait pas. « Ah! Le voilà! C'est Jacques. Quelle chance! » disait-on.

Son rythme était rapide, sa parole précipitée. Nous nous en moquions souvent, gentiment, en lui faisant répéter une phrase qui, glissant trop

vite, n'avait pas été entendue. Il avait, en la redisant lentement, le plus charmant sourire pour se moquer de lui-même. « Alors, tu as compris, cette fois, mon Coco? » Et il la redisait très vite comme un pianiste fait son trait à l'allure normale. Cette vitesse, il la mettait dans tout, à vous rendre service, à disparaître s'il sentait qu'on voulait être seul, à acheter un bouquet de violettes pour une amie qu'il venait de rencontrer. Payant toujours mais si vite qu'on ne le voyait jamais faire. Il était la proie de la vitesse.

Son visage était beau. Un Romain de médaille. Il riait de tout. Mais, un jour, son rire prit une résonance tragique : il ne pouvait plus se supporter dans le rôle que, depuis trop longtemps, il s'efforçait de jouer. Il traversa alors une crise qu'il dissimula d'abord de son mieux.

Puis il se jeta dans les drogues comme on se jette à l'eau. Il n'en sortit que pour mourir. Ce faible était un courageux. Ce drogué, la pureté même.

Souriant, il avait l'âme la plus triste du monde. Dommage que quelqu'un n'ait pas su la soigner. Elle en valait la peine.

Il essayait de s'arranger avec la vie et n'y parvenait pas. A tous ces innocents mais dangereux manèges il cessa très tôt d'être un jeune homme. Le regard s'assombrit. Le visage se creusa. Jacques ne trouvait toujours pas une porte de sortie, ou un accès sur la maturité.

Quelle solitude, grands dieux, fut la sienne!

On l'aimait beaucoup, mais il demeurait un passant.

Il fallut bientôt le soigner. Alors commença le cycle des cliniques. On recevait un petit signe affectueux d'un endroit nouveau, inquiétant. Il fut à *Saint-Mandé*, puis à *La Malmaison* et dans une maison d'Auteuil, triste comme un caveau. Enfin, à *la Vallée-aux-Loups*, la demeure de Chateaubriand. Il n'arrivait pas à prendre son aventure au sérieux. Ce fut ainsi qu'elle devint tragique.

Je l'imaginais, de loin, étendu sur son lit, la tête vers le mur et regardant la mort. Qu'on ne me dise surtout pas que ces êtres-là sont condamnés d'avance et qu'ils sont heureux de leur mal. C'est faux. Il suffirait de peu de choses pour les guérir, pour les sauver. Mais ce rien n'arrive jamais. A *la Vallée-aux-Loups*, une fois de plus, j'allai le voir. Encouragé par la gaieté de sa chambre, la majesté des arbres entrevus par les fenêtres, je tâchai de lui prouver qu'il fallait être sérieux, que Jacques Rigaut n'avait plus le droit de se moquer de Jacques Rigaut.

— Oui, mon Coco, tu as raison. Je vais mieux d'ailleurs. Je ne suis pas malheureux, tu sais!

Une semaine plus tard, il surgit chez nous, en fin de journée. Il était gai, avait l'air bien portant. Il avait dû boire un peu. Notre joie de nous retrouver faisait fond de tableau.

Nous l'emmenâmes, je me souviens, entendre une pièce de Savoir au théâtre de la Potinière. Il riait trop fort et se mit même à faire des

commentaires à haute voix, pendant les actes. Tour à tour, nous tentions de le calmer, doucement, car il avait un peu perdu la tête.

Ensuite, ayant faim, nous fûmes souper au *Grand Écart*. Il était redevenu presque normal, mais Paris, où il ne s'était pas trouvé depuis quelque temps, lui avait fait l'effet d'un alcool violent.

Il ne voulait pas rentrer. Malgré notre insistance — nous voulions le reconduire à *la Vallée-aux-Loups* — il nous affirma avoir un rendez-vous important avec des amis à Montparnasse. Il nous obligea à le laisser, place de l'Étoile. Il prit un taxi, fit un geste de la main. Nous ne devions plus le revoir, vivant.

Le lendemain, à midi, on nous téléphonait, de *la Vallée-aux-Loups*, qu'il venait de se tuer.

Dès que j'arrivai là-bas, on me fit monter dans sa chambre. Je demandai à rester seul avec lui. Sur sa table, un télégramme d'Amérique était posé en évidence. Je remarquai, sur la cheminée, une paire de gros gants que j'y avais oubliée à ma dernière visite. Deux gants, deux mains coupées qui semblaient faire un geste, comme pour le retenir. Il était très beau sur son lit. Calme et simple. Sur son visage, l'expression de celui qui a, enfin, atteint l'étape ou qui a trouvé la solution au problème. Il avait l'air de me dire :

— Pardonne-moi, mon Coco, mais c'était si fatigant de vivre!

Souvent je pense à lui. Il m'arrive même de le voir, la nuit, quelque part dans l'air... Et qui me fait des signes, de grands signes d'amitié.

JACQUES POREL

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

CORRESPONDANCE DE PASTEUR

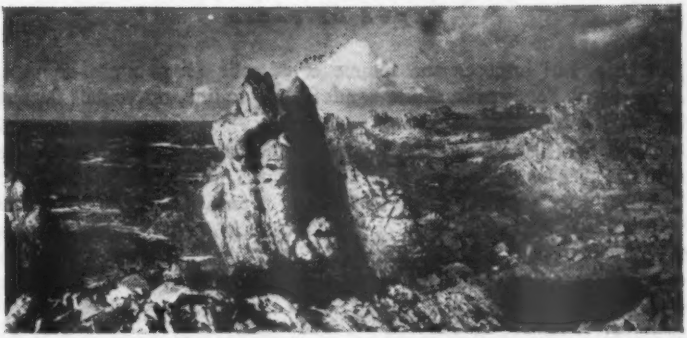
réunie et annotée par Pasteur VALLERY-RADOT *(Flammarion)*

Le petit-fils de Pasteur a réuni ici — avec quel soin ! après quelles recherches ! — toutes les pièces de la correspondance du Maître qui ont pu être retrouvées, depuis le temps où celui-ci n'était qu'un petit élève du collège de Besançon jusqu'aux jours de gloire de l'Institut Pasteur. Ainsi se déroule devant le lecteur une véritable épopée. A travers les lettres à son père, à ses maîtres, à ses amis, puis à sa femme, à ses enfants, à ses élèves, on voit le génie prodigieux du savant se développer, s'étendre, conquérir ; on assiste à la genèse des idées qui allaient bouleverser la biologie, la médecine, la vie sociale. On admire le caractère de l'homme, si loyal en même temps que si ferme dans la poursuite de ses desseins. Comment, en outre, ne pas être frappé de l'âpreté avec laquelle Pasteur harcelait les pouvoirs publics pour obtenir de l'argent, une chaire, un laboratoire ? Car tout cela — qu'on lui disputait avec quelle ladrerie ! — c'était le moyen de continuer ses recherches, et, de celles-ci, il fallut, comme d'habitude, qu'elles eussent été consacrées par l'univers entier pour que les dispensateurs de crédits en comprissent l'importance...

Nul document ne vaut ces quatre volumes de lettres pour comprendre l'œuvre de Pasteur.

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique page 133.)



L'APPEL D'OUESSANT

par Henri Queffélec

La grande nuit noire et le phare qu'elle abritait s'éteignaient sur une aube pluvieuse. Un brouillard enfermait l'île dans sa cloche pesante. L'horizon se réduisait à des lames et à des rocs.

M. Hamon dit sa messe et partit pour Penn-arland.

Accroupie derrière un muretin, Françoise guettait la marche du prêtre. Lorsqu'il fut entré chez qui elle voulait, doucement elle se dirigea vers la maison avec l'espoir de surprendre des éclats de voix, mais Jean Scouarnec jaillit de la porte. Tiens donc, on ne voulait pas de lui à l'intérieur! Blotti sous la fenêtre, il resta pour espionner. Elle regagna son logis...

Tout alla bien pour les fougueuses remontrances du recteur, ses bœufs, ses hongres, et la menace d'imposer aux vieux garçons un chapeau particulier, seulement il crut pouvoir dire un mot des pommes de terre, dont il qualifia la culture de « caprice ». Le visage de Miserere se ferme, ses épaules se voûtent. Il considère le sol. Aux phrases sacerdotales il ne prêtait plus qu'une attention dénigrante.

Épouser Françoise Méar? Il éclata d'un gros rire. Au sortir d'une mauvaise nuit, il avait été près de se croire égoïste et païen; mais tout deve-

Résumé des précédents chapitres. — *Ce roman se situe au XVIIIe siècle. D'ordre de son évêque, M. Hamon, recteur de l'île d'Ouessant, interdit à ses ouailles, sous peine d'excommunication,* « tout vol et déprédation de choses jetées par naufrage tant dans la mer que sur le rivage ». *L'île d'Ouessant malheureusement a toujours été pauvre et les naufrages représentaient un supplément de ressources que certains habitants ne dédaignaient pas. L'interdit rappelé par M. Hamon choqua quelques-uns d'entre eux, mais surtout Laurent Brenterch dit Miserere, pêcheur hardi et ancien combattant d'Amérique. Ce Miserere est guetté par une veuve, Françoise Méar, qui tant pour son plaisir que par nécessité (elle est très misérable et doit nourrir trois enfants) souhaiterait devenir sa femme. Françoise a même osé demander au recteur Hamon de conseiller à Miserere ce mariage.*

nait clair. Lui imposer une femme et démolir ses pommes de terre! Mais c'était l'entreprise d'une bande! Une victime, on voulait faire de lui une victime.

De but en blanc il cria. M. le recteur était trop dur avec sa paroisse! trop dur avec les anciens matelots! Que dirait le monseigneur des pommes de terre, hein, si on lui rapportait que ses prêtres daubaient sur la nouvelle culture? Comme si les gens d'Ouessant mangeaient trop bien! Ah! pour les jeter dans l'embarras, M. le recteur connaissait à fond l'art des paroles, mais, pour leur trouver des ressources, il n'avait pas plus d'éloquence qu'un poisson mort! Il serra les poings, se ramassa sur lui-même et, penchant le front comme un taureau, lança :

— Vous interdisez les épaves et vous voulez qu'on se marie? Y a pas de raison! Les chrétiens n'ont pas été mis sur la terre pour manger des cailloux et boire de l'eau salée!

M. Hamon respirait fort. Le hâle de sa figure avait viré au brun vif, avec des taches rouges, et des cernes bleuâtres apparaissaient sous les yeux.

— Tu racontes des bêtises.

M. Hamon s'attendait à un brave éclat de rire, à un sourire contrit... Miserere secouait la tête, ses yeux restaient chargés.

— C'est pas bien! grommela-t-il avec violence. C'est pas bien.

Une bonne femme, mariée son bout de temps, et qui ne pouvait pas rester tranquille, M. Hamon écoutait ça? Et il n'écoutait pas un homme auquel du Chaffault avait frappé sur l'épaule? Il se leva et, en un clin d'œil, eut décroché dans l'âtre un grand couteau luisant. La main gauche, il se couperait la main gauche, et séance tenante, si M. Hamon lui donnait tort : dans la question des épaves, est-ce que toute l'île ne pensait pas de même? en reprenant son recteur, n'avait-il pas montré plus de courage que les autres?

— Je ne veux pas te répondre. Tu te conduis comme un païen et comme un sauvage. Remets ton couteau où tu l'as pris.

— Vous avez peur, hein que c'est ça?

— Peur que tu te coupes la main.

— Peur que je sois un sauvage d'Amérique, oui.

— Vraiment?

Beaucoup d'Ouessantins, expliqua-t-il, pensaient peut-être comme Miserere sur la question des épaves, mais effronterie et courage ne se confondaient pas. Dans l'esprit du recteur, Miserere agissait en orgueilleux et en imbécile...

L'îlien, dérouté, se réfugia dans le silence.

— Je vois que tu joues à l'innocent, conclut le prêtre d'un air froid, qui n'exprimait pas son sentiment profond.

Miserere ne détachait pas les yeux de la terre battue.

***

M. le recteur n'était pas fier de lui. *Iracundia iracundiae*. Bienheureux les doux. Comment posséderait-il cette terre, dure entre toutes ?

Il courba les épaules et tira son bréviaire, qu'il lut en marchant. Françoise le rattrapa ; il ne voulut pas se perdre en discours ni en lamentations. D'un échec sort souvent la joie. Bénissons le bon Dieu et gardons confiance. Une bénédiction rapide, il tournait les talons. Une impotente, à Feunten Velen, attendait sa visite.

Françoise s'agenouilla sur l'herbe pour prier plus facilement. Elle ne fit que mesurer sa défaite et, sans plus attendre, voulut sa revanche.

Au bout de Loc Gweltas, plus loin qu'Ar Gouzoul, habitaient dans la même ferme deux de ses cousines, les sœurs Toullec, veuves de frères jumeaux, qui se partageaient le soin de dix enfants. On les surnommait les sœurs Tempête, et cela évoquait beaucoup de choses. Éducation giflante, humeur nerveuse, voix de commandement, proximité du Créach. Elles manœuvraient comme des hommes le bateau familial et n'avaient pas craint une fois, dans la baie du Stiff, de jeter à l'eau un garnement pignouseur pour lui apprendre à vivre...

— Dans la mer, les veuves qui remuent trop ; dans la mer avec une pierre au cou ! lançait Jean Scouarnec.

Il avait rejoint Miserere à l'intérieur et lui frappait le crâne avec une vigueur fraternelle.

— Pas ça, tout de même ! dit l'autre, qui ne se déridait point.

Il tenait en main le bout de congre séché que Françoise avait apporté et il ne le voyait pas. Avec un froncement dédaigneux des narines, il plongea les yeux dans ceux de son ami et il sortit lentement.

Les murs des sœurs Toullec arrêtaient le vent, non le fracas, qui, féroce, assaillait l'île, sur ce bord, de plein fouet. C'était ainsi depuis des siècles et des siècles.

Les trois femmes demeurent un temps sans rien dire, pour laisser aux morts le temps de descendre en elles. Autour des images pieuses qui presque toutes viennent de bris fameux s'agglutine la vie de la pièce... Dieu et l'île pénètrent ensemble... Marthe et Jeanne espèrent quelque nouvelle heureuse de pain ou d'étoffe.

— Toi, Marthe, tu as eu trente-neuf ans à la Saint-Michel. Toi, Jeanne, trente-sept à la Sainte-Barbe. C'est ça ?

— Oui ! lancèrent-elles.

— Et pour moi, quel âge vous dites ?

— Tu viens de commencer ta trente-deuxième année, tout le monde sait ça, riposta Marthe sur un ton impatient.

— Juste... de nous trois, si quelqu'une devait se remarier, vous trouveriez pas drôle si c'était la plus jeune ?

Marthe et Jeanne se regardèrent l'une l'autre et, dans le cheminée, le

murmure d'une bourrasque sembla montrer leur désapprobation. Une bourrasque est une bourrasque, une hostie rouge une hostie rouge.

Marthe prit la parole :

— Ça nous étonnerait pas?... Ça nous étonnerait tout de même! Une vieille femme ne court plus le mariage.

— Faut être ici pour se faire traiter de vieille à trente et un ans, protesta Françoise.

Miserere a pénétré dans la maison de Françoise. Les enfants le regardent. Assis dans un coin par rang d'âge et de taille, ils se donnent naïvement la main et, la peur plein les yeux, claquent des dents avec ensemble. Ils ont les pieds et les jambes presqu'aussi noirs que les moutons de l'île. Pauvres petits. Ils portent des haillons et leurs nez coulent. L'homme, gast non, ne s'attendait pas à ce tableau ; encore moins prévoyait-il que son cœur allait se fondre. Le jeu est terminé. Il avance, il s'agenouille ; sa grosse tête brune, bloc de poils et de bonté, à la hauteur des frêles visages, il sourit. Ses fauberts s'écartent. Entre moustache et barbiche filtre un rayon de soleil. « C'est toi qui est venue hier soir? » demande-t-il à Joséphine. Silence. Il répète. Cinq fois de suite. Il frotte le pied droit d'Étienne et sa réflexion lourde cherche le moyen, pour un ancien matelot, d'apprivoiser des enfants chétifs...

— Vous aimez vos filles. Vous souhaitez qu'elles grandissent en solides et vaillantes. Des comme nous, qui n'ont jamais calé la voile. Et, quand elles devraient tomber veuves de bonne heure, par guerre, noyade, épidémie et obligées de trimer sang et eau de la Circoncision à la Saint-Sylvestre, vous aimez mieux mille fois qu'elles se marient et mettent des enfants au monde. Et vous avez bien raison puisque je ne pense pas autrement.

» Mais voilà, comment s'établiront-elles, et ma Joséphine la même chose, si les hommes s'amusent à rester garçons et à fuir sur le continent? Les pommes de terre de Miserere, cautèle et frime. Il a planté ça pour poser à l'homme savant et au bon îlien : moi qui habite dans son quartier, je vous déclare solennellement qu'il a une idée derrière la tête. Rassembler ses affaires et chercher fortune ailleurs. Il paraît qu'ailleurs les femmes sont plus belles! Les autres iront à sa suite. Et les femmes d'Ouessant n'auront plus qu'à se marier avec les rochers.

« Sommes-nous des femmes, oui ou non? Avons-nous donné contentement à nos hommes, oui ou non? Qui frapperait nos petits, saurions-nous lui déchirer la figure, oui ou non? Alors, je dis, moi, Françoise Méar... »

Miserere siffle de toutes ses forces. Les airs qu'il a entendus ou chantés lui-même, de Brest à Cherbourg, de Cherbourg à Nantes, de Nantes à La Rochelle. Et de Saint-Domingue à la Louisiane en passant par Terre-

Neuve. Bouges, vergues, visages, plaines marines ensoleillées. Un requin dans les eaux vertes. Un sabord qui s'ouvre. Un canon qui sort la gueule.

Hardi ! Oh ! Jean la Mitraille,
Rev'nu hier de la bataille...

et aussi :

Taillefer et Saint-Julien,
Notre départ est certain !

***

L'étal du flux enserre les falaises. Les courants se sont tus. La houle occidentale, rouleau par rouleau, continue à s'écraser contre les roches, mais le large et trépidant Fromveur est rentré en lui-même et il repose dans sa plénitude.

Abolies les touffes de brume, un ciel gris, un ciel de déréliction, paît le monde et donne la couleur exacte du temps. Noël et son signe fameux arrivent dans quelques jours, mais on ne peut croire que sur cette île revienne un azur.

La veuve Méar court dans le sentier de falaise. Parmi ce triste et ce morne, elle exulte. Solide Miserere avec tes fauberts piqués dans le visage, à nous deux maintenant!...

Dieu seul connaît le pouvoir d'une femme et d'une mère et les tentacules de leurs ruses. J'ai saisi les sœurs Tempête, je saisirai Miserere, je les saisirai tous.

Les sœurs Tempête vont se précipiter chez Phrasie et Augustine, qui fileront chez Léontine. Et Léontine filera chez Marguerite du bourg, qui filera chez Louise et Marie-Jeanne. Et Louise et Marie-Jeanne... Avant que soit couchée la dernière femme, pliée la dernière coiffe à la marque rouge, de Pern à Penn-arland tout Ouessant discutera le complot. Le complot qui existe seulement dans la tête de Françoise Méar. Arthur Poullaouec le pilote, Jacob Fourn le pêcheur, quels reproches ne vont-ils pas entendre de leurs sœurs et de leurs mères! Les phrases tombent dans les rouleaux du Créach. « Les hommes, ça ment comme ça respire! C'est donc pour ça que vous sortiez tant! Piloter une frégate, pêcher des sardines? Oui donc, creuser un trou dans le continent pour vous enterrer l'année prochaine! « C'est bon, Ouessant, quand on tète sa mère. » Voilà ce que vous disiez, vilains déserteurs! »

Elle rit tout haut. Un point de côté l'arrête. Une lame s'écrase contre la falaise, se faufile dans des grottes et la terre frémit...

Un rouleau de plus de cent veuves et acharnées. Quelle vague fameuse!... Attention. Miserere tombe dans le lot de Françoise Méar, qui se présente devant lui en bonne amie secourable. Les femmes sont folles. Elles racontent que tu veux partir. Elles mentent, mais que faire contre un régiment pareil? Elles sont capables de venir arracher tes

pommes de terre. Prends garde, je serais trop malheureuse qu'il t'arrivât du déplaisir. A toi et à la jolie maison que tu habites.

Françoise évite le hameau de Cadoran et pique sur Toul Aoroz où il lui arriva de découvrir une épave. Aujourd'hui, rien. Les enfants d'ici et de là seront passés avant elle. La baie du Stiff ressemble à une veuve digne et humble, une vraie Françoise...

Au loin, sur le piquant de la pointe, voici la maison privilégiée. Joseph s'est taillé là une place à sa mesure. Face au Fromveur et le nez dans les inventions de la terre. Il serait délectable comme une poire du continent — ces fruits-prodiges où la patience de Dieu accumule tant de frais élixirs — de faire pousser là, dans l'ombre d'un homme, plusieurs gamins vigoureux.

En avant! Les moutons lèvent la tête.

Un hurlement a jailli...

— Étienne!

Nu dans sa longue maigreur agile, et ses côtes se dessinant en anneaux de crevette, Étienne est aux prises avec Jean Scouarnec et Miserere-Saint-Joseph, Miserere-le-Diable, qui l'étrillent en riant et en lui serrant les bras. Sur la pauvre tête, mouillée comme du goémon, sur le dos, sur le ventre, les brosses courent et courent.

— Sauvages! Vous avez pas honte?

Dix griffes, elle se sent dix griffes au bout des doigts. Miserere, quelle honte, n'a jamais compté avec cette force — on ne l'en déchirera que davantage.

— Fini aujourd'hui de penser à la noce? répond Miserere d'une voix flegmatique. C'est pas pour dire ou demander un merci, mais ton garçon, comme il était sale!

La terre vacille. Françoise serre l'enfant, comme elle peut, contre sa jupe et bredouille qu'on a cherché à l'humilier, que les petits perdent leur vigueur si on les sort de la crasse du baptême... Brusquement, la figure incendiée, la coiffe de travers, les cheveux lui balayant la gorge, elle attaque Jean Scouarnec.

— Saleté! Païen! Détrousseur de cadavres! Fumier de vache malade! Feignant qui a tué sa mère! Ça veut frotter deux sols de crasse à la peau d'un mignon, et ça ne voit pas les deux cents livres de crasse que ça porte sur l'âme soi-même! De quoi il se mêle, ce vaurien, avec son nez où il percherait trois mouettes?

Le ton grave, le chef parle. Françoise disait bien qu'à Ouessant tout le monde s'occupait de tout le monde? Pour d'anciens matelots peu pressés rien de plus facile que de nettoyer un bon coup, en camarades, un enfant chargé de vermine.

Il lance un paquet de hardes. Ficelle ton Jean-Baptiste là-dedans et

puis laisse-nous. Je te rapporterai les anciennes quand elles seront propres.

— Comme tu voudras, répond Françoise après un silence.

Après une longue et mauvaise nuit, la veuve s'assura que le jardin de Miserere n'avait pas souffert. Ce soir, pour les Vigiles, toute la population adulte disponible, à partir de tous les hameaux, allait prendre la route de l'église paroissiale. Sur les sentiers les plus lointains il y aurait des hommes et des femmes enclins à la miséricorde. Aujourd'hui, demain, après-demain, allait s'étendre la trêve de Noël. Peut-être chacun verrait-il plus clair dans les brouillards de son âme.

Cependant Miserere, qui avait distingué à l'aube, moins d'une demi-lieue en mer par les rochers d'Argenton, un brick louvoyant flamme hissée pour demander un pilote, avait répondu : « J'arrive » et descendu rapidement, Jean Scouarnec sur ses talons, le sentier de Poulmarc'h. Il avait aménagé là un trou de la falaise, plusieurs pieds au-dessus des plus hautes marées, en une grotte de sol uni où, l'hiver, et aussi par gros temps, il retirait sa barcasse, mât couché à l'intérieur. Et, depuis quinze années, Jean Braz l'innocent s'était fourré dans le fond de ce gîte bien sec avec son lit-clos, ses puces et ses guenilles. Retour de guerre, Miserere avait failli l'expulser. Charité philanthropique! Il ne lui semblait plus convenable qu'un être humain logeât dans un endroit pareil. Enfin, comme Jean Braz ne trouvait toujours pas de toit, Miserere lui avait seulement imposé le balayage quotidien de la grotte.

La *Vierge-Marie* avait disparu. Cent mille tonnerres! Hier encore elle était à sa place... Qui avait pu?... Jean Braz, on ne l'avait pas emporté, sûr que non. Pourquoi n'expliquait-il rien? S'il lui manquait deux ou trois cases, il n'était pas fou, loin de là. Une terreur pesait sur l'innocent.

— Qui a fait ça? Mais réponds donc!

Jean Scouarnec prétendait le rouer de coups pour lui entrer dans le corps le métier de gardien, Miserere secoua la tête : une veille de Noël, qui frappe un innocent agit comme un païen!

— Remercie le bon Dieu! cria Scouarnec à Jean Braz; et il ne put se retenir de lui cracher au visage.

Un pare-à-virer l'assomma. On n'invoque pas le bon Dieu quand on crache. L'autre se releva, piteux. Il saisit la main droite de Miserere et la baisa comme un esclave.

Les deux hommes remontèrent sur la falaise. A la fureur de Miserere se mêlait une admiration confuse. Ceux qui avaient retiré le bateau avaient commis une vilenie, mais ce n'étaient pas des semblants de gaillards! Des Ouessantins, ils avaient signé. Venus par mer, ils avaient dû monter leur coup entre sept et dix heures (à minuit commençait la Vigile de Noël, défendu de blesser autrui dans sa personne et dans ses biens), sans flambeau, par une ombre crasseuse.

Le brick virait de bord. Il avait retiré sa flamme. Avait-il seulement,

tout à l'heure, capté le signal? Vers Men Corn se distinguait une barque noire, dansant parmi le clapot, qui pouvait bien conduire le pilote désiré.

— Lucas Jaouen, dit Jean Scouarnec après un temps.

— Alors, c'est Lucas Jaouen qui a volé le bateau, déclara Miserere.

Ils se dirigèrent vers la maison pour fixer une ligne de conduite; ils n'avaient pas franchi le seuil qu'ils s'entendirent héler. Par Yves Saouzanet, leur confrère en célibat, qui arrivait de Cadoran. Un rond aux jambes arquées, gros crâne, cheveux courts, capable de marcher des lieues un rocher sur la tête et de plonger dans les remous des courants. Ils se saluèrent avec froideur. Miserere nota qu'on le privait de son titre d'amiral, vieille plaisanterie en usage dans le groupe américain :

— Tu viens pour le bateau?

— Il ne s'agit pas de bateau. La veuve Guichou est morte cette nuit. Elle est enterrée après-demain.

— Dieu ait son âme, lâchèrent les deux hommes, et Miserere demanda :

— Quel âge, au juste, ça lui faisait?

— Quatre-vingt-sept.

Le temps écoulé d'un silence convenable, le gros Saouzanet, campé sur ses jambes, lança rondement qu'il y avait aussi l'histoire du bateau. Laurent Brenterch pouvait se marier, ne pas se marier, les camarades n'avaient rien à y voir, mais on ne voulait pas de fuite. Ouessantin Dieu l'avait fait, Ouessantin Dieu l'avait ramené, Ouesssantin il devait mourir. Sans discussion. Par sa faute, les îliennes s'étaient soulevées hier comme des furies sus aux pauvres célibataires. « Ennemis du bon Dieu et de la paroisse. » Pour sa part, il avait été jugé le soir, toutes portes closes, dans sa propre demeure, comme une espèce de criminel. Une vingtaine de femmes, parentes et voisines, et sa mère au milieu, quatre ou cinq hommes, et tout ce monde-là le derrière calé sur un banc, tandis qu'on l'obligeait à rester debout sous la lumière d'une chandelle. Est-ce que par hasard, aux Amériques, vous n'auriez pas tous abjuré votre foi? Est-ce que par hasard vous n'auriez pas tous attrapé la maladie qui rend les hommes impuissants? Et dix, et vingt, et trente questions aussi honorables. Là-dessus on avait posé sur la table un linge blanc, avec un crucifix, et une voisine était allée chercher un Évangile, ouvert à la pêche miraculeuse. La mère avait invoqué les ancêtres, bons chrétiens et bons Ouessantins, et leur avait demandé d'ouvrir l'œil. Et Yves Saouzanet, ancien matelot du Roi, avait été contraint, sur le Christ et sur l'Évangile, de jurer que Ouessant était sa patrie, qu'il ne voulait pas l'abandonner... Le public s'était mis à genoux. Vingt *Pater* et vingt *Ave Maria*, afin d'obtenir du bon Dieu qu'Yves Saouzanet fût marié avant le Carême. Il avait dit les répons comme les autres. Avec la lumière du jour il ne comprenait plus son obéissance — sur le moment elle lui avait paru naturelle.

Partout se déroulaient cérémonies analogues. Enfin, chez tous les

Américains vieux garçons et en puissance de parents. Lucas Jaouen, Jean Mescam, Jacob Fourn, Tanguy Riou. Quand il avait pu sortir, il avait filé chez son cousin Yves Lannuzel le boiteux. Le pauvre, les commères lui avaient dit à lui que c'était de sa faute si la petite Soizic Sénéchal avait péri la semaine dernière, une gamine solide, achevée en quelques heures sans que la famille ni les voisines eussent trouvé son mal. Dieu s'irritait contre un Ouessant peuplé de traîtres!

A ce moment étaient accourus Lucas Jaouen et les camarades. Chacun avait dit son mot, et en avant vers Penn-arland. On mettrait la main sur le bateau de Miserere pour le conduire à l'écart. Le geste, une fois ébruité, calmerait les gens, et les Américains n'auraient plus à craindre les humeurs aventureuses et sacrilèges de leur chef.

Miserere se lissait la barbiche. Il respirait fort.

— Si vous ne m'aviez pas volé ma *Vierge-Marie*, je serais arrivé au brick avant Lucas Jaouen et c'est moi qui aurais touché le pilotage.

— Peut-être bien, dit en riant Yves Saouzanet.

— Vous ne me faites pas peur, reprit Miserere.

Les deux îliens échangèrent un regard dur.

— Je crois que tu hésiteras, murmura Yves Saouzanet après un silence.

Il plissa ses paupières d'un air entendu.

— Je crois que je n'hésiterai pas, répondit Miserere à voix haute.

L'autre roulait des yeux. Au-dessus du col dépenaillé de sa vareuse montait et descendait la pomme d'Adam.

— Écoute, Miserere, nous nous méfions de toi, mais nous croyons que tu es des nôtres. Les femmes vont tomber chez toi quand nous ne serons plus dans Noël et on m'a envoyé aussi pour que je te prévienne de ça. Enferme-toi, elles n'oseront pas casser la porte... Pour le bateau, par exemple, si tu es un homme sage, je te dis que...

— Vous m'avez volé mon bateau, coupa Miserere, comme à un criminel. Vous n'avez pas su trouver ma maison pour venir me parler comme à un frère. Comme je voudrai faire, je ferai maintenant.

— On dit qu'il y a de belles choses dans le fond de la mer, jeta Yves en détournant les yeux.

— Les gens ont raison de dire. Moi qui les connais, j'aurais plaisir, comme je suis bon homme, à envoyer deux ou trois puceaux faire une promenade parmi.

Saouzanet cracha dans l'herbe et il s'éloigna en courant.

Les deux hommes avaient réintégré la maison. Ils se taisaient l'un et l'autre, cependant leurs silences n'étaient pas de même nature. Et Miserere le savait bien... Jean Scouarnec avait été si joyeux quand l'avait recueilli « l'homme de Penn-arland », première ou seconde autorité morale de toute l'île après le recteur. Dès lors que l'île se détachait de Miserere, il avait beau admirer celui qu'il jugeait son maître, brûler toujours de lui montrer

son dévouement, il se demandait s'il ne marchait pas de travers. N'habitait-il pas chez un hérétique ?

— Mangeons quelque chose et puis j'irai à Lampaul, dit enfin Miserere, voir le recteur.

***

Le recteur n'était plus au presbytère mais à l'église. Une affaire de quelques pas. L'ilien poussa la porte et, dans les profondeurs de l'ombre, une grosse voix de femme lui heurta les oreilles. La vieille Mathilde se confessait, ouh gast ! Sourde comme un pot, elle racontait sur un mode tragique des fautes pas méchantes. Qu'elle avait failli en vouloir au bon Dieu lorsque ses petits-enfants crevaient de faim. Miserere approcha et consciencieusement, afin de ne plus entendre, il racla ses sabots l'un après l'autre, contre les dalles, en veillant à faire beaucoup de bruit.

Dans un grand remue-ménage, la vieille finit par s'extraire de son armoire. Avec force soupirs, elle prit ses bâtons, s'éloigna vers l'allée centrale. Miserere ne doutait pas que le recteur ne sortît le rejoindre et que leur entretien se déroulerait hors de l'église : M. Hamon ouvrit seulement sa porte et il l'appela. Miserere fit la grimace. Il ne s'avança et ne s'agenouilla, gauchement, qu'après avoir entendu prononcer le mot de peur. Non, il n'avait pas peur !

— Les femmes de ma paroisse, monsieur le recteur, deviennent trop folles. Mon bateau...

Le prêtre cogna du doigt sur une planche.

— Ta ta ta ta, va donc raconter l'histoire au gouverneur de l'île. Elle ne me regarde pas.

... A cette place, il écoutait les péchés, rien d'autre.

— Ce sont les péchés de toute la paroisse, ça, monsieur le recteur.

— Je n'écoute que les tiens.

L'ilien grogna qu'il se confesserait pour Pâques. M. Hamon rit doucement.

— Quand je tiens un poisson au bout de ma ligne, et un gros, je serais un mauvais pêcheur si je ne cherchais pas à le tirer... Tu y es, dans le confessionnal. Tu as trop de barbe et de sagesse pour attendre Pâques ! Je t'écoute.

Quand Miserere eut terminé la liste de ses péchés, le prêtre observa un silence. Ému par la franchise de son pénitent, il se préparait à un geste qui allait absoudre huit années de la vie d'un homme. Cette nuit même, Miserere allait recevoir le Christ. Victoire de Dieu, autrement plus probante que les victoires des princes de la terre avec leur cortège de maux.

En quelques phrases, il célébra la beauté de la grâce divine, du repentir humain ; il approcha encore la tête du grillage.

— Je te donne l'absolution dans un instant. Auparavant, donne-moi ta parole que tu respectes le statut diocésain des épaves et que tu ne feras jamais de pillage...

Miserere eut l'impression qu'une roche lui dégringolait sur la tête. L'asile d'ombre et de silence où une âme mourait à son péché n'existait plus. Le confesssionnal devenait une chambre de justice.

— Tu ne réponds pas, murmura le prêtre d'une voix souriante. C'est tellement difficile? Mon pauvre Miserere, fais donc un effort. Le Christ, qui est mort pour toi et pour moi, pour nous tous, est passé par des épreuves autrement plus terribles. Et tu le sais bien.

— Je ne suis pas le Christ, grommela l'îlien.

— Mais le Christ est entré en toi.

Miserere baissait la tête. Un combat se déroulait en lui, âpre et plein de fumée, comme sur un vaisseau attaqué à l'abordage, et il ne savait plus sous quel pavillon il luttait.

— Je ne peux pas..., gémit-il.

— Je t'aurai vexé avec tes pommes de terre, déclara le prêtre. Je t'assure qu'au fond de moi j'ai toujours approuvé l'expérience et je te promets que je ne m'en moquerai plus.

— Je ne peux pas...

— Tu as déjà fait le plus difficile...

Miserere souffla naïvement, comme s'il avait fallu tirer sur un bateau ou écarter une pierre.

— Je ne peux pas!

Quatre femmes et deux hommes venaient d'entrer dans l'église. Ils s'agenouillèrent près du confessionnal. M. Hamon appela le Saint-Esprit à son aide et il prononça du bout des lèvres une oraison jaculatoire. Triste, mais décidé, il lança d'une voix énergique :

— Alors, moi, je ne te donne pas l'absolution.

Et il ferma le guichet.

Le refus avait giflé l'îlien, qui choisit de se lever et de céder la place. Pas autrement satisfait malgré tout, M. Hamon se hâta de sortir. Il rattrapa son homme et l'accompagna dans la ruelle montante. Il dit qu'il connaissait l'histoire du bateau. Elle lui fournissait un argument supplémentaire.

— Quand je te demande, au nom du Christ, de ne plus tomber dans la sauvagerie, tu ne veux pas ; que tes compagnons de l'île agissent à ton égard comme des sauvages, tu viens me trouver.

Miserere ne lui laissa pas le temps de discourir. Il lui coupait sans cesse la parole. « Vous m'avez jeté dehors! » et « Allez confesser les autres » et « Votre table du presbytère, c'est pas d'un naufrage qu'elle sort? » Le prêtre leva les bras au ciel et il s'en fut vers l'église...

— Le recteur m'a refusé l'absolution! jeta tout de go Miserere à Jean Scouarnec, qui se signa.

— Alors, tu es damné?

— Je ne suis pas damné du tout. Une autre fois, on s'arrangera forcément, le recteur et moi... Je ne sais pas comment, non alors, mais faudra bien!

— Ce n'est pas comme ça, ce n'est pas comme ça, balbutia Jean Scouarnec avec un mauvais regard ; et il s'éloigna en roulant des épaules tandis que Miserere s'efforçait de sourire.

***

Le soir Miserere prit le chemin de l'église. De manière à n'y entrer qu'après le chant des Vigiles, au début de la première messe. Une bonne odeur d'encens et un éclat de lumière plus chaud que le plein jour l'accueillirent. Six grands cierges, six, brillaient à la hauteur du tabernacle et, sur la nappe d'autel, il y en avait six petits. Du Chaffault lui-même eût apprécié l'illumination et le coup d'œil.

Le prêtre se retourna :

— *Dominus vobiscum !*

L'assistance était agenouillée, hommes à l'Épître, avec des tignasses ou des calvities roses, femmes à l'Évangile, troupeau de bustes épais, sous les châles noirs que fermaient des épingles brillantes, de longues nattes pendantes et de grandes coiffes blanches (un si grand nombre avec la marque rouge!) posées comme des couronnes.

La trêve de Noël pesait sur les âmes. Trêve entre les souffrances et les haines, les pénuries et les brouilles, d'hier et de demain. Le sentiment d'une réconciliation envahissait Miserere. On lui avait volé son bateau par mégarde! A mi-chemin entre M. Hamon et lui, pendait du plafond la barque votive, qui oscillait doucement sur ses deux fils, avec des rougeoiments et des lueurs dorées : une paroisse qui rendait hommage à ses bateaux ne pouvait tolérer longtemps une telle rebuffade! Lorsque Fil-à-Plomb, avec une énergie solennelle, eut secoué sa clochette de bois pour le triple *Domine non sum dignus* et qu'en haut de l'autel eut fait halte M. Hamon tourné vers la nef, sa main gauche tenant le ciboire, sa main droite levant une hostie, signes avant-coureurs de la grande distribution divine et de la bourrasque de miséricorde qui allait fondre sur Ouessant, il n'y tint plus. Il se leva. Au-delà et en-deçà de la barque votive l'assistance remuait. Un grand nombre de femmes, des marques-rouges surtout, et quelques hommes, approchaient de la Sainte Table. Il joignit les mains et, les yeux immenses, regarda l'autel et se mit en route.

Il arrivait sous la barque votive quand, de part et d'autre, il sentit qu'on l'empoignait. A l'Épître, Jean Braz ; à l'Évangile, Françoise Méar. « Ne fais pas ça! Ne fais pas ça! » répétait la femme, tandis que l'innocent se contentait de gémir. Là-bas, M. Hamon avait interrompu la distribution. Debout face à l'allée centrale il dominait de sa grande tête calme les coiffes blanches inclinées et il considérait de loin son paroissien rétif. L'envie d'un scandale n'effleurait pas Miserere, qui rentra en lui-même : « J'allais me conduire en sauvage », pensa-t-il. Et, d'une lourde pirouette, il tourna les talons.

***

La nuit continuait d'envelopper l'île, sans étoiles, encore gluante et peuplée de gouttes silencieuses ; pourtant ce n'était plus la même nuit. Dans la lourde voix de la mer qui avait gagné en force et prolongeait indéfiniment son tintamarre sur les falaises, passait désormais la voix du Malin et, pour la première fois, depuis des années avant le début de la guerre américaine, l'îlien distinguait autour de lui le souffle d'une menace. Il marchait en titubant. Le fier matelot qui n'était jamais tombé d'une vergue n'avait jamais vomi dans les cales les plus sentineuses ! Quelqu'un gardait l'œil sur lui. Quelqu'un l'avait aperçu. Et ce n'était pas du Chaffault, même pas M. Hamon debout face à la nef, un brillant ciboire entre les mains.

Miserere le solide avait froid. Au premier Noël qui suivait la guerre, alors que la paroisse, durement diminuée dans sa substance charnelle, se blottissait sur elle-même dans une église où brûlaient douze cierges, pour reprendre avec un acharnement plus vif le collier des jours, Ouessant n'avait pas hésité à l'exclure. Les gens l'avaient traité comme ils n'eussent pas traité Jean Braz. Un damné, l'opinion de Jean Scouarnec semblait être devenue la leur.

La baie du Stiff, le chenal du Four, le Fromveur, le continent, l'archipel, tout reposait dans la même nuit pesante. La lueur du phare ne faisait pas tache d'huile. Un point jaune et puis rien. La ténèbre s'était nourrie, avec une indifférence gloutonne, de la blancheur des lames, des nuances gris-bleu de l'eau marine, du ciel changeant, des sombres falaises. Chaque objet avait produit sa masse d'ombre. La nuit écrasait le paysage comme le brasier les bûches, la profondeur des eaux l'éclat fin des poissons.

Lentement, et avec lassitude, Miserere entra dans le couloir. Il n'avait pu se douter, au passage, qu'un homme le guettait au fond du jardin et il poussa la porte de la pièce où il se tenait tout à l'heure. Le feu achevait de s'éteindre. Il le ralluma et, à sa lueur, découvrit les initiales *J.-S.* creusées dans la terre nue. Le signal arrêté entre lui et son compagnon pour le jour où celui-ci ne voudrait plus de la vie commune : « J'en étais sûr », grommela-t-il. Et une détresse de vieux solitaire le poignit soudain. A quoi bon prendre une hache, à quoi bon chercher une vengeance contre l'île... Dehors, il y eut un ricanement sauvage et une pierre vola contre la persienne. Miserere eut peur. C'était le double de Jean Scouarnec, le personnage diabolique logé en lui qui se manifestait. La main de Jean Scouarnec avait lancé le coup, mais, derrière l'homme et dans l'homme, se tenait le Diable.

Et, comme il n'avait pas été surpris de découvrir le signal de Jean Scouarnec, Miserere, une demi-heure ou une heure plus tard, après une vingtaine de cailloux, entendit la voix de Françoise Méar et son bruit de sabots. Il ne dormait ni ne veillait, absent de son corps.

— Miserere... Mon pauvre Miserere... Comme on te fait des misères...

Depuis l'église, elle était venue jusqu'ici par grandes enjambées. Elle transpirait, les cheveux lui collaient à la tête et, dans la lumière du foyer, ses yeux clairs brillaient naïvement comme ceux d'une chatte. Avec sa hauteur lourde, son ample coiffe blanche scellée de rouge, et ses rutilantes épingles qui, au moindre mouvement, s'irisaient et jetaient des éclats barbares, on eût dit une statue de la Sainte Anne des Veuves qui se fût mise en marche. L'homme se frottait les sourcils et il admirait.

— Puisque tu ne pouvais pas recevoir la communion, je ne suis pas allée la chercher... C'est pour toi que j'ai fait ça. Ah! si tu voulais...

Sous le regard qui lui fouillait le visage et l'âme, elle n'osait poursuivre. Les épingles jetaient des éclairs.

— Va-t'en!

Elle comprit qu'il avait percé son dessein, elle sentait aussi qu'il en éprouvait un vertige. Il fallait user d'obstination. Le Fromveur aux cratères lisses roulait dans la nuit. Dans un geste rapide elle enleva sa coiffe. Elle apparut devant Miserere comme une grande fille aux cheveux fous, belle sauvage qui attendait son caprice. Déjà elle s'apprêtait, mi-penaude, mi-rusée, à défaire ses épingles.

— Je ne te demande plus de me prendre pour femme... La nuit, y aurait personne pour me voir entrer...

« Je suis perdu si je me lève, songea Miserere. C'est pour le coup que j'aurais honte de dire ça au recteur... » D'une voix aiguë et tremblante, il répéta :

— Va-t'en! Tu n'as pas honte? La nuit de Noël?

Elle eut un ricanement sournois.

— J'ai honte, mais ça ne fait rien. Toi non plus, tu n'as pas eu peur de Dieu la nuit de Noël...

Derrière lui, à tâtons, il avait saisi une bûche enflammée.

— Si tu t'approches, cria-t-il, je vais te plonger ça dans les yeux, aussi vrai que je m'appelle Laurent Brenterch.

Françoise, incrédule, eût continué d'avancer. Un dernier et gémissant « Va-t'en donc! » la cloua sur place. Avec rage, elle frappa le sol du pied.

— Vieil impuissant! hurla-t-elle. Tu déshonores ton père et ta mère!

Et, à toute vitesse, elle se précipita dehors, dans le domaine du Fromveur et du Créach, où elle se mit à pleurer parce qu'elle avait insulté un homme juste. La pensée de regagner solitairement un logis froid et sombre, où se terraient des enfants mal nourris, lui poignait le cœur.

Deux grandes pattes de chien-loup s'abattirent sur ses épaules.

— Ne crie pas! Viens!

Jean Scouarnec avait épié la scène. Ce qu'il n'avait vu ni entendu, il l'avait deviné. Le Diable habitait l'île. Il dirigeait les cailloux contre les persiennes ; il clamait avec la mer sur les brisants et les falaises.

L'homme tremblait, haletait de crainte et de désir. Elle ne résista point. A pas lourds ils coururent jusqu'à sa demeure.

***

Au petit matin, tandis qu'une vague clarté se désablait du ciel, Miserere sortit lui-même de son hébétude morose. Une soupe réchauffée dans les cendres et avalée en deux coups de gorge, il affûta sa hache et l'enfouit dans un sac, qu'il prit à son épaule.

La veuve Julie Keromnès habitait une minuscule ferme dans les dernières de Feunten Velen, les yeux sur le Fromveur, le dos dans la baie de Lampaul. A peine plus grand et plus haut qu'une barque de pêche renversée sur le sol, ce logis ne se fût jamais appelé maison sans un solide toit de pierre. Ce qui n'empêchait pas la veuve, les nuits de tempête d'y recueillir avec elle sa chèvre et ses deux moutons noirs.

Julie Keromnès avait perdu d'un coup, dans une épidémie de choléra, son mari et ses six enfants. Puis sa ferme et sa vache. Elle n'avait pas fondu de chagrin, elle ne s'était pas supprimée — elle était devenue robuste sexagénaire. Il n'en avait pas fallu davantage pour qu'elle jouît d'une réputation inquiétante. On l'accusait de connaître des rites, des formules magiques. Dom Michel, quand, de sa poigne fameuse, aidée par un discours céleste, il avait remis Ouessant dans le bon chemin, n'avait pas nié le pouvoir du diable ; il avait seulement défendu de l'invoquer...

Miserere entra sans dire Dieu vous bénisse. Il bouscula les moutons, pelotonnés sur les deux coffres, et les jeta dehors. Il nettoya de la main un coin de l'âtre et, la tête barbue de la chèvre lui fourrageant avec ardeur dans la barbe, il s'assit :

— Je viens voir la sorcière.

— Quelle sorcière donc ?

— Toi.

— Il n'y a plus de sorcières à Ouessant.

Elle répondait avec un sourire qu'il jugea ambigu et il garda un long silence. Elle en profita pour traire sa bête. Elle offrit au visiteur une tasse de lait qu'il accepta.

La veuve but à son tour. L'homme étendit les mains sur les genoux et il la pria de fermer les yeux et de lui dire ce que contenait son sac.

— Je n'en sais rien du tout, lança-t-elle. Tu vois que je ne suis pas une sorcière...

La chèvre donnait un coup de tête dans la poitrine de Miserere, qui vacilla.

— Celle-ci raconte que tu sais des choses, remarqua-t-il. Et il dit que, selon les anciens, à vivre avec les animaux on participait de leur science maligne... Elle ne lui avait pas refusé sa porte, elle offrait le lait de sa chèvre. Donc elle s'était retranchée de la paroisse, obéissant à d'autres lois que celles du recteur et du troupeau des femmes.

— Tu es un homme sage, dit-elle d'une voix calme. Je ne m'étonne pas que le cœur de Françoise de Penn-arland soit plein de toi.

— Tu as trouvé ça et tu prétends que tu n'es pas sorcière?

— Pas besoin de sorcellerie pour deviner l'amour.

Miserere demeura silencieux. Une lame déferla, comme jamais encore, sur une roche de Pern. Quitte à en souffrir, il voulait permettre à une femme qui jugeait si bien de lire dans son cœur. Était-il ou non, lui-même, piégé par l'amour? Elle se taisait.

— Où les hommes ont caché mon bateau?

— J'ai communié cette nuit, Miserere. Je ne veux pas dire les choses qui amèneraient la guerre dans l'île.

Il cracha de dédain.

— Toi aussi tu cales ta voile devant Dieu. Nos ancêtres auraient honte.

La femme se signa et se pencha dans l'âtre. Fouillant une encoignure, elle amena au jour, avec soin, un petit morceau de granit qu'elle essuya dans les poils de la chèvre. Cela ressemblait grossièrement à une coupe et l'on pouvait prendre une fissure pour l'orifice d'un conduit. L'îlien mania l'objet avec une perplexité craintive; elle interrompit son examen. Il ne trouverait pas. Ce bout de caillou, legs secret que lui avait fait sa mère, qui elle-même le tenait de sa mère et il fallait remonter encore quelque temps, provenait d'un très ancien dolmen qui tenait dans sa domination un espace de terres comme on n'en avait plus l'idée. Dans cette pierre qu'ils regardaient l'un et l'autre avait coulé le sang d'innombrables victimes — des animaux fameux et des hommes — égorgées au clair de lune.

Miserere se croyait en présence d'un talisman. La pierre qui avait sauvé du choléra et du désespoir la veuve Keromnès. Il n'aurait pas en vain apporté sa hache.

La femme le traitait de vieux fou. Cette pierre, ce n'était qu'une pierre. Le Christ avait vaincu pour toujours.

— Une roublarde! Tu n'aurais pas gardé ta pierre au fond de ta cheminée si tu ne savais pas qu'elle a des pouvoirs. Donne-la moi!

— Je n'avais pas le droit de jeter une pierre que ma mère tenait de sa mère, et encore, et encore...

— Tu dis ça! Justement. Des choses vieilles comme ça, ce n'est pas rien. Tu la montres quand je parle de Dieu et de sorcellerie. Tu ne l'avais pas montrée, hein, quand je t'apportais des maquereaux! Peut-être que tu ne l'avais jamais montrée à personne de l'île?

— De l'île ni d'ailleurs!

Elle était seulement une femme solitaire, une vieille veuve à la marque rouge, perdue dans son Feunten Velen avec la mer tout autour. Elle avait eu pitié de lui. Et de son imprudence envers le Christ. Faire irruption le matin de Noël, un sac sur le dos et des yeux de fou alors que la nuit même il avait scandalisé la paroisse, appelait un acte. Elle avait montré sa pierre à un malheureux qu'il fallait reprendre, car la pierre voulait dire que rien ne comptait devant Dieu. Partout et toujours, le Christ écrasait l'orgueil.

***

Dehors, Miserere entendit le glas. Le vent soufflait de Lampaul, c'étaient bien les cloches de l'église paroissiale. Un matin de Noël. Soi-disant lorsque la terre des hommes ronronne d'allégresse. La terre des hommes? Une île en proie à la disette et à la bataille. L'allégresse? Le charivari des lames contre la falaise. Le ciel demeurait bas et d'un gris spongieux. Au-dessus de la baie de Lampaul, des mouettes sales tourbillonnaient dans les courants d'air. Dans le Sud, le jusant déchirait le Fromveur ; et les silhouettes confusès de Bannec, Balanec et Molène, qui bornaient le regard, semblaient de grands cadavres en train de pourrir sur un horizon effondré.

Oui dame, il l'avait oublié, la veuve Guichou était morte. Quatre-vingt-sept ans, la génération de la grand-mère Bizien, à cette époque les Ouessantins c'étaient de vrais hommes! Il obliqua sur la droite... Une alliée des Mescam, alliés aux Brenterch. Elle savait par cœur les Évangiles des Messes, plus une centaine de vies de saints de la Bretagne armorique. Et, en haut du nez, entre les yeux, elle portait une verrue rouge que les enfants brûlaient de toucher. Exclu ou non des sacrements, Miserere Brenterch irait saluer le corps...

La veuve Keromnès avait eu la force de sortir et d'appeler ses moutons noirs ; agenouillée devant l'âtre elle ne bougeait plus. La pierre de dolmen gisait sur un tas de goémons secs, exposée aux pattes des bêtes entre un coffre et le rouet — fallait-il vraiment garder cette relique? Elle suait de frayeur. Dire que pour cinq pintes d'eau-de-vie elle eût accepté d'invoquer le diable. Un matin de Noël. Et serait-il venu? Elle ne l'avait jamais invoqué, non, même pas le soir où la vieille Gaït lui en avait donné l'ordre à propos d'une querelle entre la grande terre et l'île, et une barque de gens armés de fusils se trouvait alors mouillée au Stiff. « Crevé le Diable » avait été la dernière parole de la mère, morte avec le sourire, une nuit de tempête, dans une chambre où avait prié Dom Michel.

— Le Diable!

Une incarnation du Diable, à coup sûr, que la créature sans coiffe et aux vêtements en désordre, qui bousculait la porte avec ce fracas dans un matin de Noël et surgissait ricanante et terrible alors que la mémoire était en train de redire son nom.

— C'est ta faute, sorcière, si je suis le Diable! Qu'est-ce que tu as fait, hein, avec l'homme qui sort de chez toi?

— Moi?... Moi?...

— Toi, Julie, empoisonneuse de ton homme et de tes enfants, païenne et sorcière.

— Tu n'as pas honte? balbutiait Julie.

Le sentier herbu de Miserere débouchait dans le hameau. Trois maisons, presque en ligne, chacune sa porte bleu clair, son enclos et ses dépendances. Les cheminées fumaient une vapeur laiteuse que rabattait le noroît et

de partout jaillissaient des lamentations et des rires. L'homme demeura interdit. Comme il posait son sac au pied d'un mur, car on n'entre pas avec une hache dans la maison d'une morte, des bêlements d'effroi retentirent. Sacrebleu! On égorgeait un mouton! Le tueur et ses aides s'esclaffaient avec des plaisanteries macabres.

Miserere se dirigea vers le seuil de la porte Guichou, ce qui provoqua la fuite d'une gamine. Apparut un homme qui avait aux pieds des chaussures de cuir et tenait devant sa poitrine un gobelet d'étain d'une taille encore jamais vue. Le gouverneur d'Ouessant, fonctionnaire et représentant du roi, premier personnage civil. Tout le monde l'estimait. Moins que le recteur, forcément! De ses jambes écartées il barrait le passage, mais un gros sourire brillait sur ses lèvres épaisses.

— Alors, Miserere, tu rentres dans le droit chemin?

— Je viens jeter de l'eau bénite sur une bonne vieille qui m'a raconté des belles histoires quand j'étais dans les jupes de ma mère. Le droit chemin, je ne sais ce que vous appelez comme ça.

— Dommage qu'un homme soit plus têtu qu'un congre! Là-dedans nous en avons plusieurs qui étaient comme toi, ils se sont décidés à comprendre. Imite-les, vieux fou, toute l'île ira de ton bord!

— C'est du monde qui vaut pas cher! Qu'est-ce qu'ils ont tous à rire? La veuve Guichou est morte, oui ou non? J'ai entendu son glas, oui ou non? Qu'est-ce que c'est que ce gobelet que tu tiens devant toi? Si tu veux mesurer le Fromveur, il n'est pas assez grand!

Il avançait, la démarche raide, sus à son contradicteur. Et celui-ci s'écarta. Mais ce fut pour permettre à trois Américains, Yves Saouzanet, Lucas Jaouen et Tanguy Riou, de passer devant. Miserere s'arrêta, muet de surprise.

Les camarades étaient propres, avec des habits bien lavés.

— On croit entrer chez une morte et on arrive dans un b...! dit-il enfin.

— Tais-toi, Miserere, ordonna le gouverneur. Un chrétien ne dit pas ces choses et tu ne sais pas de quoi tu parles...

— Une Ouesssantine comme toi devrait comprendre! lançait Julie. Un homme ne s'adresse pas à une vieille quand il y a tant de femmes! Ne doutant plus que la sorcière de Feunten Velen ne connût ses débauches, Françoise se précipitait sur elle.

— Sur la Vierge et le Christ, jure que tu n'as rien dit à Miserere! Sans ça, je te montre qu'à Noël aussi on peut mourir!

Les animaux flairaient le danger de leur maîtresse. La chèvre, de ses cornes astucieuses, fit jouer le loquet : par la porte ouverte ils se mirent à bêler lamentablement.

— Mais de qui parles-tu? hoqueta Julie.

— Tu le sais très bien.

Dans un sursaut inattendu la vieille femme réussit à mordre la main droite de Françoise, qui lâcha prise.

— Pense à Ouessant, cria-t-elle en remettant d'aplomb sa coiffe à marque rouge. Je n'ai parlé de rien à Miserere. Il avait les idées toutes chavirées après cette nuit...

— Après cette nuit, ricana Françoise. Après cette nuit.

Dans un geste furieux elle enleva une des belles épingles irisées qu'elle eût retirées avec tant de joie, quelques heures plus tôt, pour la joie d'un homme, et voulut s'en percer le cœur. Julie eut le temps de lui arrêter le bras. L'autre éclata en sanglots.

Continuant de s'adresser au Ouessantin Brenterch, le gouverneur lui demandait de croire qu'on n'oubliait pas les morts. Dans la chambre où reposait la veuve Guichou, il y avait au moins trente femmes et qui récitaient le chapelet comme il faut. Mais les vivants, hein, ça compte aussi! Les morts et les vivants forment une seule et gigantesque bande et un chef doit s'occuper de tous. Juste avant le grand départ, la vieille avait eu des phrases amères pour les Ouessantins qui ne se mariaient pas. « C'est des tout ce qu'on veut, c'est pas des hommes. » Certainement que là-haut, si les péchés ne l'obligeaient pas à se taire, elle alerterait les protecteurs de l'île!

En l'honneur des circonstances, le gouverneur a tiré de l'armoire sa plus fameuse pièce de table, digne de figurer à Versailles. Ce n'est pas exactement un gobelet, mais un flacon, muni d'un couvercle et de deux anses, un juste. Un beau nom, hein, pour mesurer le vin? Trois fermes chopines, soit une pinte et demie... Sans remonter au déluge, cela ne date pas d'hier. Au plus tôt vers la duchesse Anne. Dans ces époques, un ancêtre l'avait déniché dans une carcasse de vaisseau. Pour boire à la ronde, on ne fait pas mieux. Il sera rempli de vin; la grand-messe de Noël chantée à l'église, l'angélus de midi sonné jusqu'au bout, il circulera parmi les hommes et les femmes.

Le gouverneur, qui se frayait un chemin entre Yves et Lucas, s'approcha de Miserere.

— Qu'est-ce que tu attends, fils, pour te soumettre? Boire du vin avec les camarades, cela ne te dit plus?

Se soumettre, se soumettre... On lui volait son bateau et on lui demandait de se soumettre? On lui refusait la communion et on lui demandait de se soumettre? Boire dans un flacon appelé juste, où s'abreuvent tour à tour Ouessantins et Ouessantines... Un lent sourire moqueur, filtra dans les puissantes moustaches. Le Christ, aussi, on l'appelait le Juste. Boire au juste, ce serait encore une façon de communier...

Se soumettre...

— Tâchez de faire beaucoup de petits, jeta-t-il aux Américains par-dessus le gouverneur. Et des intelligents. Je n'avais pas besoin d'un juste à boire, mais d'hommes justes.

Il hocha la tête et s'éloigna. Avant de prendre son sac, il se retournait encore :

— Vous me chicanez pour les épaves et vous n'avez tous que du sang de pilleurs. Votre juste, c'est une épave, un enfant qui se mouille comprendrait ça...

Sans souci de narguer les uns et les autres, il avançait sur le chemin de Lampaul. Il traversa un hameau de cinq feux et de vingt-six âmes où, depuis un bébé de trois mois jusqu'à une aïeule de quatre-vingt-dix années, il ne comptait que de la famille, grand filon de neveux, de cousins, de belles-sœurs et de tantes, mais pas une coiffe ne sortit lui souhaiter la bienvenue, pas un moutard ne jaillit pour le tirer par la manche. Jusqu'aux chiens qui ne le jugeaient plus digne d'être flairé. Belle chose, hein, la parenté! Le contact de sa vieille hache le réjouissait intensément mais, quand il pénétra dans le bourg et arriva devant l'église, une crainte brusque le saisit. Il donna en même temps une caresse et un coup de pied à un chien noir qui se décidait à lui renifler les jambes et il poussa la porte du sanctuaire. Pas un ilien. La présence de Dieu. Une odeur de cire et de chaleur humaine. Le Diable et les vieilles statues. L'avanie de la communion refusée. Les écluses de la ville d'Ys.

Du fond de l'église il regardait l'autel avec un air de décision farouche. Il prit la hache en main et, jetant le sac, suivit l'allée centrale. De l'horloge, goutte à goutte, fuyait le temps. Pour les cathédrales englouties l'église paroissiale d'Ouessant comptait la chute des secondes.

Levant les yeux, il aperçut la barque votive et sa furtive oscillation. Escalader la chaire et démolir l'abat-voix en dix coups de hache, besogne imbécile. A grandes enjambées il atteignit la Sainte Table où une Julie Keromnès, cette nuit, avait trouvé place, tandis qu'on en repoussait le Juste ; il entra dans le chœur, fit une lourde génuflexion, pénétra dans la sacristie, s'empara du « fauteuil de l'évêque », siège au velours crevé dont les pieds restaient solides. Il le porta dans la nef, rapprocha deux bancs, dressa le fauteuil dessus et commença de couper les fils qui retenaient la barque. Ce n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru. L'outil manquait de prise, la cible se dérobait... Nul n'entrait encore. Dieu laissait s'accomplir la punition. Les statues pieuses ne bronchaient pas, les vieux saints de bois ne brandissaient pas leur crosse... et, sous les pieds de la Vierge, le serpent ne bavait pas de joie... Le Juste appela toute sa vigueur. Penchant la tête, il attrapa un des fils entre les dents et le fit sauter. Un congre n'eût pas mieux coupé un doigt de pêcheur! La barque, déséquilibrée, tournoyante, pendit comme une patte folle sur le fil unique — rompu, lui, à la main. La belle marque rouge et noire qui symbolisait la flottille de la paroisse tombait dans le lot du Juste. Une pierre de dolmen, qu'aurait-il pu en faire? Ceci était autrement magnifique. Ceci valait tous les jours une barque véritable.

HENRI QUEFFÉLEC

(A suivre.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

MARGUERITE YOURCENAR

Ce nom étrange, qui sonne comme un vocable d'Europe Centrale, est le pseudonyme d'un grand écrivain de chez nous, et cache mademoiselle de Crayencour, descendante d'une vieille famille du Nord. « Cet anagramme est maladroit, reconnaît-elle, et mon éditeur me reprochait sa consonance étrangère, prétendant qu'il ferait croire à une œuvre traduite. Mais tant pis, me suis-je dit, on s'y fera. »

On s'y est fait, assurément. Aujourd'hui la signature de Marguerite Yourcenar désigne pour ses lecteurs une femme qui honore notre littérature. Une française, dont le premier livre paru date de 1929 : *Alexis ou le Traité du vain Combat.*

Voilà donc plus de vingt-cinq ans que Marguerite Yourcenar a commencé sa carrière d'écrivain, puisque avant *Alexis* elle avait fait déjà une *Biographie de Pindare* que Grasset édita plus tard, mais son dédain de la publicité et des compétitions littéraires est tel qu'elle ne brigua jamais aucun prix, et commence, à son dixième livre, *les Mémoires d'Hadrien*, à connaître la grande notoriété que son exceptionnel talent aurait dû lui apporter depuis longtemps. Mais parmi les admirateurs de Marguerite Yourcenar, combien sont-ils qui la connaissent, même de vue ?

Pourtant elle est sociable, elle a trop le goût des êtres et des visages pour ne pas aimer en rencontrer. Seulement c'est une nomade : elle a bien une maison, mais à l'embouchure du Saint-Laurent, et le plus souvent elle voyage. Quand elle vient en Europe elle ne reste pas à Paris plus de temps qu'il ne lui en faut pour déposer un manuscrit chez son éditeur, corriger des épreuves, ou faire son service de presse. Elle

ne s'attarde pas pour soigner, comme tant d'autres, sa réclame, faire parler d'elle dans les échos littéraires, on se montrer de-ci, de-là. Et si durant ses courts séjours parisiens on a eu la bonne fortune de rencontrer cette femme aux courts cheveux plats et grisonnants, casquant un visage tranquille où les yeux clairs ont un regard direct, si l'on a entendu sa voix harmonieusement douce, ressenti la solidité physique et morale de sa présence, on ne sait encore rien d'elle. Elle a beau affirmer : « Je me trouve très simple, sans intermédiaire de réflexions, d'analyses entre mes sentiments et moi », dire encore qu'elle a « la sagesse de s'accepter », cela ne résout pas le problème qu'elle pose pour les autres, pour ceux qui se demandent pourquoi elle choisit de traiter toujours des sujets singuliers, si éloignés de la plupart des préoccupations féminines.

Il est surprenant, par exemple, que le premier ouvrage d'une jeune fille ait été consacré à Pindare. « C'est par une naïve ambition, explique-t-elle, dans l'intention de m'instruire : c'était le poète que je connaissais le moins. » Car Marguerite Yourcenar a commencé à apprendre le grec à huit ans! Son père, officier mais grand humaniste, la faisait travailler avec l'aide d'une institutrice. « Je n'ai eu que la légende d'une mère, dit-elle. La mienne mourut quand j'étais bébé et je ne l'ai pas connue. »

Toute jeune encore elle perdit son père, qu'elle avait accompagné quand, malade, il se soignait à Menton et sur la Riviera italienne. Il mourut dans une clinique en Suisse. Seule et libre, Marguerite Yourcenar entreprit ses voyages par le monde. Elle habita successivement Vienne, Athènes, les îles Grecques où elle écrivit ses *Nouvelles Orientales*, Capri où elle composa en 1937 l'admirable récit qu'est *le Coup de Grâce*. En 1940, elle partit pour Bordeaux et de là aux États-Unis retrouver des amis : « J'ai des amis dans tous les coins du monde. » On le croit aisément. Elle s'installa à New-York et pour y gagner sa vie, fit des conférences et des cours au Collège voisin de Sara-Lawrence. Elle aima les paysages américains et finit par acheter une maison centenaire, dans *l'île des Monts-Déserts*, à l'embouchure du Saint-Laurent. « C'est près de Barharbour, précise-t-elle, la ville d'eau élégante du temps de Henry James et du vieux Rockefeller. C'est un pays sombre et beau, à cinq heures d'avion de New-York. La population est formée de pêcheurs écossais. Je sors en bateau avec eux, ou je marche de longues heures dans les bois. Et je lis beaucoup : j'ai une bibliothèque de quatre mille volumes. »

Et quand travaille-t-elle? De cela, elle parle aussi peu que possible, ou bien pour déclarer : « J'ai en moi un élément de puritanisme qui me force à travailler, car j'aime la discipline... » Mais elle ajoute : « Pour pouvoir m'en passer. » On croit alors qu'elle a donné là une des clés de son caractère, fait de contrastes, puisqu'elle dit encore : « J'aime le luxe, mais je peux aussi m'en passer. » Mais on s'aperçoit qu'elle est toujours élégamment mise, qu'elle descend dans les meilleurs hôtels,

qu'elle court les antiquaires à la recherche d'objets grecs ou alexandrins — « J'aime l'art des époques heureuses » — et qu'elle a consacré quatre ans à parachever, entre autres, *les Mémoires d'Hadrien*. Quatre ans de discipline...

Curieuse histoire que celle de ces mémoires. Et d'abord, on se pose encore cette question : comment une romancière a-t-elle eu l'idée, imprévue pour une femme, de se mettre à écrire les souvenirs d'un empereur romain, et pourquoi celui-là ? « Parce que Hadrien me ressemble par son attitude laïque dénuée d'angoisse. Je n'ai du monde qu'une image sensuelle, je vois les objets et les êtres tels qu'ils sont, sans prolongements religieux. Hadrien regarde sa vie de haut : c'est un homme d'action qui s'efforce à la sagesse, et parvient empiriquement à des conclusions tolérables, sans suivre aucune méthode. » Marguerite Yourcenar, sous le truchement de la pourpre et du laurier a-t-elle prétendu donner un portrait d'elle-même ? Mais quand, alléché par ces demi-confidences, on lui demande si elle tient un journal intime, elle répond : « Cela ne m'amuse pas de penser à moi. » Et l'on reste pantois, comme un pêcheur qui a relevé trop tôt sa ligne, et ne ramène rien au bout de son hameçon.

Quoiqu'il en soit, cet *Hadrien* l'occupe depuis 1928, où elle commença d'écrire ses mémoires. En 1937, dégoûtée (était-ce de se trop livrer ?), elle brûla tous ses manuscrits. En 1948, faisant revenir en Amérique des caisses de livres qu'elle avait laissées en Suisse, elle trouva parmi eux de nombreuses lettres familiales qu'elle se mit en devoir de lire et de classer. Soudain elle tomba sur une feuille qui commençait ainsi : « Mon cher Marc. » Elle cherchait qui parmi ses proches pouvait s'appeler ainsi, quand par une pente naturelle de son instinct, elle pensa à Marc-Aurèle, et reconnut alors le début de son texte sur Hadrien. « Cela me parut, dit-elle, un signe du ciel, je me suis réintéressée à ces mémoires, et je n'ai fait que ça, nuit et jour, pendant quatre ans. C'est le livre qui m'a pris le plus de temps à faire, le livre central de mon œuvre. »

Un livre accompli, dans une carrière déjà riche en œuvres remarquables. Quand Marguerite Yourcenar, dans *le Denier du Rêve* décrit symboliquement la montée au pouvoir de Mussolini, et la sourde révolte des milieux populaires, quand dans *les Songes et les Sorts*, elle fait un essai sur la construction poétique du rêve, que dans *Feux*, elle transcrit lyriquement des mythes grecs, qu'elle traduit Kanafis, poète grec moderne, « sorte de Browning court qui, en quatre ou dix vers au maximum, évoque les bas-fonds de l'Alexandrie moderne et jette un coup d'œil oblique et froid sur la politique », qu'elle narre en trois contes un inceste, un drame métaphysique et une tragédie familiale à l'époque de la Renaissance hispano-flamande (sous un titre inspiré des jours de son enfance où lisant un Don Quichotte illustré elle voit l'image d'un char plein de comédiens costumés où *la Mort conduit l'Attelage)* la fermeté de son

style, la virilité de sa pensée, la diversité de son inspiration, son exceptionnelle culture font d'elle, non seulement un de nos meilleurs écrivains, mais un esprit dont la rassurante enveloppe féminine nous leurre sur l'ampleur de sa personnalité.

ART ET MOUVEMENT

Paris réserve toujours des surprises aux curieux qui explorent ses quartiers lointains. Ainsi certains soirs s'étonneront-ils qu'une petite rue mal éclairée du quinzième arrondissement connaisse une animation que l'heure tardive rend inusitée. La triste façade d'une école est éclairée au premier étage. La porte est ouverte sur une entrée sombre, une cinquantaine de personnes s'y engouffrent sans hésitation, traversent une cour humide et un préau obscur, gravissent un étroit escalier, pénètrent dans une longue salle et s'installent sur des chaises disposées en rangs devant une estrade drapée de velours rouge. Distribution de prix, conférence, cours du soir?

A travers la porte vitrée on voit circuler dans le couloir un jeune homme en maillot académique blanc. En maillot noir où des lisérés blancs dessinent la silhouette de son corps, un homme grisonnant entre d'un pas souple, saisit une canadienne qui traînait sur le piano, l'enfile (il ne fait pas chaud en effet dans cette salle), se tourne vers le public et : « Voilà, dit-il, ça va commencer. Vous allez voir *l'Esprit malin.* » Il frappe dans ses mains et crie : « Zéro, un, deux, trois... »

Non, il ne s'agit pas d'une séance de magie noire. Pourtant l'homme à la canadienne est bien un magicien : c'est Étienne Decroux, qui depuis vingt-cinq ans consacre sa vie à l'art du mime, et donne ce soir avec les meilleurs élèves de son cours, une de ses représentations hebdomadaires.

Celle-là durera près de deux heures, sans autres interruptions que les annonces que fait Decroux entre les numéros, et l'attention du public ne se lassera jamais. Pas de décors, à peine de costumes, rarement un accessoire, seulement le geste et le mouvement, mais qui atteignent ici à un pouvoir d'expression éminemment suggestif. Quelques bruits imitatifs en coulisse achèvent l'illusion. Parfois aussi un piano joue *la Sonate au Clair de Lune*, aussi bien qu'une chanson de Maillol pour créer l'atmosphère propice au sketch représenté. Certains sont très simples, et lorsque Decroux mime le menuisier, l'exactitude de ses gestes est telle que point n'est besoin d'entendre le grincement simulé d'une scie, pour imaginer qu'elle est entre ses mains vides, que l'on croit voir manipuler ensuite le rabot, la vrille et tous les instruments d'un métier observé minutieusement. Et l'odeur fraîche des copeaux qu'il paraît détacher de sa planche invisible, semble même flotter dans la salle.

Pour représenter *l'Usine*, trois jeunes gens dans ces maillots noirs cernés de blanc, qui doivent être ici une sorte d'uniforme du mime, masqués de blanc, avec une cagoule noire crêtée de blanc, évoquent par leurs attitudes et le jeu combiné de leurs bras et de leurs jambes, tout

le système des bielles, des pistons et des engrenages de la machinerie moderne. *Croisement du matin*, c'est une petite histoire sentimentale qui se passe sûrement, bien que rien ne l'indique, au coin d'une rue où un jeune homme et une jeune fille s'aperçoivent chaque jour en se rendant chacun en sens opposé, à leur travail. Et il leur faut longtemps, plusieurs changements de saison, surmonter bien des difficultés et débrouiller beaucoup de malentendus pour qu'enfin ils s'en aillent bras-dessus bras-dessous. Le déroulement de leur aventure se comprend aussi clairement que s'ils se servaient de mots pour la raconter, et il est facile aussi de suivre les mésaventures du *Poète vaincu* qui restent d'un comique léger, bien qu'elles le conduisent au suicide. *La chirurgie esthétique*, « d'une laideur calculée », avait prévenu Decroux, fait rire encore par une fantaisie outrancière, cependant dépourvue de vulgarités faciles. Mais *les Arbres* émeuvent : c'est un instant de poésie pure et de parfaite beauté plastique, lorsque trois jeunes gens et une jeune femme aux visages voilés, en maillots blancs ceinturés de vert, dans un admirable synchronisme de mouvements, se balancent lentement dans le vent. Leurs bras sont des branches, leurs doigts des feuilles. Une tempête les secoue, un souffle les remue doucement. Les voit-on tour à tour verdir au printemps, couvrir l'été de leur ombre épaisse, se dépouiller à l'automne, noircir en hiver? Libre à chacun d'évoquer leurs métamorphoses, ou plus simplement de rêver forêts, bosquets, ramures, frondaisons. L'essentiel, c'est qu'on ne peut penser qu'aux arbres. On est plus certain de voir pousser des branches sur ces corps harmonieux qu'Apollon ne dut l'être de voir Daphné devenir laurier.

Ce numéro est un chef-d'œuvre de mise au point et de réussite. Qui l'inspira, comment est-il né? « Par hasard, répond Decroux, mais il a pris des mois à perfectionner. Je n'écris jamais de scénario, je ne donne jamais de thème. Pourtant je suis contre l'improvisation, mais j'en suis partisan comme mode de travail, de création. Je dis à mes élèves : entrez sur la scène, par où vous voudrez, quand vous voudrez, ensemble ou un par un. Et faites quelque chose, un geste, un mouvement. Alors une idée centrale se dégage toujours, peu à peu, et nous la suivons. Quelquefois même elle nous entraîne fort loin. » Mais il ajoute qu'il faut un an et demi, deux ans de travail, de gymnastique, pour acquérir le rythme, le dynamisme, l'équilibre qui assure au corps ce qu'il appelle *l'occupation de l'espace*. « Il faut, dit-il aussi, se figurer avoir derrière soi un canevas quadrillé, et parvenir à ce que tous les mouvements s'y inscrivent aussi précisément que si l'on faisait de la tapisserie. Et apprendre, ce qui est long, à neutraliser son visage. »

Celui qui parle ainsi, Parisien né d'un Savoyard et d'une Alsacienne, fut jusqu'à vingt-cinq ans un travailleur manuel : plombier, maçon, terrassier, docker à Marseille, infirmier à Beaujon, ouvrier d'usine, poseur de joints en caoutchouc dans les glacières de boucherie, son adresse fut toujours innée. Ses heures de loisir il les passait au café-concert, aimant

les spectacles de variété et bien plus les acrobates et les jongleurs que les diseurs à voix. Féru de Carpentier, « le pugiliste civilisé et mondain » comme il l'appelle, pour l'harmonie et la précision de ses gestes. Lisant aussi les philosophes et les poètes, amoureux de sculpture et d'architecture. « Les formes à trois dimensions, dit-il, je n'ai pas besoin de couleur, je n'apprécie la peinture qu'intellectuellement. »

Tous ces dons et ces goûts mélangés le portèrent à entrer en 1923 à l'école du Vieux-Colombier. Il y resta deux ans, subissant à travers Copeau l'influence de Gordon Craig qui attache de l'importance à l'entraînement corporel du comédien. Il fit de la gymnastique, de la danse classique, de l'acrobatie. Il ne désirait pas vraiment faire du théâtre (pourtant ce mime a une belle voix et un parler très juste) mais retournant la proposition de Copeau : être mime d'abord pour devenir comédien, il pensait : commencer par être comédien pour devenir mime. Et il fit de la figuration et joua quelques rôles chez Baty, chez Jouvet, puis chez Dullin où il resta huit ans. En 1931 il donna sa première séance de mime à la salle Lancry. Puis Jean-Louis Barrault arriva chez Dullin, et ils firent un scénario à trois qu'ils représentèrent en 1932.

Dès lors, Decroux renonçant au théâtre s'imposa de durs sacrifices pour l'amour d'un art exigeant et sous-estimé. « Je ne suis pas contre l'écriture, explique-t-il, mais je crois qu'une œuvre dramatique devrait partir du mime, et s'adjoindre petit à petit le verbe, la musique, les décors et les costumes complémentaires : le dosage ne serait pas le même et on arriverait à un meilleur résultat. »

Que penseront les auteurs dramatiques de cette théorie ? En tous cas, c'est le credo qui incita Decroux à fonder une école, *Art et Mouvement*. Et il se plaint, en apôtre dont la foi ne soulève que peu de zèle, du petit nombre de ses élèves, de la rareté parmi eux des jeunes filles et de l'infime proportion de Français qu'il recrute. D'ailleurs c'est en France que Decroux est le moins suivi et apprécié. Il a fait de grandes et heureuses tournées en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Angleterre. Il est allé durant deux mois en Israël, il ira bientôt en Italie. Ici, on ignore généralement ses efforts, et faute d'argent et de publicité, ses spectacles ont l'allure confidentielle de séances secrètes d'un culte interdit.

Un néophyte, qui n'est autre que Paul Claudel, veut inspirer à Decroux un chemin de croix. Pour un mime qui prétend à l'inutilité des thèmes, l'occasion serait belle de suivre celui-là.

UN AMATEUR D'ART

La vente qui vient d'avoir lieu à la Galerie Charpentier de quelques tableaux ayant appartenu à Camille Groult, remet en vedette le nom du célèbre collectionneur, mort vers 1907.

Dès son jeune âge, le goût des œuvres d'art lui vint en trouvant sur les quais un célèbre livre de gravures, *Liber studiorum*, exécutées par un

peintre anglais du XVIIIe siècle d'après Claude Lorrain. Dès lors il ne cessa d'acheter, ne se fiant qu'à son instinct et négligeant les avis d'experts, les tableaux et les dessins qu'il amoncelait chez lui : avec son usine de pâtes alimentaires, ce furent là les deux seules occupations de sa vie. Il ne s'en délassait qu'en dessinant lui-même : madame Groult, sommeillant toujours après dîner dans son fauteuil, lui servait le plus souvent de modèle inconscient. Parfois cependant il pastichait quelques-uns de ses trésors. Ainsi M. Fauchier-Magnan raconte qu'à la vente Beurdeley, il aperçut Groult, très excité, se lever pour voir à qui était adjugé, 19 000 francs, un dessin de Fragonard. C'était à M. Cognacq, et Groult se rassit, satisfait. « Pourquoi ce dessin qu'il n'a pas poussé, semble-t-il l'intéresser autant? » demanda Fauchier-Magnan à son voisin. « Parce qu'il est de Groult lui-même », répondit celui-ci. Quelques jours après, Groult racontait à des amis que M. Cognacq ayant eu vent de la chose vint le voir pour lui dire : « Jurez-moi que ce n'est pas vous qui avez fait ce dessin? — Que voulez-vous, j'ai juré, soupira Groult. Je ne voulais pas lui faire d'ennuis. »

Réaction de collectionneur qui sait bien que pas plus qu'un autre il n'est à l'abri de pareille mésaventure et que les plus avertis ne sont pas exempts de faire des erreurs d'attribution, parfois grossières. Témoin ce directeur de musée, admirant les innombrables dessins de Watteau couvrant les murs du bureau de Groult. « Comment, dans une seule vie avez-vous pu réunir autant de dessins de Greuze? C'est étonnant », dit-il à son hôte. « C'est encore plus étonnant que vous ne l'imaginez, répondit celui-ci, je les ai trouvés en cherchant des Watteau ». Car avec sa grosse tête, ses favoris, son air d'orang-outang, il avait de la finesse et de l'humour. C'est lui encore qui répondait à un marchand qui lui présentait un tableau, et donnant le prix ajoutait : « Avec son cadre ancien. — Bien, j'achète le cadre. » Le tableau ne lui plaisait pas, il le savait à première vue.

L'entassement des œuvres d'art, qui encombrent l'hôtel de l'avenue Malakoff, donne l'impression d'ailleurs d'avoir été réalisé avec encore plus d'amour que de savoir faire. A côté du magnifique portrait qu'a fait Watteau de son protecteur, M. de Jullienne (l'unique portrait connu signé par ce peintre), du *Divertissement champêtre* et du grand portrait de la Guimard par Fragonard, de quantité de pastels de Latour et de Perronneau, du beau visage de lady Mulgrave par Gainsborough, dont le Metropolitan Museum n'a que l'esquisse, des plus beaux spécimens de l'École anglaise qui remplissent de longues galeries, de remarquables portraits de Goya, on voit des œuvres secondaires, mais toutes parlant au cœur ou à l'imagination. Ainsi sur une console, un tout petit portrait par Prud'hon représente une jolie brune, souriante. Sous le verre qui la protège, au bas de la toile, quelques feuilles de roses desséchées, glissées là par Groult, attestent son attendrissement sur la triste destinée de cette jeune femme : Constance Meyer espérait, à la mort de madame

Prud'hon, se faire épouser par le peintre, son maître et son ami. Celui-ci n'y consentit pas, et elle se suicida, avec un couteau, dit-on. L'ex-voto du collectionneur, à la mémoire de la désespérée, est d'une piété charmante. Plus loin on bute sur une assez grande composition d'Aimée Morot appuyée aux pieds d'un fauteuil, dont le principal attrait pour Groult est qu'elle illustrait pour lui l'actualité : la visite du tzar Nicolas II à Paris, le cortège de landaus qui l'accompagnait autour de l'Arc de Triomphe.

Un grand salon est orné de magnifiques tapisseries, commandées sur des cartons de Boucher par Louis XV pour l'empereur de Chine. Celui-ci considéra leurs personnages comme des caricatures de sa race : leurs nez étaient trop longs. Vexé, il les fit rouler et serrer dans des caves où elles furent retrouvées au moment de la victoire de Palikao. Ramenées dans les fourgons de l'armée française, elles aboutirent chez un négociant de Marseille qui mourut, devant de l'argent à sa servante. Ses héritiers, en compensation de cette dette donnèrent à celle-ci les tapisseries. Elle essaya de les vendre : un premier antiquaire lui en offrit 10 000 francs. Étonnée de pareille aubaine, elle pensa alors qu'elle pouvait en retirer davantage. Elle chercha un second antiquaire qui lui proposa 20 000 francs, elle en trouva un troisième qui lui donna 30 000 francs. C'était vers 1890. Groult les acheta à ce dernier, et fut fort amusé d'apprendre que les tapisseries faisaient l'objet de deux procès : l'un entamé par les héritiers contre la vieille bonne, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils ne lui devaient pas une somme aussi importante, l'autre de la vieille bonne à l'antiquaire qui l'avait volée, prétendait-elle. Les deux procès furent perdus, et Groult resta l'heureux possesseur des tapisseries de l'empereur de Chine. Elle sont chez lui comme une quelconque décoration murale, nullement mises en valeur par l'arrangement des meubles, où s'entassent sur les tables des tabatières précieuses, des porcelaines, et sur les sièges des dessins et des tableaux de maître. Dans un coin des poupées napolitaines sont posées comme au hasard d'un retour de voyage, dans un autre des chiens, peints, sculptés, en porcelaine sont mis par terre, presque en vrac. Sur la maquette en plomb d'un canapé Louis XV, grand comme un accessoire de poupée, un minuscule chien en Saxe a été couché, on dirait par un enfant qui s'amuse. *Les Majas* de Goya penchées à leur balcon semblent regarder des dizaines de boîtes où des papillons sont épinglés. On marche sur les dessins de maître, on se cogne à des feuilles de paravent peintes par Watteau, des livres japonais venant de la collection Goncourt sont entassés sous des masques de théâtre chinois, on sent que l'on manque d'invisibles merveilles, et l'on n'imagine même pas que l'on ait jamais pu dresser un catalogue de ce fouillis d'exceptionnelles raretés.

Mais ceux qui ont connu le « père Groult », comme ils l'appellent, savent que ce désordre était organisé : des piles de dessins de Fragonard et de Watteau semblaient négligemment posés sur une chaise ;

si les ayant regardés on les remettait n'importe comment : « Qui a touché cela ? » demandait Groult.

Cet entassement, habile naturellement, appelait la poussière. Il y en avait des couches sur chaque objet. Quelqu'un après dîner sortant son mouchoir pour essuyer un tableau : « N'en faites rien, lui dit sévèrement M. Groult, si vous n'êtes pas capable de juger une œuvre sous un centimètre de poussière, vous n'êtes pas digne de venir chez moi. »

Rien n'est changé aujourd'hui dans cet hôtel que le « père Groult » a patiemment encombré. Moins de poussière, mais autant d'amour flotte encore sur les choses rassemblées par ses soins. A une amie excusant l'absence de son mari qui était à la chasse, le vieil homme répondait véhémentement : « Comment le laissez-vous pratiquer un sport où un plomb malheureux pourrait lui faire perdre la vue ? Si je devenais aveugle, et ne pouvais plus regarder les objets de ma collection, je les ferais réunir en un grand tas au milieu de la cour, et j'y mettrais le feu, afin qu'ils ne réjouissent plus les yeux de personne, puisque les miens n'auraient plus le plaisir de les voir. »

Ses yeux se sont fermés il y a quarante-cinq ans mais, Dieu merci, sa passion jalouse ne lui fit pas exprimer pareil vœu dans son testament. Sa collection traversera les siècles, et son nom, comme celui des amants célèbres, restera accouplé à ce qu'il a tant aimé.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE TESTAMENT

par Nevil Shute *(Stock)*

Le récit débute sur une histoire de testament, assez compliquée, pour nous emmener ensuite en Malaisie où l'auteur évoque l'extraordinaire odyssée d'un groupe d'Anglais faits prisonniers par les Japonais. Un épisode hallucinant : la crucifixion de Joe Harman, un Australien prisonnier qui avait tenté de venir en aide aux captifs, mais la description est esquivée. C'est ce Joe Harman, qu'une certaine miss Paget, après avoir survécu à l'exode en Malaisie, ira rechercher, et retrouvera finalement en Australie, où elle fondera la Cité du Bonheur.

Trois observations : 1° Nevil Shute, célèbre dans les pays anglo-saxons (*Pastoral*, *Landfall*, *Round the Bend*... ont tiré à plus de cent mille), est insuffisamment connu en France, mais *le Testament* n'est pas son meilleur livre (à comparer avec l'admirable *Nous sommes restés des hommes*, de Sydney Stewart) ; 2° Les épisodes du récit ont un caractère historique, mais se sont déroulés à Sumatra (le fameux exode de Padang, qu'on retrouvera aussi dans *Nous sommes restés des hommes*, où des femmes errèrent deux ans et demi...) ; 3° Le titre anglais du livre — *A Town like Alice* — évoque la naissance d'Alice Springs, la féerique petite cité australienne. Pourquoi n'avoir pas gardé ce titre ou n'en avoir pas trouvé un qui corresponde mieux au tragique du récit ?

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique bibliographique page 150.)

par THIERRY MAULNIER

LA TÊTE DES AUTRES. — HERNANI

DEUX pièces auront été, cette saison, « lancées » par ceux à qui elles n'avaient pas plu. Je ne veux pas dire qu'elles n'auraient pas connu le succès, de toutes façons. Mais leur succès a été plus grand, plus immédiat, parce que ceux qu'elles avaient blessés, ou choqués, ont pris à témoin, avec éclat, par la voie de la presse, l'opinion elle-même : et l'opinion a voulu, comme il se devait, se faire une opinion. Ajoutons que le scandale, si scandale il y a, attire toujours les curieux. Beaucoup de Parisiens ont voulu, sans tarder, aller voir le *Bacchus* de Jean Cocteau à cause de la querelle Cocteau-Mauriac, et de ce que cette querelle leur avait appris concernant le caractère « blasphématoire » de la pièce. Beaucoup de Parisiens se sont empressés de louer des places pour *la Tête des Autres* de Marcel Aymé lorsqu'ils ont su que l'auteur de cette pièce y faisait de certains magistrats, de leurs femmes et de leurs enfants, une peinture telle que le corps entier de la magistrature protestait publiquement, que l'on parlait même de poursuites.

On a bientôt cessé de parler de poursuites, heureusement. Des poursuites auraient eu pour seul résultat de donner à penser qu'en 1952 la liberté d'expression accordée aux auteurs dramatiques était moindre qu'au temps d'Aristophane, de Racine et de Beaumarchais. La protestation officielle des représentants de la magistrature contre une pièce de théâtre était déjà, par elle-même, une grande maladresse.

Je prie le lecteur de croire que l'auteur de cette chronique ne nourrit aucun sentiment de haine à l'égard de la magistrature ; il compte des magistrats dans sa propre famille. Il n'est pas convaincu qu'il y ait dans la magistrature actuelle beaucoup plus de cas de servilité à l'égard du pouvoir, de concussion, d'indifférence à la vie ou même à l'innocence possible des accusés, d'infidélité conjugale ou de sénilité précoce qu'à n'importe quelle autre époque de l'histoire. Il est convaincu au contraire — encore qu'un malin génie se soit complu, au cours de récentes affaires judiciaires, à donner des arguments aux champions de Marcel Aymé —

que les exemples d'intégrité, de scrupule et d'indépendance sont infiniment plus nombreux parmi nos magistrats que les exemples contraires, et cela en dépit de conditions matérielles de vie plus que médiocres, presque misérables, qui pourraient donner bien de la force à certaines tentations. Cela dit, il est de tradition et de droit, pour les auteurs comiques, de moquer la justice, et même de la moquer méchamment, comme il est de tradition et de droit de moquer les autres grands corps constitués, ou catégories sociales, dans leurs travers professionnels, et aussi dans les ridicules ou les vices qui sont le lot du genre humain. Les militaires, de Matamore à l'adjudant Flick et aux généraux de Jean Anouilh, les médecins, de Diaforius au docteur Knock, les faux et vrais dévôts depuis Tartufe et Orgon, les banquiers, les commerçants, les hommes politiques pourraient se plaindre d'avoir été, somme toute, aussi mal traités par les auteurs satiriques que Perrin Dandin, « Maillart, juge d'Enfer », et Brid'Oison. Quant à la fidélité réciproque des époux, et autres vertus privées, me sera-t-il permis de dire qu'elles ne sont le monopole d'aucune profession ou fonction, ni leurs contraires?

Il faut noter d'ailleurs que M. Marcel Aymé s'est étonné lui-même de la façon dont on avait fait dévier le débat, comme si ce débat avait concerné les vices et les vertus de la magistrature. « On oublie, a-t-il déclaré en substance, que le personnage principal de ma pièce n'est pas l'un ou l'autre de mes deux procureurs, ou la femme de l'un, qui est la maîtresse de l'autre, mais le condamné, le condamné à mort innocent. » Sans doute M. Marcel Aymé a-t-il raison. Le vrai problème, le grand problème que l'auteur a eu le mérite de poser avec une brutalité peut-être bienfaisante, dans toute la première partie de sa pièce, c'est celui de la Justice elle-même, et non celui de la moralité des juges. Un homme comparaît devant d'autres hommes, à qui la société a conféré le droit de disposer de sa vie. A supposer qu'il soit coupable, il faudrait encore savoir dans quelle mesure il est responsable de sa propre culpabilité, et si la puissance collective qui le condamne ne l'a pas d'abord poussé vers le crime. A supposer qu'il soit innocent... En principe, il faut que sa culpabilité soit prouvée. Mais où commence, où finit la preuve en la matière? Il y a des erreurs judiciaires involontaires. Il y a peut-être parfois des erreurs judiciaires volontaires, destinées à sauver le véritable coupable au prix de la vie d'un innocent moins bien défendu. De toutes manières, le domaine est immense où il n'y a pas de preuve absolue. Dans des cas fréquents le rôle du ministère public est précisément d'emporter l'adhésion du jury en faveur de la culpabilité, le rôle de l'avocat est d'emporter l'adhésion en faveur de l'innocence. Il n'y a pas de preuve irréfutable, puisque des deux hommes dont les thèses se combattent, l'un peut croire en toute bonne foi à la culpabilité, l'autre, en toute bonne foi, à l'innocence. Qui l'emportera, qui obtiendra la décision des jurés? Le plus habile bien souvent, celui dont les arguments auront été le mieux amenés, et mis en valeur, celui qui aura eu la voix la

plus chaude et la plus persuasive. A la limite, toutes chances égales au départ, la tête d'un homme devient le prix d'une sorte de concours d'éloquence : et si le procureur a obtenu cette tête, contre un adversaire redoutable, dans des conditions difficiles, ne sera-t-il pas porté à considérer cela, à fêter cela comme un *succès*, comme une étape brillante dans une carrière? Le policier qui a procédé à l'arrestation s'enorgueillit, lui aussi, d'un succès qui a pour conséquence la mort d'un homme. Du moins a-t-il couru des risques, a-t-il exposé sa vie contre cette autre vie qu'il traquait. Le procès à faire, ce n'est pas celui de tel ou tel juge, ou de tel ou tel procureur, ou de tel ou tel avocat — il en est, sans doute, d'indignes, de ridicules, il en est d'admirables — c'est celui de l'institution judiciaire elle-même. C'est celui des conséquences que comporte cet étonnant droit de vie et de mort dont dispose la collectivité sur les individus. Un tournoi académique met en cause deux orateurs, des jurés écoutent plus ou moins distraitement ce qui se dit et marquent les points, des fonctionnaires bâillent en regardant la pendule, le public est là comme au spectacle, on se congratulera à l'issue des débats : « Cher maître, vous avez été admirable... » et l'enjeu est une tête vivante, une tête humaine. Le vrai problème, dis-je. Il dépasse la moralité ou l'immoralité de tel ou tel individu. Il est digne d'une âpre, forte, impitoyable et généreuse comédie : M. Marcel Aymé a raison en disant que c'est de cela qu'il s'agit, et non pas de la vertu des épouses de magistrats. Mais si, dans les indignations soulevées, dans les polémiques provoquées par sa pièce, il y a eu malentendu, il se peut que M. Marcel Aymé ait dans ce malentendu une part de responsabilité. Lui-même, il ne semble pas avoir été rigoureusement fidèle au dessein qui s'annonçait, superbement, dans les premières scènes de sa pièce. Lui-même, il a un peu perdu de vue son vrai sujet, *la peine de mort*, pour nous parler avec un peu trop de complaisance de la mauvaise conduite d'une abominable procureuse, de la corruption de la magistrature et des scandales de la IVe République (poldave). Une certaine actualité anecdotique s'est glissée dans son grand dessein, au point qu'on a pu dire que certains moments de *la Tête des Autres* ressemblaient à des sketches de revue — d'ailleurs fort bien amenés et d'une grande efficacité comique — plus qu'à des scènes de comédie. Ces défauts — si ce sont là des défauts — ne seront d'ailleurs pas de nature à nuire au succès de la pièce, au contraire. On peut regretter qu'il n'apparaisse pas, dans *la Tête des Autres*, un grand personnage de théâtre, un personnage d'une consistance dramatique égale à celle de Lucienne ou de Clérambard. Mais la violence comique des situations, l'efficacité du dialogue, la qualité d'invention de certaines trouvailles (telles que la dispute des deux faux policiers au sujet des mérites comparés de l'enseignement d'État et de l'enseignement libre) rendent une fois de plus évident ce que l'on savait déjà : la verve polémique et satirique de M. Marcel Aymé lui donne une place singulière parmi les auteurs de notre temps.

***

Hernani, joué à la Comédie Française pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, a provoqué des rires que la presse communiste a jugés sacrilèges. Ces rires ne résultaient pourtant pas d'une cabale. Ils étaient une réaction naturelle et inévitable du public devant un style théâtral dont l'outrance paraît aujourd'hui extravagante et devant un langage dont la sonorité ne peut pas ne pas paraître un peu creuse. Que Victor Hugo, qui a écrit de mauvais vers, en ait écrit aussi de magnifiques, et même de merveilleux, je pense que tout le monde en tombera d'accord. Mais à quelques exceptions près, ce n'est pas dans son théâtre qu'il faut les chercher. Quant aux caractères, ils n'ont pas plus de consistance, de profondeurs ni de détours que ceux de Dumas père, et *Hernani*, même ramené aux mesures du mélodrame romantique, n'est pas une pièce bien faite. Les longueurs, les répétitions, l'énormité des tirades y sont presque intolérables, et il est bien difficile de s'intéresser au sort du héros de cet opéra sans musique, car le malheureux Hernani est une baudruche. Toujours en mauvaise posture théâtrale, toujours surpris au mauvais moment, incapable de mener à bien ses amours comme sa vengeance, il finit par se faire prendre stupidement avec tous ses amis dans le souterrain où il croit tenir son adversaire, et lorsqu'on lui fait grâce, il tombe aux pieds de son vainqueur sans un mot, ni une pensée, pour ceux qu'il a attirés dans l'aventure et dont il pourrait se sentir solidaire. Sa mort, enfin, est presque ridicule. J'avoue que, pour ma part — était-ce le vague remords d'avoir été autrefois assez sévère pour le patriarche du romantisme français ? — je suis allé voir *Hernani* fermement résolu à juger la pièce aussi favorablement qu'il me serait possible. Il m'a bien fallu me rendre à l'évidence. *Hernani* n'est pas une bonne pièce, et c'est une pièce qui a abominablement vieilli, tandis que *Lorenzaccio* garde sa jeunesse. Nous n'y pouvons rien. Il n'y a plus de bataille possible autour d'*Hernani*.

Les interprètes ont fait, pourtant, ce qu'ils ont pu. M. Jean Yonnel, dans le meilleur rôle de la pièce, celui de Don Ruy Gomez de Silva (la scène des portraits reste un beau morceau de bravoure), a su mettre ce qu'il fallait de vérité pour rendre la convention supportable. M. André Falcon s'est débattu vaillamment dans le rôle « impossible » du personnage principal. M. Roland Alexandre, un peu fragile encore pour le personnage de Don Carlos, a dit son monologue du quatrième acte avec une étonnante intelligence, presque trop d'intelligence pour le texte. Madame Louise Conte, qui est une très belle et savante comédienne, n'a pu nous émouvoir pour les malheurs de Dona Sol. Est-ce tout à fait sa faute ?

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

LES AMOURS DE GEORGE SAND

La vie de George Sand que vient de publier André Maurois (*Lélia ou la Vie de George Sand*, Hachette) fera oublier celles qui l'ont précédée. On n'avait jamais encore réuni sur le sujet tant de documents importants (beaucoup étaient inédits) ni évité avec autant de finesse la biographie à thèse. Avec une discrétion extrême Maurois s'est abstenu de brosser ces portraits d'ensemble qui font morceaux d'anthologie mais où se glissent si aisément les conjectures ; il a fui les grands exposés psychologiques, préférant mettre en lumière les faits révélateurs, les citations qui portent et, chaque fois qu'il l'a pu, il a laissé parler George Sand elle-même. Rarement auteur a joui de tant de liberté entre les mains de son biographe. Le lecteur, auquel aucune conclusion ne paraît jamais imposée, est traité avec la même réserve. C'est le modèle de l'essai libéral.

Cela ne signifie pas qu'il ne soit fait que d'aériennes suggestions. Nourri d'évenements au contraire, riche d'observations sûres, il se lit comme une enquête ou un roman réussi. Mais évoquant un personnage réel il pose des problèmes psychologiques particulièrement excitants pour l'esprit. Les héros des grands *romans* ne suscitent pas de questions. Ils ont la plénitude lisse d'un univers intérieur repensé. Avec les êtres *réels* on est sans cesse dans l'imprévu, l'énigme surgit partout et si l'on veut donner l'illusion de leur présence il ne faut ni « fermer le cercle autour d'eux » ni réduire leurs contradictions. Maurois sait tout cela. Il nous a laissé des problèmes à résoudre et son livre, étayé sur de vastes lectures, éclairé d'une philosophie bienveillante, s'impose comme une grande réussite.

Sur les ascendants de George Sand, princes, soldats, nobles seigneurs, ménagères agitées ou modestes oiseliers, sur les Koenigsmarck, le fastueux Maurice de Saxe, la voltairienne madame Dupin de Francueil et l'ardente Sophie-Victoire Delaborde, Maurois a moins insisté que

George Sand ne l'a fait elle-même dans l'*Histoire de ma Vie* (ouvrage excellent, mais trop discret sur ce qui pourrait nous intéresser le plus). C'est qu'en développant sa généalogie, la romancière se complaisait à vivre son conte de fées personnel, tandis que Maurois ne songe qu'à préparer une mise en place nécessaire. Il s'agit de montrer ce que George Sand doit à l'opposition en elle-même continuée de ses parents maternels et paternels : du côté roturier et du côté princes. Cela que Sand avait bien vu elle-même : cette position « à cheval » sur deux mondes ennemis à laquelle elle attribuait ses idées socialistes et démocratiques.

On sait que George Sand n'oubliant rien des tournois familiaux qui opposaient sa mère et sa grand-mère, la rue Grange-Batelière et le château de Nohant, s'est sentie « peuple ». Sous l'influence de Pierre Leroux, de Barbès et quelques autres elle s'est même déclarée communiste. A ce choix sa générosité n'était pas étrangère. Elle n'a jamais cessé de se montrer bienfaisante, avec délicatesse et efficacité. Mais ces inclinations humanitaires n'ont pas donné de solidité à ses raisonnements : ses idées socialistes elle les a exprimées cent fois, sans soupçonner qu'elles étaient aussi vagues que contradictoires. Elle était de ceux qui, selon Emile Faguet, ont fait dire que les socialistes de cette époque ne se sont fait entendre de personne pas même d'eux. « *A chacun selon ses besoins* », disait-elle un jour. Mais le lendemain : « *A chacun selon ses mérites* ». Promue égérie de la Seconde République elle composa quelques-uns des bulletins officiels de l'époque. Dans le bulletin 16 elle s'affirma léniniste avant la lettre. Si les élections amènent un gouvernement modéré, disait-elle, il faudra le chasser. Elle était pour la dictature de la minorité, le coup de force. Mais elle croyait, bonnement, qu'on peut faire une révolution sans verser de sang, établir une dictature sans restreindre la liberté individuelle. Elle avait hérité, à dix-sept ans, de 5 millions de rentes (d'aujourd'hui) et resta une aristocrate avec des façons de « riche » même quand elle dut vivre assez pauvrement. Elle ne pensait pas sérieusement que son communisme, appliqué, pourrait la priver du domaine de Nohant. Au travers de toute sa vie elle est d'ailleurs demeurée une grande dame trouvant qu'il y avait de l'élégance à afficher des goûts populaires. Elle fait un peu songer à ces snobs qui professent une aversion sincère pour le snobisme. Des notes griffonnées au couvent rappellent les souvenirs d'enfance de Gyp. Dans les deux cas, poing sur la hanche, bon petit diable et crâne gaminerie : on n'oublie ni l'ancêtre maréchal ni l'aïeul Mirabeau. Après l'échec de la Révolution de 1848 George Sand opta pour la politique paisible : on ne la vit pas bouder l'Empire. Toujours généreuse avec les misérables, les proscrits, mais plus « bonne dame de Nohant » que jamais.

Dès lors son socialisme se dilua doucement dans des tirades de romans. Sur ce terrain elle se révéla prêcheuse assez redoutable — et ses livres en souffrirent. Elle avait pour les systèmes de reconstruction sociale une admiration de principe qui débondait son éloquence. Toutes les *idées*

d'ailleurs, auxquelles elle restait toujours extérieure lui inspiraient un respect légèrement primaire. Ses romans édifiants, d'une valeur contestable, exercèrent en France une réelle influence. *Le Meunier d'Angibault* fit éclore un socialisme prudent et bourgeois dans le quartier du Sentier. Le plus brillant méfait de George Sand fut le théâtre de Dumas fils qu'elle inspira presque tout entier. Maurois a montré que *François le Champi* fut à l'origine du *Fils Naturel*, *Claudie* fit naître les redoutables *Idées de madame Aubray*, etc. « *Elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian* », disait le jeune Dumas de sa « chère maman ». Déclaration qu'inspirait la gratitude. Mais il lui arrivait aussi, à propos de *Lélia* par exemple de prononcer : « *C'est du lord Byron au kilo.* » Quoi qu'il en soit, par le roman et le théâtre Sand et Dumas ont préparé l'opinion à beaucoup de réformes et singulièrement à accepter l'émancipation de la femme. Pourtant George Sand ne réclamait pas nettement pour le deuxième sexe [1] l'égalité politique, se contentant, par son comportement, de préparer à un siècle de distance les revendications aiguës de Simone de Beauvoir.

Ses aventures amoureuses ont, de son temps, provoqué la louange et la réprobation ; elles contribuent beaucoup à assurer encore la permanence de sa gloire. André Maurois a fait de ce tumultueux roman à épisodes le récit le plus nuancé et le plus équitable. Nous lui devons de voir replacées dans leur vraie lumière ces idylles, tempêtes ou fugues, au-dessus desquelles s'inscrivent les noms d'Aurélien de Sèze, de Stephane Ajasson de Grandsagne (qui fut probablement le père de Solange), Jules Sandeau, Mérimée (épisode bref et déplaisant), Musset, Pagello, Michel de Bourges, Charles Didier, Mallefille, Chopin, Manceau et j'en passe. Au fait il ne faut oublier ni le mari, baron Dudevant, qui se vit imposer de bien singuliers diktats, ni Marie Dorval que George aima furieusement, au grand déplaisir de Vigny.

A l'origine de cet appétit amoureux, Maurois pense qu'il y eut une naturelle frigidité. Lélia, la Lélia des premières éditions, serait George Sand. « *Elle va d'homme en homme parce qu'aucun ne lui a donné le plaisir* », écrit Maurois. Corps froid, tempérament froid, imagination ardente, esprit inflammable Sand paraît avoir connu pourtant auprès de Michel de Bourges des sensations assez vives. Maurois cite une lettre à cet avocat où l'ardeur de George s'affirme d'une manière presque gênante. Mais l'aventure ne dura guère et Lélia reprit sa vaine quête. « *Le désir est chez moi une ardeur d'âme* », disait-elle. Et, lasse de ces aventures, elle écrivit un jour à Musset : « *O vivre entre vous deux* (Pagello et Musset) *sans appartenir ni à l'un ni à l'autre. J'aurais bien vécu dix ans ainsi.* »

Maurice Toesca, dans un livre sur Sand, a soutenu qu'elle n'avait aimé vraiment que ses enfants. Oui, mais pendant ses flambées d'amour

1. Voir *George Sand Révolutionnaire*, par Jean Larnac (Éd. d'Hier et d'Aujourd'hui).

de tête elle considérait ses amants comme des enfants. Jules Sandeau était déjà *mon pauvre enfant*. « *J'aimais Pagello comme un père et tu étais notre enfant à tous deux* », écrivait-elle à Musset, et dans l'ahurissante lettre à Grzymala elle parle de Chopin comme « *d'un petit qu'ils ont eu ensemble* ». Elle a planté ce complexe dans plusieurs de ses romans, entre autres *François le Champi*, histoire d'une jeune paysanne qui finit par épouser le petit garçon qu'elle avait recueilli, après avoir longtemps confondu en lui *l'enfant* et *l'amoureux*.

Si en amour George pouvait être une mère, elle pouvait aussi être un homme. Elle « *est garçon, elle n'est pas femme* », écrivit Balzac à l'Etrangère après un « pèlerinage » à Nohant. C'était bien vu, dès le premier instant. L'idée de la sujétion féminine déclenchait en elle des sentiments violents. Maurois, s'appuyant sur un texte indiscutable, écrit : « *Elle haïssait, si elle ne pouvait les dominer, les hommes qu'elle croyait aimer.* » Aussi choisissait-elle de préférence des amants faibles, de nature féminine : ceux-là elle les conquérait vite comme un don Juan et les abandonnait de même. Charles Didier s'est plaint de sa *férocité*. Si elle aimait à protéger, parfois à soigner, elle menait ses ruptures à la hussarde. Elle n'imaginait pas qu'on pût discuter ses décisions. Ayant décidé de se séparer de Mallefille, elle écrivait : « *C'est une cire malléable, je réussirai.* » Parfois entre ses hommes elle montait de savantes manœuvres qui rappelaient son aïeul Maurice de Saxe sur le champ de bataille. Elle se joua ainsi de Musset et de Pagello avec une extraordinaire habileté. En bon général elle ne dédaignait pas les communiqués ; « *Alfred est redevenu mon amant* », écrivit-elle triomphalement à Tattet quand elle eut reconquis Musset. Elle ne négligeait même pas les ruses de guerre. Lorsqu'elle plaida pour obtenir d'être séparée de son mari, elle feignit de mener une vie édifiante ; en réalité elle rencontrait Michel de Bourges en cachette. « *Le réveil sera terrible* », écrivait-elle alors à une amie. *Le lendemain de ma victoire* (c'est-à-dire lorsqu'elle aurait obtenu la séparation), *je jette ma béquille... je passe au galop de mon cheval aux quatre coins de la ville. Si vous entendez que je suis convertie à la morale publique... ne vous étonnez de rien.* » Ce procès elle le gagna. Alors qu'elle était la maîtresse de son avocat, celui-ci plaida pour elle : « *Le domicile est profané. Vous y avez introduit la débauche.* » Il parlait du mari. George Sand n'en éprouvait pas de gêne. C'était une personne solidement organisée.

***

Elle avait une sensibilité éparse qui pouvait s'épanouir sur de fuyantes images. Madame d'Agoult se promenant dans le jardin de Nohant un soir lui inspira dans son *journal* une page admirable. Mais à l'égard des êtres elle laissait voir un fond de dureté ; elle les jugeait avec lucidité mais parfois sans nuances. On demeure stupéfait, en lisant *Elle et Lui*,

de la rustique simplicité de ses réactions en face de Musset. N'y avait-il vraiment rien de plus à nous dire que cela : qu'il était un malade et elle une infirmière ? Les torrents de lyrisme qu'elle a déversés dans *Indiana*, œuvre dont quelques parties nous semblent aujourd'hui ridicules, lui restaient à elle-même étrangers. Ce n'était qu'agitation de plume. Elle suivait une mode. Un autre jour la mode réclamant des monstres, elle fournissait des monstres. Ainsi par un merveilleux illogisme du destin elle a fait beaucoup pour la diffusion des violences romantiques tout en gardant la tête froide ; de même qu'elle a vigoureusement œuvré pour le socialisme sans savoir très précisément de quoi il s'agissait.

Peut-être faudrait-il dire aussi qu'elle possédait l'art de se ressaisir. En cela elle fait penser à Gide (avec lequel on ne lui voit pas d'autre point commun) : d'un premier mouvement enthousiaste elle entraînait ses admirateurs, mais elle avait depuis longtemps joué le retour de l'enfant prodigue dans sa confortable demeure, que ses partisans ou ses amoureux erraient encore sur des routes lointaines. Elle s'étonnait d'ailleurs de certains de ses succès ; témoignait de la colère à l'égard d'une jeune femme qui s'était laissé tourner la tête par ses romans et parlait dans la vie le langage de ses héroïnes. Cet écrivain célèbre eut moins de respect pour les lettres que pour le travail de l'écrivain. C'était pour elle une ascèse, une hygiène. Elle œuvrait en tâcheron, de dix heures du soir à cinq heures du matin ; deux volumes par an, sans compter les articles et une ample correspondance. A trois heures du matin, ayant terminé un roman, elle en commençait un autre. Elle ne recopiait jamais, ne corrigeait pas. Manceau, son secrétaire amant, parle de ce robinet littéraire qu'elle pouvait ouvrir et fermer à volonté. Mais dans le cadre de ce travail bien réglé elle s'offrait de prodigieuses débauches d'imagination. Ses romans historiques proposent des canevas sur lesquels on pourrait monter également films de cape et d'épée et spectacles fantastiques. Dans ces œuvres-là comme dans les autres les caractères restent conventionnels ; les dialogues, sans vigueur. Tout cela sonne le creux, disait durement Thibaudet. « Tout », est-ce certain ? Qui a lu ses cent quarante volumes ? Maurois, évidemment. Il loue *Consuelo* et *Mauprat* (sur ce dernier point je le trouve assez indulgent). Certains disent merveille de l'*Homme de Neige*. Je serais étonné que George Sand ait pu s'y dégager vraiment de son goût pour le factice. Certes elle « savait » faire « le » roman, qu'elle inventait d'ailleurs de scène en scène, mais il y avait toujours dans ses intrigues, une certaine puérilité.

Faguet classe à part quelques romans paysans où il reconnaît le vrai « génie de l'idylle ». Sand, pour lui, dans *la Petite Fadette*, *la Mare au Diable* avait retrouvé de « *très grandes sources de poésie laissées à l'écart depuis Théocrite* ». Étaient-ce vraiment les très grandes sources ? Quoi qu'il en soit il y a certes des scènes d'une naïveté touchante et des paysages gracieux dans ce cycle berrichon. Mais là encore la verbosité se manifeste et les personnages principaux ont peu de solidité. Quant au sujet,

c'est presque toujours celui que devait utiliser de nos jours, avec la même intarissable fécondité, l'obscur et célèbre Delly.

Maurois au reste ne nous propose pas une étude de l'œuvre de Sand. Il n'insiste que sur les romans-confessions parce qu'ils éclairent son modèle. S'il formule au passage des jugements sur les autres ouvrages, c'est rapidement et avec réserve. Il serait injuste de nier les dons de George Sand, une certaine grâce et dans le style, d'un mouvement large et musical, un indéniable sens de l'harmonie. Quand elle n'écrit pas pour le public, ce style d'ailleurs devient plus serré, plus incisif — et les jugements sur les êtres ou les idées paraissent aussi beaucoup plus fermes. Ce n'étaient pas les heures d'atelier nocturnes qui lui étaient le plus favorables.

Que subsistera-t-il de tant d'efforts ? En dépit de leur grâce les romans rustiques, les seuls qu'on lise encore, seront peut-être bientôt — trop diffus — abandonnés. On commencera alors, l'œuvre étant négligée, de ne plus connaître qu'un nom — un de ces noms qui jalonnent l'histoire de l'opinion plutôt que l'histoire littéraire : Delille, Béranger... Feuillet... George Sand... Sardou..., tant d'autres. Ce sera injuste peut-être, mais le temps et la prolifération éternelle des livres, contraignent le lecteur à s'alléger. L'excellent seul demeure. Déjà le livre de Maurois nous incite à penser que de tous les romans de George Sand le meilleur aura été celui de sa vie. C'est de ce côté sans doute que se réfugieront dans cinquante ans les candidats bacheliers. S'ils ont aperçu le dessin de Musset, où un visage d'une finesse exquise se modèle délicatement sous de grandes boucles noires, ils auront un peu de curiosité sans doute. Oui George Sand, diront-ils, c'est une dame qui recevait beaucoup d'artistes et qui avait des amants. Mais ils ne sauront plus très bien lesquels : était-ce Flaubert ? Delacroix ? Musset ? Seuls les spécialistes qui se pencheront sur l'histoire du XIXe siècle sauront qu'elle fut même à l'étranger célébrée passionnément et admirée par les plus grands : Tourguenev, George Eliot, Dostoievski. Et s'ils ne perçoivent pas tout de suite son importance, ils finiront par la découvrir en partant de l'influence que ses livres ont exercée. C'est ainsi que les astronomes découvrent certaines planètes ignorées.

GEORGES DUHAMEL ET LE DÉMON

Duhamel a toujours eu foi en l'homme. Au temps de *Possession du Monde* il voulait instaurer le *règne du cœur*. Quoi qu'il ait peint quelques crapules et, aussi de braves gens agissant comme des crapules, il s'est plu surtout à évoquer les âmes claires. En dépit de quelques accidents la famille Pasquier, la famille Salavin répandent un agréable parfum de vertus moyennes. Pour ces vertus-là, Duhamel a même milité. On peut dire que toute sa vie il a tenté de désigner les voies de la modération et de la sagesse. On l'a vu lutter contre les dangers du machinisme, contre les menaces incluses dans le régime moscoutaire (qu'il avait tâché d'abord

avec une exemplaire bonne volonté de comprendre, presque d'aimer), contre l'impitoyable wagnérisme hitlérien. Au cours de ses combats cet ami de l'humanité s'est vu parfois refouler jusque dans son petit jardin de la vallée d'Oise. Il a été tenté alors de ne plus s'intéresser qu'aux menthes et aux sauges, mais il repartait bientôt vers des croisades nouvelles en faveur des hommes de bonne volonté pour lesquels il a, comme son ami Romains, une infatigable inclination, bien qu'il les voie plus humbles et parés d'une plus tranquille philosophie provinciale que son vieil ami de l'Abbaye.

S'étant consacré à l'observation du brave hommisme, de l'honnêteté d'esprit (Patrice Périot), des âmes douces et musicales (Cécile) ou du dévouement absolu à une grande cause (Charles Nicolle), Duhamel a dû surmonter bien des répugnances intérieures avant d'entreprendre comme il vient de le faire la peinture de ce que décidément on appelle aujourd'hui un *salaud*. Il évoque en effet dans *Cri des Profondeurs (Mercure de France)* un assez ignoble individu, Félix Tallemand, qui profite de l'occupation pour dépouiller son associé, le laisse même froidement assassiner, se contentant quant à lui de tuer son frère et d'assurer le malheur de sa fille et de sa femme. Au cours de ces exercices ledit Félix lie parti avec un officier allemand de nature diabolique toujours prêt à chanter le grand air sadique et romantique des nazis (il y a eu du romantisme chez les hitlériens comme il y en a chez certains communistes).

On imagine ce qu'un Tallemand serait devenu entre les mains de Dostoievski. Ombres sulfureuses, masochisme, bouches d'enfer. Duhamel a pris une autre voie. Il a peint le salaud rationaliste et benoît. Si lénifiante, si onctueuse est la pensée de Félix (le roman est écrit sous la forme personnelle : les mémoires de Félix) que le lecteur se laisse gagner par ces gentillesses formelles si bien huilées. Tallemand doit en arriver au crime pour qu'échappant à l'hypnose le lecteur s'avise soudain que ce personnage si convenable est un monstre. Un genre de monstre qui ne doit pas être si extraordinairement rare : toujours convaincu qu'il a raison et agit pour le bien d'autrui, même s'il tue.

Ce Tallemand obéit à une curieuse nécessité intérieure : il faut qu'il obtienne de ses victimes son pardon. J'admire ce trait : il représente l'apothéose d'une tartuferie que Molière n'a pas peinte, la tartuferie vis-à-vis de soi-même. Tallemand en donne un autre exemple. Son ami nazi l'avertit que son associé, un Juif, sera arrêté s'il fait un certain voyage. Tallemand *n'entend pas* et ne dit rien ; le Juif est en effet appréhendé puis déporté. Que s'est-il passé ? En un millième de seconde Tallemand, qui souhaite la disparition de son associé, *s'est persuadé* qu'il n'avait pas entendu. Cet épisode audacieux stylise, avec force, une trop commune vérité : la conscience a cent étages et la bonne foi autant de manières de s'allier au mensonge.

On lit ce roman avec une curiosité soutenue. Mais il comportait une difficulté de principe dont l'auteur n'a pu entièrement triompher. Si nous

ne connaissons un crime que par le coupable et que ce coupable n'accepte même pas de s'avouer qu'il l'a commis, nous avons peu de chances de bien comprendre l'événement. Tallemand est un criminel de ce genre et nous n'entendons que Tallemand. Il faut donc que pour éclairer ses lecteurs Georges Duhamel ajoute quelques séquences. Afin d'atteindre à la vérité il faut ici la retoucher. Avec une habileté de grand praticien Duhamel a atténué jusqu'à la limite du possible les effets de ce dilemme. On sent pourtant quelquefois son embarras. Qu'importe? Le problème du Mal et de l'autojustification sont ici posés avec tant d'exactitude, de finesse que notre esprit reviendra maintes fois à ce livre comme à un livre-clé.

DU COTÉ DE LA COMÉDIE

La conception du comique se transforme-t-elle aujourd'hui? Au théâtre Marcel Aymé, Jean Anouilh font glisser la comédie vers une farce grinçante, un guignol noir. Les romanciers suivent d'autres chemins. A propos du dernier roman de Raymond Queneau, *le Dimanche de la Vie* (Gallimard), André Billy déclare qu'il y a là une « *nouvelle façon de tourner en dérision la bêtise humaine* ». D'après Max-Pol Fouchet ce serait la façon existentialiste : « *Queneau est décidément le romancier existentialiste. Son monde est magnifiquement dépourvu de lois préconçues. Ses personnages n'existent pas à mesure qu'ils se font. Ils existent tout court.* »

Ce genre d'existence autorise, dans l'établissement des portraits, bien des libertés : le soldat Valentin Bru, désiré par la mercière Julia Ségovie, de vingt ans plus âgée que lui, mercière de tête qui réussit dans un temps record à conduire Valentin devant le maire, ce soldat on a des raisons de le juger d'abord imbécile. Mais, quand au cours des derniers chapitres, il joue, habillé en femme, le rôle lucratif de voyante extra-lucide, l'astuce semble alors gouverner son esprit. Se moquant des formes traditionnelles du roman (la fin de ce *Dimanche* ne finit rien), Queneau se moque aussi des lois de cohérence psychologique. Valentin, Julia et Cie font ce qui leur passe par la tête, une tête qui change chaque jour de contenu.

Le recours à l'existentialisme est-il nécessaire pour justifier ces charmantes incohérences? A ce compte Alphonse Allais était existentialiste, et Mark Twain et tous les librettistes d'opérettes du XIXe siècle. Julia Ségovie aime donc le soldat Bru, elle ignore son nom et sait seulement qu'il passe chaque jour rue Gambetta. Elle obtient du général Pierre et Paul une recommandation pour le capitaine Bordeille, service des effectifs. Elle lui délègue sa sœur qui est belle et jeune. Mission : savoir qui est cet appétissant militaire. Il y a 4.657 soldats dans la ville, répond aimablement le capitaine, soudain résolu à conquérir la questionneuse. Retrouver l'homme de votre sœur sera difficile. On le trouve pour-

tant, bien qu'il ne figure même pas sur le fameux tableau des effectifs — absence chargée d'enseignements.

Toutes ces scènes-là faut-il vraiment les inscrire au crédit de Saint-Germain-des-Prés ? Si l'aventure n'était pas située à Bordeaux, leur loufoquerie serait très *Vie Parisienne*. « Oui, dit la gantière. Non, dit le Brésilien. » Le lecteur trouve que cette mercerie, cette caserne sont de théâtre ; il cherche l'orchestre et s'arrête à chaque page pour saluer un thème de chanson. Agnès Capri dans ses spectacles nous offrait des opérettes cassées que scandait un rythme nouveau. Le soldat Bru pourrait bien avoir pour parents Offenbach et cette Agnès. Et Juliette Greco chantera bientôt les complaintes du soldat Bru.

Julia Ségovie-Bru, mercière, enlève deux centimètres au mètre employé dans son magasin, et cela en dépit des fréquentes visites d'un contrôleur des poids et mesures : c'est du vaudeville. Le soldat Bru, marié, fait son voyage de noces tout seul : thème pour les frères Jacques. Valentin Bru suit les corbillards des morts qu'il ne connaît pas : on imagine sa marche sur le plateau de la Gaîté Montparnasse. Faisant songer aux opérettes d'Hortense Schneider, aux farces de *la Rose Rouge*, aux cocasseries de vaudevillistes, aux inventions d'Alphonse Allais, les molles initiatives du soldat Bru « antihéros » de roman n'éveilleraient pas en réalité l'idée d'une forme de comique nouvelle (existentialiste ou non) si elles n'étaient décrites avec un flegme triste. « *Mais non je vous assure ce n'est pas si drôle que ça* », insinue l'auteur, sans qu'on sache s'il ironise. Mais l'homme est ainsi : l'œil moqueur, le maintien délicatement condoléant. Son invention c'est peut-être l'opérette *demi-deuil*.

Comme les autres livres de Queneau, celui-ci n'amuse pas seulement par le burlesque des traits, mais par les drôlatiques inventions de mots. « *Julia dévisagea sa sœur, puis la dépoitrina et enfin la déjamba...* » *Cette bien-bonne fit pleurire aux larmes...* », etc., à quoi s'ajoutent contrepèteries et (hum!) calembours Second Empire. « *Je vous propose de venir dans mon petit studio Lévitan — C'est en l'évitant qu'on reste honnête femme.* » Et Valentin Bru, devenu marchand de cadres s'intitule « *le cadreur de Rabelais* ». Fantaisies piquées sur une suite de croquis express qu'on dirait crayonnés après un gros déjeuner, dans une guinguette, le dimanche, pendant la canicule. « *La figure bouleversée, les yeux prêts à jaillir hors des orbites pour retomber sur le parquet avec le bruit flasque de billes en mou de veau, Julia se tourna vers Valentin.* » Ainsi le comique demi-deuil se trouve à l'aise sur l'herbe de la banlieue, les jours sans travail. Serait-ce pour cela qu'au-dessus des aventures du soldat Bru s'érige le titre : *Le Dimanche de la Vie?* Non, dit Queneau, mon titre est hégélien. Le comique demi-deuil est humaniste-normalien-sorbonnard. Une mixture de Robert Estienne et du Douanier Rousseau.

— Jean-Marie, le héros d'*Un Garçon confortable*, de Michel Rousseau-Bellier (Plon), réussit en 1950, négligeant les menaces qui pèsent sur l'Europe, à mener une vie de fantaisiste heureux. Chacun fait son uni-

vers : Jean-Marie en dépit de quelques articles sportifs envoyés au *Serpent Pan* est démuni d'argent, mais ne s'en soucie pas : il déjeune chez ses amis, se nourrit dans les *cocktails*, surtout ceux où on ne l'invite pas. La vie, grande vague nonchalante, le porte doucement. Un soir, ayant perdu sa clé il ne peut rentrer chez lui ; errant dans la rue il rencontre une fille dénuée de morgue, il la reconduit chez elle, ou plutôt chez ses patrons, car elle est servante ; mais les maîtres sont en voyage, l'appartement est commode, garni de conserves et de bouteilles. Jean-Marie reste là quinze jours. Amour, nourriture. Comment se séparer d'une femme si commode ? Jolie, fait la cuisine, tendre et pas jalouse. Avec Jean-Marie cela vaut mieux. Il la ramène chez lui ou plutôt chez sa mère ; la maîtresse servante devenue fiancée pour rire mais restant bonne, ne perd ni sa gaieté, ni son utilité : raflant les restes dans les cuisines de tous les étages elle nourrit Jean-Marie, surveille son linge. Madame la mère de Jean-Marie ne se scandalise pas ; elle profite même de l'aubaine. C'est une personne tout à fait pittoresque, bavarde intarissable, pleine de souvenirs de vie luxueuse, mais comme son fils totalement démunie d'argent, ce qu'elle oublie en jouant toute la journée au bridge. De la morale elle ne se préoccupe jamais. Ayant été contrainte de recueillir chez elle un impitoyable ronchonneur, l'oncle-écrivain que la famille nomme l'Académicien-pour-enfants, elle se lasse vite de sa gémissante compagnie et décide de le faire tuer dans la cave par un tueur patenté.

Cet épisode que l'auteur évoque avec calme, comme s'il s'agissait d'une première communion, prouve que le récit a doucement glissé vers l'absurde. Cette imagination assassine ne me semble pas à la vérité inspirer les meilleurs chapitres du livre. Mais dans son train-train d' « avant le meurtre » la vie flâneuse et amoureuse (ô combien !) de Jean-Marie est d'une extraordinaire drôlerie. L'auteur la conte avec une désinvolture de dégustateur heureux qui fait songer aux souriantes productions de l'avant-guerre n° 1. Il retrouve le ton d'Édouard Dujardin, de Jean de Tinan ou du cycle de *Lord Chelsea* en pianotant le clavier de ses désirs amoureux.

« Soirée à Brest. Il ne pleut pas. A Brest, il me faudrait Barbara ; dans les dunes, il me faudrait Soliane ; dans ma chambre, Ghilèsne ; à Paris, peut-être Britt, peut-être Aude, un peu Catherine, un peu Dominique, un peu les Jacqueline, un peu par-ci par-là, l'une pour marcher au hasard de la ville, celle-ci pour les beaux quartiers, celle-là pour la rue de Seine, la rue Bonaparte, le boulevard Saint-Germain, les terrasses de bistros, et les galeries, et les antiquaires, une autre pour les jours moches et fauchés, le quartier du Marais, les ruelles somptueuses, la Bastille, le métro, la place et au fond de la place la rue à gauche, petit bout, aux hôtels misérables, de la rue de la Roquette, puis, presque tout de suite, on tourne à droite et à droite, c'est la rue de Lappe, les lueurs rouges, les boules blanches des bals, les souffles, les traînées de chansons, les deux flics, le défilé serré, inquiet des étrangers... Ce soir, je voudrais Britt... Britt pour les belles avenues et les petites rues, pour tous les jours, pour toutes les nuits, pour toutes les pluies, pour tous les soleils sur le sable brûlant des plages, Britt pour le coin du feu, Britt qui se tait, qui parle, qui sourit, qui

chante un peu et vous caresse et vous laisse seul, et vous attend, qui est là quand il le faut, et qui n'est plus là quand elle ne doit plus être là. Simplement une fille qui vous aime... »

La légèreté du dernier trait rappelle *les Provinciales* de Giraudoux. L'auteur les a-t-il lus? Je l'ignore. Qu'importe? Et c'est en marge d'*Amica America* qu'on songerait à inscrire le charmant épisode de la petite infirmière portugaise, Dolorès da Sylva innocemment cueillie dans le métro entre Réaumur et Opéra. Il y a là une manière de jouer avec la vie, négligente, chargée d'humour, à laquelle il me paraît difficile de rester insensible. Tout n'est pas parfait dans ce long roman qui s'ouvre lourdement sur des vacances bretonnes ennuyeuses et compliquées, mais, franchi le prélude, que de jolies pages éparses dans ce lâche collier de souvenirs et rêves fantasques très négligemment entrelacés! Rousseau-Bellier y révèle un sens du comique profond, non pas celui d'un constructeur intellectuel comme Queneau ou d'un satiriste, mais d'un homme qui s'arrange drôlement avec la vie et tire d'elle comme d'un incassable distributeur automatique de petites esquisses fantasques, poétiques un peu, ironiques quelquefois et toujours heureuses. Ce qui manque à Rousseau-Bellier, à en juger par ce livre, c'est l'art ou le goût de la composition. Ce roman est une chambre en désordre. L'auteur, qui est très jeune, continuera-t-il de jeter ainsi dans le courant de livres sans objet des pages ravissantes et dépareillées? Fera-t-il un usage moins négligent de ses dons? La réponse est pour demain. Mais déjà nous savons que parmi les jeunes écrivains, il est un des plus valables.

— Il y a bien de la drôlerie aussi dans *Arthur et Olympe s'entendent* (Gallimard), de Claude Martine. La dame-auteur y conte dans un sentiment de comédie fort intelligent, mais non dénué de recherche, ses amours avec le jeune et très spirituel et très étourdi Arthur. Un jour d'inattention elle le laissa pénétrer dans son lit. Mais après qu'il l'eut trompée, et elle lui, il fallut bien reconnaître, les mois succédant aux mois, qu'elle était devenue passionnément amoureuse. Une audacieuse sincérité, une feinte indifférence, une intuition psychologique sûre donnent un aspect original à ce récit. Il fait songer à ces « studios » ornés de coquillages rares et de bibelots insolites qu'on aperçoit quelquefois par la fenêtre dans les mas de Parisiens proches de Saint-Tropez. Mais le style fournit ici une décoration particulière que, songeant à Marcel Achard, on a envie d'appeler décoration Mistigri. En dépit des distances qu'entre eux ils peuvent prendre Olympe et Arthur s'entendent assez pour avoir leur langage de vie, de tendresse, leurs mots à eux, leur folklore. Cet idiome d'intimité a envahi son livre — petite saga d'aventures conjugales, dont le héros porte à chaque page, bien qu'il soit toujours Arthur, un nom différent. Le très cher Arthur devient M. Hyde de Neuville. M. Hérault de Séchelle, M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, M. Simonet Petit-Mesnil, cent autres noms encore — qui prouvent assez qu'il est aimé, bien qu'on le lui dise peu. Queneau, dans

le Dimanche de la Vie, taquine la même plaisanterie et un certain Bolucra devient pour lui, Brelogat, Bodrugat, Brodega, Boulingrat. C'est amusant d'abord mais je pense qu'il n'est pas utile de dire à des auteurs qui ont tant d'esprit : « Bravo, mais maintenant sur ce point nevermore. »

OBSESSIONS

Jean Blanzat a écrit très justement que J.-J. Gautier était le romancier de l'idée fixe. Dans *Nativité* (Julliard) il peint un industriel obsédé par le désir d'avoir un fils, ou un petit-fils, enfin un être qui porte son nom et puisse un jour diriger son usine. Taraudé par ce besoin il sacrifie la santé de sa femme, le bonheur de ses filles et tue son gendre. En face de lui le romancier a placé quelques personnages d'une netteté balzacienne. Le drame est fortement noué et le début monté comme un premier acte (un très bon premier acte). Sujet et caractères sont donc excellents, mais dans la dernière partie la mise en œuvre laisse un peu à désirer : l'auteur appuie ses effets avec brutalité. Son style est parfois heurté et il abuse du monologue dépoitraillé.

— Obsessions encore dans *Lieu d'Asile* de Nicole Dutreil (Gallimard). Ada, une jeune Irlandaise, a peur. Peur de la police, de sa famille, des hommes, peur de tout. Traquée par ses démons intérieurs, elle se réfugie dans l'alcool. Son aptitude à vider les bouteilles de whisky devient remarquable. Comment s'étonner qu'autour d'elle le monde prenne l'aspect d'un cauchemar ? Un cauchemar où Ada elle-même tue les chiens tandis que la hantise de la mauvaise mère, de la mère déshonorante sort freudiennement de tous les placards. Le sujet de *Lieu d'Asile* est d'une curieuse gratuité. Mais cela n'importe guère. Ce qui peut attacher dans ce livre c'est la terreur qui y rôde, la délicatesse de certains traits, la puérilité pathétique de quelques personnages.

— L'obsession de Paul Hordequin ou du héros de son *Temps des Cerises* (Plon) est l'accession à la « vie intellectuelle ». Dessinateur dans une usine ce jeune prolétaro-bourgeois lit Miller, Anouilh, Céline, discute avec passion Van der Meersch et Montherlant. Plusieurs employés lui donnent volontiers la réplique, le désir de s'instruire, de « se cultiver » étant dans cette maison, où l'on s'arrache les traités de morphologie, presque général. Cela ne va pas sans accident : on dit beaucoup de bêtises « littéraires » dans les établissements Chaussepiat où l'histoire elle aussi exerce ses ravages : une dactylo croit qu'elle a vécu sous Tout ank Amon. Aucune ironie dans ces tableaux : Hordequin décrit le vécu avec une honnêteté sévère. Un dense, un poignant ennui pèse sur lui et même sur les jeux de l'amour et du hasard qu'il évoque dans le cadre des ateliers et bureaux. De ce point de vue je crains que le roman n'ait valeur de témoignage. C'est d'ailleurs ce qui éveille en nous un certain intérêt. Vies grises. Mais il y a bien de l'inexpérience dans ce récit que trouent parfois des fusées d'un romantisme déconcertant. (« *N'étais-je*

point capable, à force de caresses, de transformer cette chair en musique ? »)

— Alfred Kern dans les *Voleurs de Cendres* (Éditions de Minuit) apparaît comme un écrivain d'une tout autre classe. Il ne se satisfait pas de scories de pensées, se jetterait plutôt dans des débats d'une subtilité excessive. Épris d'idées et de tournois oratoires, théologiens et philosophes, ses personnages se désincarnent, comme ceux du Barrès de la *Culture du Moi*, jusqu'à n'être plus parfois qu'allusions intellectuelles. L'atmosphère qui les entoure pourrait être celle des turnes de la rue d'Ulm, mais c'est celle d'un séminaire, où se situe la première partie (la meilleure) du roman. Les deux séminaristes dont l'histoire est contée tournent mal. L'un renonçant à l'Église cherche délibérément à se damner ; l'autre devenu prêtre goûte de la débauche. Ce roman n'est pas édifiant, mais il n'est pas impur ; les angoisses spirituelles masquent la turpitude de certains actes dont on ne nous offre qu'une représentation abstraite. Le principal grief qu'on peut formuler à l'égard de ce livre si souvent subtil, c'est qu'il est souvent aussi obscur. L'idée essentielle est attachante : lorsque élevé dans l'Église on s'éloigne de l'Église, c'est pour chercher une autre église (*confer* Jules Romains) ou une autre liturgie (ceci est neuf). Mais en dépit de son talent, Alfred Kern l'a insuffisamment dégagée.

MARCEL THIÉBAUT

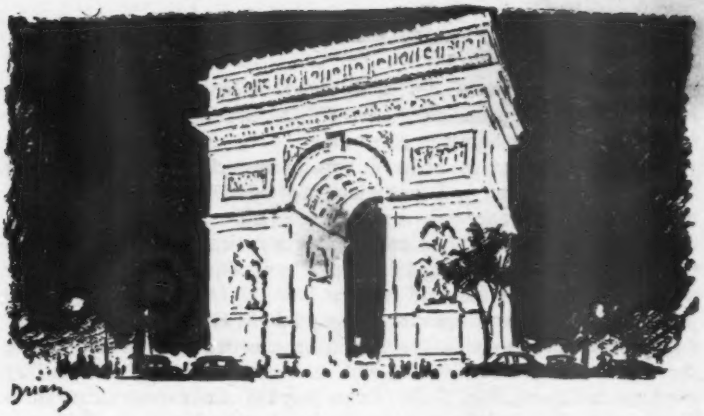
CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

VIRGILE
poète, penseur et artiste
par A.-M. Guillemin
(*Albin Michel*, Paris.)

Il est assez difficile de parler d'un livre sur Virgile sans évoquer le double souvenir d'André Bellessort et de Robert Brasillach. Toutefois, malgré leur vivace intérêt, le *Virgile* de l'un et la *Présence de Virgile* de l'autre sont loin de rendre inutile le beau livre sur *Virgile, poète, penseur et artiste*, que vient de publier mademoiselle A.-M.Guillemin. Le souci majeur de ce nouvel ouvrage n'est pas seulement de nous offrir la somme attrayante des résultats obtenus par tant de travaux, signés des noms les plus savants, qui, en France et en Belgique, ont tout dernièrement paru sur la vie et l'œuvre du cygne de Mantoue. Avec une pénétration clairvoyante et sensible, l'auteur essaye de pénétrer dans le profond même de l'âme de Virgile, d'en capter à la source la ferveur et la foi. C'est le Virgile orphique et pythagoricien, l'inspiré d'Homère, le fidèle disciple de Théocrite et le plus noble artisan de cette âme romaine, dont la grandeur n'a jamais cessé d'exercer sur l'art et la pensée des hommes une influence exemplaire, que nous apercevons sous un jour tout nouveau. Le livre est bien écrit, et ce n'est pas un de ses moindres mérites que de rendre justice à l'*Enéide*, et nous la faire aimer avec intelligence.

MARIO MEUNIER

(Suite de la chronique bibliographique page 163.)



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Il est caractéristique du régime qu'aucune de ces chroniques mensuelles ne puisse commencer sans une référence à la chute imminente ou acquise du ministère en fonction le mois précédent.

C'est dans la nuit du 28 au 29 février qu'après trente-neuf jours seulement de durée est tombé le cabinet Edgar Faure. Ébranlé par le débat sur l'armée européenne, il avait cru pouvoir prolonger son existence en donnant des gages aux socialistes et il avait, de haute lutte, enlevé le vote du projet instituant l'échelle mobile des salaires.

Victoire à la Pyrrhus. La situation financière s'aggravait chaque jour ; on ne pouvait prévoir ni quand ni comment le budget serait voté ; le Trésor était vide et il fallut solliciter de la Banque de France une avance qui fournit occasion au gouverneur, M. Baumgartner, de proférer un solennel avertissement. Dans le pays la fièvre montait. A l'Assemblée la majorité allait à la dérive. Quand, à propos de la création d'impôts nouveaux, M. Faure posa la question de confiance il fut battu par 309 voix contre 283.

Suivirent quelques jours de quasi affolement. M. Paul Reynaud, mandé d'urgence à l'Élysée, tenta de refaire ce qu'avait fait Poincaré en 1926 et de constituer une Union nationale dont les communistes eussent été seuls exclus. Il rencontra chez les R.P.F. (sinon chez le général de Gaulle) une apparence de bonne volonté mais se heurta au net refus des socialistes. Il renonça et M. Pleven, pressenti après lui, se déroba.

C'est au sein de ce désarroi que la situation commença à se clarifier. En face du péril monétaire le pays sortit de sa torpeur et les députés, dont l'oreille en cette matière est fine, entendirent monter des départements un murmure réprobateur. On se rendit vaguement compte que l'immobilisme risquait d'être mortel et que vouloir à tout prix associer

dans une même majorité des partis ayant des conceptions aussi différentes que les Indépendants et les S.F.I.O., c'était organiser cet immobilisme, c'était provoquer la paralysie.

Le président de la République fit appeler un Indépendant, M. Antoine Pinay qui, renonçant à la participation, voire au soutien socialiste, envisagea de s'appuyer sur une majorité axée au centre-droit.

C'était là enfin la solution conforme aux indications données par les dernières élections législatives. Pour qu'elle fût tout à fait valable, il eût fallu que la nouvelle majorité comprît le R.P.F. Mais cette fois encore on se heurta à l'intransigeance du général de Gaulle.

Intransigeance qui n'alla point sans susciter un vif mécontentement chez nombre d'élus R.P.F. et quand, le 6 mars, M. Pinay sollicita l'investiture de l'Assemblée, 27 de ces élus (sur 117), désobéissant aux ordres du général, mêlèrent leurs voix à celles des Indépendants, des Radicaux, des Paysans, de l'U.D.S.R. et de la majorité des députés M.R.P. Cet acte d'indépendance permit à M. Pinay d'obtenir l'investiture par 324 voix, soit 11 de plus que le nombre constitutionnellement requis.

Succès logique au fond mais qui n'alla point sans susciter une surprise un peu irritée chez beaucoup de politiciens. Des peaux d'oranges furent aussitôt jetées sous les pas de M. Pinay : les radicaux, par exemple, insistèrent pour que l'un des leurs, M. René Mayer, remplaçât au Quai d'Orsay M. Robert Schuman ; le M.R.P., au contraire, fit du maintien de ce dernier la condition absolue de sa participation. Quant au général de Gaulle, à l'occasion d'une conférence de presse, il parla du régime avec un mépris exclusif de toute possibilité de collaboration.

Le président investi n'en parvint pas moins à former un ministère, moins nombreux de moitié que le précédent et dans lequel Indépendants, Paysans, Radicaux, U.D.S.R. et M.R.P. sont représentés (M. Schuman demeurant au Quai d'Orsay). Le 11 mars ce ministère remporta devant l'Assemblée un premier succès par 293 voix contre 101 (les socialistes s'étant abstenus et aussi les députés R.P.F. encore que le général eût souhaité qu'ils votassent *contre*). Le kilo d'or qui, pendant la crise, était monté à 631 000 francs retomba à 590 000 francs.

Le programme du Gouvernement est limité : il se propose de défendre le franc en bloquant, partout où il en a les moyens, les prix, en pourchassant la fraude fiscale, en favorisant l'épargne et en rétablissant la confiance.

Pourra-t-on réellement éviter le recours à des impôts supplémentaires ? L'État parviendra-t-il à imposer sa volonté aux syndicats et à réaliser dans ses services pléthoriques des économies véritables ? Les conditions nécessaires à la réussite d'une vaste opération d'emprunt seront-elles réunies ? C'est souhaitable, c'est possible ; ce n'est pas encore certain.

En tout cas l'expérience Pinay mérite d'être tentée et, en dehors d'elle, on ne voit guère que l'anarchie. Pour qu'elle ait toutes les chances de

succès, il faudrait, répétons-le, qu'elle bénéficiât du soutien du R.P.F.; mais le général de Gaulle paraît ancré dans la politique du pire.

Reconnaissons d'ailleurs que rien de sérieux ni de durable ne saurait être fait tant que seront conservées l'absurde Constitution de 1946 et l'absurde loi électorale de 1951. Aussi bien M. Queuille, vice-président du Conseil, a-t-il été chargé de préparer une révision constitutionnelle.

Ses projets peuvent sembler modestes puisqu'ils se limitent au rétablissement du décret de clôture, à un certain accroissement des pouvoirs du Conseil de la République et à la simplification de la procédure d'investiture. Il y manque jusqu'à présent la pièce essentielle d'un régime parlementaire sain : le droit inconditionnel de dissolution conféré à l'Exécutif. Sans parler du retour au scrutin d'arrondissement.

Des réformes, même limitées, seront, hélas! difficiles à obtenir d'une Assemblée qui, quelle que soit la clairvoyance individuelle de beaucoup de ses membres, paraît collectivement frappée de cécité.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

Expositions graves. — Aux ombres parmi lesquelles se débat notre époque répond un ensemble de manifestations qui se sont succédé ces dernières semaines et qui s'imposèrent par leur austérité. Sitôt les chefs-d'œuvre de l'Impressionnisme repartis pour les musées d'Allemagne, l'Orangerie s'emplissait du silence monacal de Philippe de Champaigne. Ses vastes compositions, ses allégories, ses « tableaux de compagnie » eussent-ils suffi à le grandir à nos yeux? Qu'ajoute ce virtuose de peu d'imagination à l'apport d'un Rubens ou de son ami Poussin? Son secret, il faut le chercher dans les effigies strictes des Solitaires de Port-Royal. Il y a là une lumière intérieure, parfois même une sérénité qui égalent celles de Le Sueur et de Zurbaran. On ne peut manier plus savamment les tons neutres, et avec plus de modestie, que ne l'a fait Champaigne dans l'*ex-voto* du Louvre où la croix — seule note vive qui saigne sur les robes des religieuses — contribue, en pâlissant les visages, à leur donner une transparence et une pureté angéliques.

Le Prieur Philippon,
par Philippe de Champaigne.

Austère aussi l'exposition des *Cent Portraits* constituée par la Galerie Charpentier. Rien de moins souriant qu'une assemblée de mâles, comme si la douceur de vivre cessait dès qu'une femme ne vient pas réchauffer

l'atmosphère. Transportons ici en pensée quelque portrait de Don Juan et de Casanova, ils cesseraient d'être des séducteurs. La plupart de ceux qui voisinent faubourg Saint-Honoré semblent n'avoir avoué que le poids de leurs soucis, de leurs responsabilités. Rembrandt, Goya, Ingres, Delacroix, Degas, qu'ils fixent leurs propres traits ou ceux d'un de leurs semblables, demeurent tendus : les Rubens, les Hals, les La Tour sont des exceptions. Au XIXe siècle, la monotonie des costumes, que n'éclairent plus ni perruques poudrées, ni jabots, ni rubans, ni dentelles, assombrit encore la tâche du peintre. Comment tirer de l'esprit, de la séduction, de l'insouciance, de tels uniformes? Les peintres officiels, n'ont plus guère que des cravates, des rosettes ou des chaînes de montre où se raccrocher. Par bonheur, grâce à la familiarité des expressions, des attitudes, le portrait, jusque là statique, substitue de plus en plus l'instantané à la pose et, pratiqué par Courbet, Degas, Manet ou Renoir, gagne en vie ce qu'il a perdu en solennité. Mais, pour exprimer les pouvoirs de charme et de coquetterie qu'exerce le mâle en dépit de son accoutrement, sans doute faudrait-il que naquît une femme-peintre de génie. Dès que joue l'attrait sexuel un artiste, même médiocre, arrive souvent à se surpasser.

***

D'une bergerie enneigée des Basses-Alpes, Bernard Buffet a envoyé à Drouant-David trois vastes panneaux : *la Flagellation*, *la Mise en Croix*, *la Transfiguration*, où son écriture déchirante, ses crispations, ses élongations, ont trouvé les plus hauts prétextes. L'uniformité des visages — martyrs, spectateurs ou bourreaux — fait régner partout, en même temps que les gris, l'obsession du drame qu'est la vie pour tout mortel. Admirons qu'au sortir de l'adolescence un peintre ait atteint — et par des moyens si différents de ceux d'un Desvallières ou d'un Rouault — à ce tragique religieux, à cette qualité de silence. On peut, semble-t-il, attendre davantage d'un être vraiment hérissé dans sa solitude, comme Bernard Buffet, que d'artistes, même excellents, qui se sont essayés, en dépit de leur hédonisme, dans la décoration des sanctuaires ou l'illustration des Écritures.

Parmi les innombrables « expositions particulières » qui sévissent à Paris comme une épidémie, se détachent celles de Bonzo et de Chapron. Une toute jeune femme, fidèle au pays des mines, où elle est née, et aux durs pavés que foulent cortèges, mascarades ou processions, ose, de souvenir, de vastes compositions grinçantes, qu'enfièvre un vrai souffle. Chapron est hanté par la froide nudité d'édifices qui surgissent, enchâssés dans le plomb du ciel ou de la mer, à peine troués de fenêtres, comme si derrière eux toute vie s'était retirée, et tout espoir. Il y a, là aussi, une vision intense qui, si elle ne tourne pas au système, permettra à des dons certains de s'exprimer plus librement en échappant à la peinture de chevalet.

CLAUDE ROGER-MARX

" Avec André Gide ". — *Avec André Gide* n'a pas reçu, en général, un accueil très chaleureux. François Mauriac lui a reproché son insincérité. D'autres je ne sais quoi de bâclé, ou d'ennuyeux. Je viens de voir le film à mon tour. S'il soulève certaines critiques, sur lesquelles nous reviendrons, il m'a paru, dans l'ensemble, à la fois important et passionnant.

Important, d'abord. J'ai toujours cru à un cinéma documentaire qui ferait des îlots de roche solide dans les mers furieuses du cinéma romancé. Du cinéma romancé, il ne restera sans doute, sur un millier de films qu'on produit par an, que cinq ou six, tandis que le document consacré à un homme durera autant que la gloire de cet homme. Si le XVIIIe siècle avait connu le cinéma, nous n'aimerions peut-être plus les films tirés de *Candide* ou des *Liaisons dangereuses*. Mais les films consacrés à Voltaire, à Rousseau ou à Marivaux garderaient une valeur irremplaçable.

Il faut donc absolument que nous filmions nos grands hommes.

Pour qui a connu Gide, il est émouvant de le revoir tel qu'il était, avec sa pèlerine, son chapeau mou informe, son regard aigu derrière les lunettes, ses lèvres minces et droites, sa douceur insistante, sa façon un peu précieuse de tenir sa cigarette, son langage chuinté. Et qui a seulement lu *les Nourritures*, *les Faux Monnayeurs*, *Thésée*, ou *le Journal*, est curieux de savoir comment était l'homme et anxieux de posséder une clé de plus permettant d'atteindre le secret de l'écrivain.

Les prémisses admises, que vaut le film ? Pour moi, il a toutes les qualités qui importent. Il a été fait intelligemment par un très bon technicien (Marc Allégret). Il se défie de la littérature, de l'attendrissement, de l'effet facile. Il comporte maintes vues authentiques (promenade avec Valéry au Luxembourg, voyage au Congo, séjour chez Roger Martin du Gard, entretiens avec Maurice Garçon et avec Jean Schlumberger et, enfin, la leçon de piano). Le commentaire est écrit par quelqu'un qui connaît bien Gide et son œuvre.

On peut lui reprocher d'être terne et, de certains points de vue, légèrement décevant. Ce sont là pour moi plutôt des qualités. Il faut, dans un ouvrage de ce genre, qu'il n'apparaisse pas la moindre trace de virtuosité. C'est le Gide quotidien que nous voulons voir. Peu importe qu'il ne soit pas brillant (ce serait le trahir que de le faire passer pour « spirituel », il avait cela en horreur), il me plaît qu'il hésite pour chercher le mot juste, qu'il s'efforce de cerner sa pensée. Nous voyons réellement l'important, c'est-à-dire toutes les facettes de sa curiosité, les questions sociales la musique, les voyages, la justice des hommes, la direction d'une revue littéraire. Physiquement, il est très ressemblant.

Venons-en maintenant aux critiques. Celle de François Mauriac. Il est certain que le « côté Corydon », qui a pris une telle place dans sa vie et dans ses livres, n'est évoqué ici qu'avec une grande retenue. Mais

le moyen de faire autrement? En revanche, j'accorde volontiers que quelques images respirent une insincérité assez niaise. Je veux dire celles où Gide apparaît sous les traits du bon grand-père. Mais cette insincérité est si criante, Gide s'intéresse si mal aux enfants que l'imposture cesse aussitôt d'en être une.

De même, au cours de la leçon de piano, on ne peut manquer d'être frappé par son absence totale d'intérêt pour la jeune pianiste. Il se moque éperdument d'elle, de ses sentiments, de son avenir. Une seule chose l'occupe : lui-même. C'est-à-dire ses rapports personnels avec Chopin, ses idées personnelles sur un art de l'interprète dépouillé de toute virtuosité. Là, d'ailleurs, il dit de bonnes choses (ainsi que dans l'entretien avec Schlumberger sur la fondation de *la Nouvelle Revue Française*) et il nous livre une petite part de son secret.

Certes, on ne trouve pas tout. Mais quelques aspects authentiques de Gide suffisent à faire, non seulement un document capital, mais même un spectacle passionnant.

JEAN FAYARD

Une Conférence de Paulo Osorio. — Pour la plupart des auditeurs, vraisemblablement, qui écoutaient à l'Institut Catholique la conférence de M. Paulo Osorio, attaché de presse à l'Ambassade de Portugal, Camilo Castelo Branco et José Maria Eça de Queiroz étaient des inconnus. A l'exception de quelques spécialistes et de Valéry Larbaud, bien sûr, qui collectionnait les écrivains rares, les pays peu visités, les romanciers portugais n'ont trouvé qu'une rare audience, en France : encore « Camilo » et Eça de Queiroz sont-ils un peu moins ignorés que les autres ; s'il s'agissait de Joao de Deus, ou de Julio Diniz, que serait-ce?

M. Osorio nous a ému par l'hommage cordial qu'il a rendu à notre cher Valéry Larbaud, l'omniscient, par qui tant d'étrangers peu accessibles souvent ont trouvé le chemin de notre esprit et de notre cœur : la révélation qu'on lui doit de ces deux grands écrivains lusitaniens jette une précieuse lumière sur l'âme portugaise et sa littérature. Ces deux romanciers, en effet, présentent des contrastes que M. Osorio a justement soulignés. Eça de Queiroz, très cultivé, très « européen », diplomate en Angleterre et à Paris, où il est mort en 1900, appartenait à la littérature cosmopolite, et l'on trouve chez lui des éléments qui nous sont familiers puisqu'ils nous rappellent Anatole France par l'ironie et la satire sociale, Zola par le goût des descriptions réalistes de familles et de milieux, par un goût de l'écriture « artiste » qui se ressent, peut-être, de la lecture des Goncourt. Si nous sommes souvent dépaysés, à la lecture de certains romans étrangers, nous retrouvons, dans les livres

d'Eça de Queiroz, un Portugal assez francisé, et nous serions tentés, même, de regretter l'absence d'un pittoresque et d'un exotisme que Queiroz ne voulait ni ne pouvait nous donner.

Cette « couleur locale », en revanche, c'est Camilo Castelo Branco, *Camilo*, comme on l'appelle d'ordinaire, qui nous la dispensera avec la prodigalité d'un homme que de tumultueuses amours et de sensationnelles aventures n'ont pas empêché d'écrire une centaine de volumes. Le premier roman de Camilo, écrit à vingt-cinq ans, était intitulé *Anathème*. Tout un programme, auquel Camilo est resté fidèle, épanchant dans ses récits d'une fougue extraordinaire, une sensualité qui va jusqu'à l'érotisme, un naturalisme d'une singulière crudité, un romantisme de l'excès et du désespoir, qui s'expriment dans tous les « genres » possibles, roman réaliste, roman historique, drame, poème, essai. On se demande comment, au milieu de luttes politiques violentes et d'adultères à scandale qui l'ont conduit jusqu'à la prison, cet homme ardent à vivre et à jouir qui, devenant aveugle, se donnera la mort pour ne pas accepter une si douloureuse infirmité, on se demande comment Camilo a trouvé le temps d'accumuler tant de volumes.

Tout n'est pas égal, dans cette œuvre, j'en conviens, et le choix s'impose ici, plus encore que lorsqu'il s'agit d'Eça de Queiroz, mais Castelo Branco nous touche peut-être plus que son rival, car, moins européen, il est plus portugais ; on reconnaît chez lui, en effet, cette nature étrange faite à la fois d'ardeur et de désespoir, cette infinie capacité de tristesse, romantique si l'on veut, mais très différente du reste du romantisme européen, avec ce mélange de passion active et de désenchantement qui, au début même de l'action, doute, se décourage et nie. Peu de peuples se sont donnés à l'aventure avec autant d'enthousiasme et d'abnégation : la patrie du roi Don Sebastien, de Magellan et de Camoens, possède une vertu épique qui est sans égale, peut-être, en Europe, et le bref éclat de son empire s'enveloppe d'une somptuosité baroque incomparable. Coruscant comme les bas-reliefs manuélins où cordages, ancres et sextants s'enlacent autour des madrépores et des arbres de la forêt vierge, le style « inculte » de Castelo Branco, sa sauvage frénésie, sa lourde tristesse, nous touchent plus, en définitive, que l'esthétisme policé d'Eça de Queiroz. Chez celui-ci nous voyons l'esprit portugais accéder à la communauté intellectuelle européenne. Chez Camilo, au contraire, ce peuple, posé à la pointe de l'Europe, offert au libre Océan et aux continents lointains, poursuit le destin unique qui fut le sien. Je ne sais si l'on a traduit en français « Amour de Perdition », mais le *lusitanisme* radical de Camilo, que deviendrait-il dans une traduction ?

MARCEL BRION

Les Conférences de Notre-Dame. — Comme les précédentes années, le Père Riquet a tenu à exposer aux journalistes, conviés à un amical repas, le plan et l'esprit de ses conférences de cette année.

Cette première présentation en petit comité de presse s'accorde parfaitement à la nature des conférences de Notre-Dame. Elles ne sont pas et n'ont jamais été des sermons. Nées des effervescentes années 1830, en l'une des époques les plus antireligieuses de notre histoire, elles ont signifié, sur l'initiative audacieuse d'Ozanam et de ses jeunes amis, la volonté d'implanter la vérité éternelle dans un monde qui s'y refusait, sous une forme jeune, neuve, vivante, avec le souci frémissant de comprendre l'homme contemporain. L'opinion publique, influencée ou reflétée par la Presse, voilà ce qu'on a voulu, ce qu'on veut atteindre et gagner.

En somme, les conférences de Notre-Dame sont une prise de contact « à chaud » de la doctrine chrétienne et des grands problèmes actuels. Elles sont couleur du temps. Cette loi, le Père Riquet l'observe comme ses devanciers. Dans les séries antérieures de ses conférences, on l'a entendu parler de l'existentialisme, des philosophies de l'absurde et du néant, du marxisme, de la dialectique du Maître et de l'Esclave... Cette année, il parle de *L'unique Sauveur, demain comme hier, Jésus-Christ*, mais ce thème souverain vient en suprême épanouissement de ses propos antérieurs, où il était déjà sous-jacent et souvent annoncé, et il l'étudie en étroite corrélation avec les angoisses et perplexités du monde moderne. Il le traite à sa manière, diserte et posée, où l'émotion passe, mais reste discrète. Sa note personnelle s'insère dans l'éloquence traditionnelle des Jésuites ; il est préoccupé de précision, de clarté, d'efficace, plus que d'effet oratoire. La voix, bien timbrée, hausse rarement le ton.

L'auditoire ? Ce n'est assurément plus celui de Lacordaire, tel que l'évoquait M. Thureau-Dangin : six mille hommes environ, de toutes les classes sociales, jeunes en grande majorité, incroyants pour une large part, occupant les heures d'attente — car, pour trouver place à Notre-Dame il fallait s'y rendre dès huit heures du matin — à causer, à lire des livres profanes, ou des journaux, pour être ensuite soulevés par une éloquence qui balayait, au moins provisoirement, leur scepticisme. Autres temps : dans le vaste public d'aujourd'hui, dont la réaction reste intérieure, on aurait du mal à distinguer le croyant de l'incroyant, comme à cataloguer les catégories sociales.

Y parviendrait-on que le compte resterait sujet à caution. Qui dénombrera et situera l'immense public des ondes, que Lacordaire n'atteignait pas ? Il n'est pourtant pas absolument insaisissable. Une correspondance nombreuse dit au Père Riquet la réaction de ses auditeurs à la radio. Elle est, à son propre témoignage, très mêlée : objections, critiques, protestations, mais aussi enthousiasmes. Ainsi, tel jeune ouvrier écrira

qu'avec sa jeune femme, il a écouté « à genoux » le conférencier invisible. Un groupe d'auditeurs d'un village breton témoignera de sa satisfaction par les signatures conjuguées du maire, du recteur de la paroisse, du notaire et autres notables. Les conférences de Notre-Dame restent un événement majeur de l'Église de France, une réponse à l'éternelle inquiétude des hommes.

GAÉTAN BERNOVILLE

Un Siècle d'Enseignement. — Dans une pauvre école de village, au siècle passé, l'instituteur et ses petits écoliers — grandeur nature — rabâchant la leçon sous l'œil indulgent d'une vache qui, la tête hors de son étable, semble chercher, elle aussi, à s'instruire... C'est, avec *la Distribution des Prix en* 1830, une des deux grandes reconstitutions qu'offre l'exposition : « Un Siècle d'Enseignement à travers la Caricature et l'Image », qui se tient au Musée pédagogique. D'un regard on mesure le progrès accompli... Dans la rue d'Ulm où de jeunes bâtiments, verre et briques (École normale supérieure, École des Arts décoratifs, Institut du Radium, Laboratoires du Collège de France) bousculent les vieilles bâtisses universitaires, le Musée pédagogique brille de cuivres, de nickels, de parquets luisants ; là tout est net et étincelant comme dans une clinique de luxe. A la fois centre de documentation, bibliothèque, cinémathèque, discothèque, lieu de réunion pour le personnel enseignant, le Musée pédagogique ne reçoit pas en négligé ; il est vêtu à la dernière mode.

L'exposition, qui pendant deux mois et demi ne manquera pas d'attirer une foule de visiteurs, grands et petits, est parfaitement réussie. Aucune trace d'improvisation ; on sent, on voit, non seulement que pendant de longs mois on a travaillé à rassembler des documents curieux, piquants, rares, mais qu'une pensée méthodique a présidé à leur groupement. D'ailleurs, le catalogue de l'exposition est tout autre chose qu'une nomenclature de mille quinze pièces numérotées ; c'est un raccourci remarquable de l'histoire de l'enseignement en France pendant un siècle.

Une salle que domine un immense tableau du premier Grand-Maître de l'Université, Fontanes, est consacrée aux institutions qui ont fondé l'Université, aux luttes que se sont livrées autour de l'école, l'Église et l'État.

Si ferme républicain qu'on soit, on admirera, sous une vitrine, la loi du 20 mai 1806, portant la signature de Napoléon. Quelle belle main a moulé cette écriture ! Et quelle concision, vraiment impériale, dans l'article premier !

« *Il sera formé sous le nom d'Université impériale un Corps chargé exclu-*

sivement de l'enseignement et de l'éducation publiques dans tout l'Empire. » Essayez donc de dire plus de choses en moins de mots.

La loi Falloux a excité la verve des caricaturistes libéraux. Il est clair qu'actuellement encore elle symbolise, officiellement, la réaction et l'obscurantisme. Ce qui est bizarre, d'abord parce que la loi Falloux (15 mars 1850) fut bien l'œuvre de la Seconde République et qu'elle rétablissait la liberté de l'enseignement, souhaitée par les républicains ; ensuite, parce que l'Université vit toujours sous son régime. A vrai dire la loi Falloux se présentait comme un compromis entre laïques et catholiques. Une lithographie de Cham nous montre une troupe d'écoliers que cherchent à entraîner l'instituteur Thiers (vers la droite) et l'instituteur Barthélemy-Saint-Hilaire (vers la gauche). Le petit Galuchet dit à son camarade Fouyou : « Dis donc, Fouyou, ils ne sont pas trop d'accord sur la direction qu'ils veulent nous faire prendre », et Fouyou réplique : « Je m'en fiche pas mal... A droite ou à gauche on nous mènera tout d'même à l'école... »

La menace d'un retour au monopole d'État de l'enseignement, esquissée par Jules Ferry, précisée par Émile Combes, suscite à nouveau une levée de plumes et de crayons. Il est question de fermer les écoles religieuses. Où mettra-t-on leurs élèves ? Dans *la Croix* du 11 août 1902 le caricaturiste Henriot présente un pur laïque occupé à trancher le problème : « *Il n'y a pas de place dans les écoles pour recevoir tous les enfants après la fermeture des écoles religieuses, mais pour qu'ils puissent tous entrer nos modernes Salomons n'hésitent pas à les faire couper en deux.* »

Deux grandes salles nous enveloppent d'une atmosphère plus sereine : des centaines d'images font revivre les joies et les peines des écoliers. Elles n'ont guère changé en somme, le bon élève reste promis au paradis des lauriers d'or et le mauvais échappe à son purgatoire par des inventions diaboliques. Des certificats et des bulletins authentiques attestent qu'Émile Zola, Arsène d'Arsonval, Jean Jaurès, Paul Painlevé, Marcel Proust et d'autres furent de bons élèves, car il eût été scandaleux, en un tel lieu, de célébrer les grands hommes auxquels leurs maîtres mirent de mauvaises notes.

PIERRE AUDIAT

La Folie de Sainte-James, à Neuilly, et l'Hôtel de Verrières, à Auteuil. — Un mauvais sort, personnifié tour à tour par la spéculation ou les pouvoirs publics s'est acharné sur les gracieuses constructions du XVIIIe des abords immédiats de Paris. Ce furent d'abord les élégants chefs-d'œuvre que Ledoux, Bélanger et Brongniart avaient élevés à la Chaussée d'Antin et à la Nouvelle France (faubourg Poissonnière) qui disparurent dès le Second Empire, puis on s'attaque aux maisons des champs de

Chaillot, de Passy et d'Auteuil. Et alors que l'on devrait avoir à cœur de sauvegarder dans leur intégrité les quelques ensembles encore existants, ils restent continuellement menacés. C'est le cas, en ce moment, des deux plus charmantes folies que nous possédions encore, l'une à Neuilly, la Folie Sainte-James, l'autre à Auteuil, l'Hôtel des Demoiselles de Verrières.

L'hôtel, construit en 1715 pour mademoiselle Antier et offert par M. d'Épinay aux demoiselles de Verrières, les protégées du maréchal de Saxe, ne présente, au 47 de la rue d'Auteuil, qu'une façade assez défigurée. Mais celle qui donne sur le parc a conservé toute sa grâce et le parc lui-même un charme extraordinaire avec ses vases, ses statues par Coustou, l'ancien théâtre où l'on jouait les pièces de Colardeau transformé en serre, ses pelouses, ses bassins, ses grands arbres.

L'hôtel appartenait au baron Ernest de Rothschild qui vient malheureusement de le vendre à une société immobilière. Les sociétés immobilières ont pour but de lotir et de construire des immeubles de rapport. Le parc peut être unique à Paris, elles n'auront aucune considération pour sa beauté. C'est donc au dernier propriétaire qu'on peut reprocher d'avoir, en signant cette vente, voué à la destruction cet ensemble incomparable.

La Ville de Paris peut-elle encore intervenir? M. Thirion qui semble sincèrement attaché à la conservation de nos beautés architecturales devrait exiger la conservation intégrale de l'hôtel de Verrières et de son parc.

Le cas de la Folie Sainte-James[1] est à peu près semblable. Cette élégante folie construite par Bélanger, l'architecte de Bagatelle, a conservé, sinon toutes les fabriques de son parc, du moins son fameux rocher, son pont, sa pièce d'eau, un cabinet en rotonde, etc. Tout cela est, en ce moment à l'abandon. La propriétaire voudrait vendre, et vendre très cher. L'État voudrait construire un lycée de jeunes filles à Neuilly, c'est très naturel. Mais le parc à l'anglaise de la Folie Sainte-James est le seul qui reste de tous ceux qu'on voyait aux alentours de Paris.

Un particulier s'engagerait à conserver la Folie et son parc en état, si on lui permettait de déclasser une bande de terrain, au bout de la propriété pour y construire des immeubles d'habitation. L'Éducation Nationale proposerait une solution à peu près semblable. Il n'y aurait que demi-mal. Mais, comme pour le parc de l'hôtel de Verrières, c'est l'intégrité d'un ensemble qui disparaît. On n'ose plus tout démolir, mais on n'a pas le courage de tout conserver : au lieu d'un parc on aura un square.

GEORGES PILLEMENT

1. Sur cette Folie, voir *Revue de Paris* du 1er février 1925, une étude importante de G.-C. Leroux-Cesbron.

Music-hall. — Les théâtres dits « à côté » sont parés d'une auréole étrangement attirante. Le théâtre à côté est le contraire du théâtre classé. A côté de quoi? A côté de qui? A côté d'où? On ne sait pas très bien. Alors pourquoi à côté? Parce que c'est loin de tout?... Peut-être... Il faut admettre le terme avec son petit air de mystère. Si l'on aimait les jeux de mots nous dirions qu'un théâtre à côté est un théâtre qui n'est pas coté. Ce qui ne l'empêche pas, bien souvent, d'attirer devant ses tréteaux exigus, dans des ruelles sombres où deux voitures ne passent pas de front, beaucoup plus de monde que de grands et célèbres théâtres du centre.

Tel est le cas du quartier Latin, une boîte où chaque soir cent vingt personnes, péniblement entassées, jouent sans murmurer le rôle de sardines. Le spectacle coupé que nous donne Michel de Ré s'adresse à une clientèle de salons avancés et de petits maîtres. Il a de quoi satisfaire pendant de longs mois tout un public select.

Pierre Devaux, licencié en argot, licencieux poétique, châtie sa langue verte et mêle à sa rude truculence de clochard demi-mondain une aimable connaissance de la carte mythologique du Tendre. Sa *Nymphe à Barbe* est un petit chef-d'œuvre d'esprit grivois. Cela nous a rappelé *la Petite Femme de Loth* de Tristan Bernard, d'autant plus que la musique de Van Parys évoque celle de Claude Terrasse.

L'Amour en Papier n'est autre qu'un petit voyage à travers les différentes rubriques d'un quotidien. Merveilleux cadre pour une revue qui ne dure hélas! qu'une heure. Pages des faits divers, des sports, des sciences, pages du cinéma, du courrier du cœur, page des échos, page des enfants... Les photos de la une ou de la quatre s'animent et se courent après. C'était simple. Encore fallait-il y penser. Louis Ducreux y a pensé. Auteur, acteur, compositeur, parolier, metteur en scène, si ce diable de petit bonhomme était Anglais, il aurait à Londres la situation d'un Noël Coward. Chez nous il n'est encore pour beaucoup que le collaborateur d'André Roussin, celui des deux qui a le moins bien réussi. Au temps de Robert de Flers et Gaston-Armand de Caillavet, les deux noms ne se dissociaient pas. On disait Flers et Caillavet comme jadis on avait dit Duvert et Lauzanne. Et sans doute aurait-on dit pareillement Roussin et Ducreux s'ils n'avaient jugé bon de se séparer. Mais au firmament des auteurs gais on n'en sacre jamais plus d'un par lustre, et Ducreux, brillant second, dut marquer le pas, cependant que son alter ego crevait le plafond de la gloire et des recettes maxima.

Quel directeur de théâtre assez avisé commandera une revue à Louis Ducreux? Ducreux a l'étoffe d'un Rip. Il ne reste plus qu'à lui donner les moyens de la bien draper.

SERGE VEBER

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES MEULES DE DIEU

par Jean de PANGE *(Alsatia)*

C'EST l'autobiographie d'un grand seigneur qui a vécu au carrefour de deux mondes : d'un côté la France républicaine, de l'autre le Saint-Empire, puisqu'il passa son enfance entre Vienne, où son père était attaché militaire, et la Lorraine annexée. Ceci ne l'empêcha pas de parcourir le monde : l'Indochine de Doumer, le Maroc de Lyautey. Il connut les fastes de la Hofburg, les parades de Guillaume II, les revues navales de Spithead, le couronnement de George VI. Après la guerre, il rêva de voir l'Alsace devenir un lien entre une France et une Allemagne enfin réconciliées. Ce beau rêve était prématuré : Jean de Pange paya son illusion dans une prison de la Gestapo. Mais la vie, cruelle à ses efforts, n'a pas infléchi ses pensées : c'est l'esprit européen qui lui inspire, aujourd'hui comme hier, une réconciliation nécessaire à deux pays cruellement éprouvés par leur trop longue rivalité. *Les Meules de Dieu* sont un appel et un avertissement : une histoire tragique s'y déroule et, si nous n'y prenons garde, nous serons de nouveau les victimes du destin.

PIERRE DE BOISDEFFRE

MARCO

de Marie-Louise REYMOND

(Éditions Jeheber)

HORS DU JEU

de Marie-Louise REYMOND

(Éditions Rouge, Lausanne)

DANS l'œuvre déjà abondante de Marie-Louise Reymond, romancière suisse très connue dans son pays, nous signalons aux lecteurs français deux romans récemment parus, *Hors du Jeu* et *Marco* qui évoquent un problème délicat : le célibat non pas choisi, mais imposé à deux êtres de haute qualité humaine qui ont voué leur existence au service des autres. Dans les deux ouvrages, écrits dans une langue sans recherche, l'auteur témoigne de dons réels d'analyste et d'une fine sensibilité psychologique.

J. C.

RENCONTRES DANS ROME

par Marie DE LAIGLE

(Éditions Maurice Darantière)

SOUS ce titre stendhalien, Marie de L'Aigle publie une suite de poèmes en prose (présentés avec goût par Maurice Darantière, illustrés de charmantes aquarelles d'Hermine David) où l'inspiration illumine et enrichit l'érudition la plus sûre et la plus variée.

J. C.

RACE ET CIVILISATION

par Michel LEIRIS *(Unesco)*

LA thèse de cette brochure, écrite par un savant et un écrivain de grand talent, est que la civilisation dans laquelle un individu est né et dans laquelle il a grandi contribue à lui donner les caractères que l'on s'obstine faussement à attribuer à la race. Serait-il valable de transposer les prétentions des théoriciens racistes au domaine de la vie sociale et de distinguer entre civilisations supérieures et civilisations inférieures ? « *Toutes les cultures*, dit M. Leiris, *ont respectivement leurs échecs et leurs réussites, leurs défauts et leurs succès.* » « *Et*, ajoute-t-il, *celles que nous considérons comme les plus humbles sous le rapport du progrès technique sont parvenues à résoudre d'une façon très supérieure certains problèmes juridiques, sociaux et moraux.* » Toute civilisation est, en réalité, le produit d'une collaboration entre races différentes.

L'exposé de M. Leiris nous présente, sous une forme particulièrement agréable, une matière d'une grande richesse.

A. MÉTRAUX

LA FEMME ET LE FLEUVE

par Pierre GAMARRA

TRAGÉDIE de la fatalité qui se joue dans un village des bords de la Garonne. A l'époque où il tenait encore un café à Montauban, sous l'occupation, Vergne a entendu un soir des pas précipités dans la rue, puis des coups sourds frappés à sa porte et le cri répété avec une angoisse croissante : « Ouvrez, ouvrez-moi ! » Par lâcheté, il n'a pas ouvert, et quelques instants plus tard l'homme que poursuivait une patrouille allemande était capturé. Le lendemain, il était pendu comme franc-tireur. Il s'appelait

Elie Allègre : c'était un gars de Pentedieu. Or, le sort veut que ce soit justement dans ce village que Vergne se retire et qu'Anna Delpech, une fille belle et sauvage dont il tombe amoureux, ait été la fiancée d'Elie...

Plus que les personnages, ce sont les éléments que Gamarra s'est appliqué à peindre. Les arbres, les bêtes, le ciel et surtout l'eau tiennent dans son roman plus de place que les humains. Par son atmosphère comme par son style, ce livre évoque *la Brière* d'Alphonse de Chateaubriant (La Baconnière).

JACQUES DE RICAUMONT.

FLORENCE, CITÉ DES PEINTRES

par Piero BARGELLINI (*Payot, édit.*)

NATIF de Florence, c'est en ami que P. Bargellini nous invite au voyage, cachant son érudition sous sa tendresse pour les onze peintres dans l'intimité desquels il excelle à nous conduire, rendant l'œuvre inséparable de l'homme et du décor qui l'inspira. Cimabue, Giotto, S. Martini, Fra Angelico, Andrea del Castagno, Botticelli sont analysés avec la même finesse par un critique qui, sans romancer leurs vies, a su les colorer et les réchauffer de son propre feu.

C.R.-M.

PROBLÈMES DE L'ART SACRÉ

(*Le Nouveau Portique*)

« L'ART religieux est à l'ordre du jour. » Certes. Un peu trop même à notre gré, la publicité excessive donnée à des tentatives méritoires devant, fatalement, provoquer des réactions diverses dans la Chrétienté. Ces réactions sont exposées loyalement ici. La conclusion de ce débat brûlant nous paraît être la suivante : seuls rénoveraient l'Art Sacré des artistes capables d'évoquer l'inconnaissable et, tout en respectant les impératifs techniques, convaincus qu'il y a *un au-delà de la peinture*.

C. R. M.

STAR MONEY

par Kathleen WINSOR

(*Le Pavois*)

K. WINSOR a connu un prodigieux succès avec son premier roman, *Ambre* — et gagné beaucoup d'argent. Dans ce nouveau livre elle évoque les transformations que ce triomphe introduisit dans sa vie. Sa beauté ajoutant encore au prestige que lui valait sa célébrité elle eut maintes occasions de mener une vie fort libre et fut loin de les dédaigner. Elle nous conte tout cela avec une sorte de sincérité étonnée qui est curieuse. Il y a du talent en même temps que de la naïveté dans cette peinture de nombreuses étreintes qui aboutissent à un échec sentimental absolu.

L. T.

⁂ DICTIONNAIRE ⁂ DES LETTRES FRANÇAISES

(*Fayard*)

VOICI une œuvre monumentale qui devra trouver place dans toutes les bibliothèques publiques de France et d'étranger — et que tout amateur d'études littéraires souhaitera posséder. Il représente ce que Larbaud n'a jamais cessé de demander : un ensemble de *fiches mises à plat*. Pas de hiérarchie des valeurs imposée. A chacun, s'il en a le goût et le loisir, de choisir les auteurs que vraiment il peut aimer. Le premier volume de ce grand dictionnaire qui doit en compter six est consacré au XVIe siècle. Les travaux ont été dirigés par Mgr Grente. La préface (étude sur le XVIe siècle) est de notre regretté collaborateur Pierre Champion. Les quelque deux mille articles que comporte ce volume (750 pages) sont dûs aux meilleurs spécialistes français. Lisez ce livre : vous commencerez de percevoir ce que tous les manuels laissent nécessairement ignorer : l'importance et l'intérêt des œuvres dites du second (ou troisième rayon). Les maîtres donnent leur génie ; les *minores* nous ouvrent parfois une voie plus directe à l'intelligence de leur époque.

M. T.

LES HALLUCINATIONS
Clinique et physiopathologie

par JEAN LHERMITTE

(*Doin*)

LES hallucinations peuvent être définies « une perception sans objet » ; très diverses, hallucinations visuelles, spéculaires, auditives, somatiques, du goût et de l'odorat, des amputés, des faux mystiques, leur étude constitue un problème attachant tant du point de vue psychologique que neuro-psychiatrique. Dans quelle mesure ces phénomènes s'intègrent-ils dans une pensée pathologique et témoignent-ils d'une altération localisée du cerveau ou au contraire d'une modification de l'activité psychique ? Le professeur Lhermitte s'efforce de répondre à ces questions et de montrer la valeur sémiologique des hallucinations, leurs conditions organiques et leur signification dans l'analyse d'une personnalité.

A. TÉTRY.

VIVRE JEUNE

par le Dr Victor Bogomoletz

(Flore)

Le docteur V. Bogomoletz est le cousin du professeur Alexandre Bogomoletz, père du sérum qui porte son nom ou sérum cyto-tocique antiréticulaire, facteur de stimulation et de régénération du tissu conjonctif et par suite des tissus et des cellules de l'organisme.

Poursuivant les travaux de son cousin, V. Bogomoletz a créé *l'externothérapie*, traitement de base contre le vieillissement et la dégénérescence prématurée. Grâce à ces produits fabriqués *externes* (crèmes), il est possible à travers la peau, d'agir sur l'organisme. L'auteur préconise l'emploi d'une fiche individuelle d'externo-type, dossier d'auto-observation et d'auto-surveillance, formule nouvelle du Connais-toi toi-même.

A. TÉTRY.

L'ARAIGNÉE

par John Crompton

(Corrêa)

Le monde des araignées, 565 espèces en Grande-Bretagne, plus de 100 000 sur la terre, donne un spectacle comportant tout ce que peut souhaiter une audience moderne : amour, intérêt, angoisse, psychologie, bataille, meurtre et mort soudaine. Avec beaucoup de talent et d'exactitude, l'auteur décrit le comportement des araignées tisseuses, des tarentules ou araignées-loups, des araignées sauteuses, des araignées-crabes, etc. Une grande place est accordée à la construction des divers types de nids.

A. TÉTRY.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villeboeuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1584-3-52.

LOUIS MADELIN, *de l'Académie française*

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

L'œuvre la plus moderne sur l'histoire de Napoléon, bénéficiant de toute la documentation amassée au cours des ans. Cette fresque prodigieuse évoque une des périodes les plus passionnantes de notre ère en un style élégant et précis, avec une lucidité parfaite qui permet une lecture aisée et attrayante.

Quatorze volumes sont actuellement parus sur seize prévus ; ils sont présentés sous reliure O.T.L., demi-peau de luxe, vert empire, filets, titres et fer spécial gravés à l'or fin ; tranches jaspées, tranchefiles.

LISTE DES VOLUMES LIVRABLES IMMÉDIATEMENT

I. La Jeunesse de Bonaparte. — II. L'Ascension de Bonaparte. — III. De Brumaire à Marengo. — IV. Le Consulat. — V. L'Avènement de l'Empire. — VI. Vers l'Empire d'Occident (1806-1807). — VII. L'Affaire d'Espagne (1807-1809). — VIII. L'Apogée de l'Empire (avr. 1809-avr. 1810). — IX. La Crise de l'Empire (1810-1811). — X. L'Empire de Napoléon. — XI. La Nation sous l'Empereur. — XII. La Catastrophe de Russie. — XIII. L'Ecroulement du Grand Empire. — XIV. La Campagne de France.

Les 14 volumes, au comptant : 20.400 fr. ou payables en 5 mensualités de 4.200 fr.

Le tome XV paraîtra en mai

L'OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE
14, RUE BEZOUT, PARIS (XIVe)

MAISON FONDÉE EN 1922
Compte postal : Paris 5318-64

ÉDITIONS DU CERVIN

Vient de paraître :

PIERRE MEYLAN : **LES ÉCRIVAINS ET LA MUSIQUE**

Baudelaire et Wagner - Mallarmé - Claudel - Valéry - Gide - Duhamel - Jacques Rivière et Debussy - Cocteau et les Six - Ramuz et Strawinsky — 500 fr.

Une sagacité clairvoyante pour confronter les " affinités électives ". Alfred CORTOT

Un livre d'un grand intérêt. GEORGES DUHAMEL

Rappel :

Richard Strauss : **Anecdotes et souvenirs** .. .. 550 fr.

Les plus belles lettres de Beethoven .. .. 460 fr.

Distributeur : MAISON DU LIVRE FRANÇAIS, PARIS-6e

Groupez vos achats chez un seul libraire

LA LIBRAIRIE
Le Rameau d'Or
38, rue de l'Orangerie - Versailles

expédie rapidement tous les livres dans tous les pays

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARGOTIQUE

De Villon à Bruant

par JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Préface de Pierre MAC ORLAN

in 4° raisin, orné de 125 curieuses illustrations

ÉDITION ORIGINALE, tirage limité et numéroté :

550 exemplaires sur papier couché ornés d'une eau-forte originale en pleine page du Maître DIGNIMONT . . . 1.800 »

3.000 exemplaires sur papier surglacé . . . . 975 »

Chez tous les libraires et

AU CRAPOUILLOT, 3, Place de la Sorbonne, Paris Chèque Postal 417.26

ÉNIGMES DE L'HISTOIRE

GEORGES MONGRÉDIEN

LE MASQUE DE FER

Enfin, grâce à un HISTORIEN, toute la vérité sur cette fameuse énigme.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

HACHETTE

Deux livres, deux succès

ÉDITIONS "JE SERS" PARIS

Collection : Études, documents et témoignages sur notre temps

YVES DELBARS

Le vrai STALINE

★ ★

DE LA GUERRE MONDIALE A LA GUERRE FROIDE

*" Un livre **indispensable** pour ceux qui veulent **comprendre** ce qui se passe dans le monde. "*

Un volume.. .. .. **600** fr.

Déjà paru :

LE VRAI STALINE

TOME I

Un volume.. .. .. **500** fr.

Collection : Bibliothèque des Voyages

GABRIELLE BERTRAND

Le Peuple DE LA JUNGLE

" Au cœur secret du pays Moï avec I. Doat, le chasseur d'éléphants, I. Doat, le conteur de légendes, I. Doat frère de Kim et de Mowgli ".

Un volume avec 10 planches de photos et 1 carte .. .. **570** fr.

Collection " LES BEAUX PAYS "

Vient de paraître :

G. FAURE

LACS ITALIENS

Avant de partir pour les lacs italiens, il faut lire M. Gabriel Faure.
(Figaro Littéraire)

Le vol. illustré en héliogravure .. **1.400** fr.

●

Du même auteur et dans la même collection :

SICILE

Le vol. illustré en héliogravure .. **1.400** fr.

VENISE

Le vol. illustré en héliogravure .. **1.400** fr.

ARTHAUD

LES **ANNALES** • CONFERENCIA •

REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE D'AVRIL

JEAN DELAY
Professeur à la Faculté de Médecine
PERSPECTIVES SUR LA MÉDECINE DU CORPS ET DE L'ESPRIT

●

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
L'AME DES PEUPLES
II. — Les Indiens d'Amérique

●

TONY AUBIN
PRÉSENCE DE MOZART

●

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

DEMI-MILLÉNAIRE DU
GÉNIE FLORENTIN

MARCEL BRION

LÉONARD DE VINCI

un volume in-8°, illustré de planches en hélio

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LE FAUST DE LA RENAISSANCE

GRAND PRIX

DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

MICHEL DE SAINT-PIERRE

LA MER A BOIRE

75e édition

du même auteur : CE MONDE ANCIEN

CALMANN-LÉVY

LES ÉDITIONS DE
LA TABLE RONDE

HENRY MULLER

TROIS PAS EN ARRIÈRE

(Souvenirs)

C'est le livre le plus drôle, le plus vivant, le plus alerté sur les écrivains dans l'exercice de leur fonction. On y trouve des anecdotes piquantes sur Montherlant, Chardonne, Cocteau, Blaise Cendrars, Galtier-Boissière, Paul Morand, etc. On vit, au jour le jour, la vie d'une grande maison d'édition, avec ses petits drames et ses scènes de comédie. Un livre très parisien.

Un volume in-16. .. .. 420 Frs

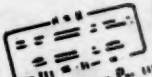
GEORGES CHARENSOL et ROGER REGENT

Un maître du cinéma

RENÉ CLAIR

Voilà une étude complète et vivante, écrite avec ferveur par deux spécialistes des problèmes cinématographiques, sur le plus grand réalisateur français.

Un volume in-16, avec 17 gravures hors-texte .. .. 450 Frs



COTE DESFOSSÉS

JURISTICIEN ECONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

VIENNENT DE PARAITRE

DOROTHY CARUSO

CARUSO

sa vie, sa mort

L'ouvrage qui a inspiré le film " LE GRAND CARUSO ".

★

HENRY MILLER

LE MONDE DU SEXE

De l'étrange mariage de Miller à sa conception du monde.

★

PIERRE MOLAINE

CIMETIÈRE SAINT-MÉDARD

Par l'auteur de : LES ORGUES DE L'ENFER, Prix RENAUDOT 1950.

★

JEAN-CHARLES PICHON

LE JUGE

Aventure au Pérou.

★

FULTON SHEEN

LA PAIX DE L'AME

L'œuvre capitale du plus grand convertisseur au catholicisme des États-Unis.

★

W. H. THOMSON

CHURCHILL PAR SON OMBRE

La plus drôle des vies intimes.

nrf

la dernière œuvre d'

ANDRÉ GIDE

AINSI SOIT-IL

ou

Les Jeux sont faits

•

Un grand roman d'

HENRI BOSCO

ANTONIN

Magie d'une enfance provençale

MAURICE BEDEL

LE MARIAGE DES COULEURS

roman

•

RAYMOND QUENEAU

de l'Académie Goncourt

LE DIMANCHE DE LA VIE

roman

SI TU T'IMAGINES

poèmes

nrf

ROMANS

JEAN ROUNAULT

LE TROISIÈME CIEL

In-16 : 390 francs

●

RICHMAL CROMPTON

L'ANNIVERSAIRE

traduit de l'anglais
par Madeleine T. GUERITTE

In-16 : 420 francs

●

PIERRE HAMP

LA PEINE DES HOMMES

HORMISDAS LE CANADIEN

In-16 : 420 francs

●

PIERRE DANINOS

SONIA, LES AUTRES ET MOI

In-16 : 390 francs

HISTOIRE

ARCHIVES SECRÈTES DE LA WILHELMSTRASSE

★ ★

L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

1936-1939

documents traduits de l'allemand
par Michel TOURNIER

In-8° carré : 1.500 francs

●

RICHARD COUDENHOVE-KALERGI

J'AI CHOISI L'EUROPE

In-16 : 480 francs

●

JACQUES MORDAL

LA BATAILLE DE CASABLANCA

In-16 : 690 francs

●

VOYAGES

YVONNE PAGNIEZ

FRANÇAISES DU DÉSERT

Oasis Sahariennes

In-16 : 390 francs

PLON

Collection L'" ÉPI "

CAMILLE MAYRAN

LARMES ET LUMIÈRES A ORADOUR

In-16 : 390 francs

●

GEORGES POULET

ÉTUDES SUR LE TEMPS HUMAIN

★ ★

LA DISTANCE INTÉRIEURE

In-16 : 600 francs

Dernières Nouveautés

MARC BLOCH

LES CARACTÈRES ORIGINAUX DE L'HISTOIRE RURALE FRANÇAISE

Nouvelle édition avec un avertissement de L. Febvre

Un volume in-8°, 288 pages, 18 hors-texte, broché .. .. **1.000 fr.**

●

JEAN GOTTMANN

LA POLITIQUE DES ÉTATS ET LEUR GÉOGRAPHIE

Le mécanisme et les causes du cloisonnement du monde

Un volume in-8°, de la collection " Sciences politiques ", 228 pages .. **670 fr.**

●

CENTRE D'ÉTUDES DE POLITIQUE ÉTRANGÈRE

INDUSTRIALISATION DE L'AFRIQUE DU NORD

Un volume in-8°, 320 pages, 9 cartes, broché.. .. .. **1.100 fr.**

●

PIERRE MONBEIG

PIONNIERS ET PLANTEURS DE SAO PAULO

Un volume in-8°, 376 pages, 45 figures, 15 planches hors texte .. .. .. **1.500 fr.**

●

ATLAS *historique et géographique* **VIDAL-LABLACHE**

Nouvelle édition, mise à jour, 385 cartes, 32.000 noms, 1 vol. relié .. **6.800 fr.**

COLLECTION ARMAND COLIN

R. Ruyer
LA PHILOSOPHIE DE LA VALEUR
1 vol. .. .. **260 fr.**

J. Millot
BIOLOGIE DES RACES HUMAINES
1 vol., 6 fig. **260 fr.**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, **PARIS**

WILL DURANT

HISTOIRE DE LA CIVILISATION

L'AGE DE LA FOI

Histoire de la Civilisation Médiévale

I

L'APOGÉE DE BYZANCE, 325 A 565 AP. J.-C.

LA CIVILISATION ISLAMIQUE, 569 A 1258 AP. J.-C.

TRADUCTION FRANÇAISE DE FRANÇOIS VAUDOU

LICENCIÉ ÈS LETTRES

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*..... 1.200 fr.

DU MÊME AUTEUR A LA MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA CIVILISATION

I. — L'HÉRITAGE ORIENTAL

Histoire de la civilisation asiatique.

Tome I. *Les Origines. La Sumérie. L'Égypte. La Babylonie. L'Assyrie*, in-8°. 600 fr.
Tome II. *La Judée. La Perse. L'Inde*, in-8°..... 600 fr.
Tome III. *La Chine. Le Japon*, in-8°..... 600 fr

II. — LA VIE DE LA GRÈCE

Histoire de la civilisation grecque de 3500 à 146 avant J.-C.

Tome IV. *La Grèce. Le monde égéen. La Grèce archaïque*, 3500 à 480 *av. J.-C.* in-8°..... 660 fr.
Tome V. *La Grèce. L'Age d'or*, 480 à 399 *av. J.-C.*, in-8°..... 600 fr.
Tome VI. *La Grèce. Dispersion hellénistique*, 399 à 146 *av. J.-C.*, in-8°..... 600 fr.

III. — CÉSAR ET LE CHRIST

Histoire de la civilisation romaine et du christianisme jusqu'à 325 ap. J.-C.

Tome VII. *Rome. Les Origines. La République*, 508 à 30 *av. J.-C.*, in-8°... 600 fr.
Tome VIII. *Rome. Le Principat*, 30 *av. J.-C.* à 192 *ap. J.-C.*, in-8°..... 600 fr.
Tome IX. *Rome. L'Empire. La jeunesse du Christianisme*, 146 *av. J.-C.* à 325 *ap. J.-C.*, in-8°..... 600 fr.

« Cette *Histoire de la Civilisation* est une réussite magnifique, digne des plus grandes histoires de l'humanité. Elle est complète comme une encyclopédie, mais, au lieu d'être le travail d'obscurs compilateurs, elle est la création d'un grand écrivain et d'un grand artiste, et chacune de ses pages est une page d'anthologie. La plume du Pr W. Durant semble clarifier, illuminer et simplifier tout ce qu'elle touche. Parfois on pense entendre Montesquieu. » MAURICE MAETERLINCK.

« L'étendue des connaissances de l'historien force le respect et l'admiration : cette vaste synthèse, conçue par un seul cerveau, rendra de très précieux services. » *Larousse Mensuel.*

« L'auteur a essayé de rechercher dans quelle mesure le génie et le labeur humains ont contribué à l'héritage culturel de l'humanité. C'est en *humaniste*, en *encyclopédiste* que Will Durant traite l'immense sujet qu'il a choisi. » *Scientia.*

VIENT DE PARAITRE

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

GALIGAÏ

ROMAN.. .. .. Un vol. **380** fr.

CHARLES DE CHAMBRUN
de l'Académie française. Ambassadeur de France

TRADITIONS ET SOUVENIRS

Un vol. **495** fr.

Collection " VISAGES DE L'HISTOIRE "

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

MARIE MANCINI

LE PREMIER AMOUR DE LOUIS XIV

Un vol. **495** fr.

Collection " LA ROSE DES VENTS "

GERHART HAUPTMANN

L'ATLANTIDE

ROMAN TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR RENÉ LASNE

Un vol. **760** fr.

" BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE "

PIERRE AUGER
Professeur en Sorbonne

L'HOMME MICROSCOPIQUE

Un vol. **540** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

UN NOUVEAU
PEARL BUCK
Le Pain des Hommes

roman

780 francs

MARGARET IRWIN
La jeune Bess

Préface d'ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française

" Nos reines ont été fameuses dans le passé, maintenant que nous avons la seconde reine ELIZABETH, qui elle aussi monte sur le trône à vingt-six ans, nos pensées se reportent à près de quatre cents ans en arrière, vers la noble figure qui a incarné la grandeur et le génie de l'époque elizabethaine. "

WINSTON CHURCHILL

Une évocation historique et romanesque de la jeunesse de cette grande ELISABETH

660 francs